



TRAITÉ DES MALADIES VÉNÉRIENNES;

DANS lequel, après avoir combattu d'anciens préjugés ſur la conduite de ces maux, on expoſe une nouvelle méthode de les traiter, moins incommode & plus ſûre que toutes les précédentes.

Par M. JAUBERTHOU, Chirurgien à Paris.

Principium dulce eſt, ſed finis amoris amarus,
Læta venire Venus, triſtis abire ſolet. *Ovid.*



A PARIS,

Chez D'HOURY, Imprimeur-Libraire de Mgr le DUC D'ORLÉANS, rue de la Vieille-Bouclerie, au Saint Eſprit & au Soleil d'Or.

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation & Privilége ~~du Roi.~~



A MONSIEUR

FRANCOIS-MARIE-CLAUDE

RICHARD DE HAUTESIERCK,

É~~CUYER, Chevalier de l'Ordre~~ de ~~Saint-Michel~~, Premier Médecin des Camps & Armées ~~du Roi~~, Inspecteur Général des Hôpitaux Militaires, l'un des Médecins Consultans de ~~Sa Majesté~~, & Ordinaire des Grandes & Petites Ecuries, de l'Académie ~~Royale~~ de Gottingue.



ONSIEUR,

Le zéle que vous faites éclater pour les progrès d'une Science que votre génie embrasse dans toute son

étendue, les ſages meſures que vous avez priſes pour répandre du jour ſur toutes les branches de la Médecine pratique, m'engagent à vous dédier mes Obſervations ſur une maladie, dont les affreux ravages ſont d'autant plus à craindre, qu'elle attaque les principes de la vie, juſque dans ſa ſource. Je croirois avoir bien mérité de l'humanité, & être ſûr du ſuffrage de mon ſiécle, ſi j'avois le bonheur d'obtenir le vôtre.

J'ai l'honneur d'être, avec un profond reſpect,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
JAUBERTHOU.

TABLE DES CHAPITRES,

DU TRAITÉ DES MALADIES VÉNÉRIENNES.

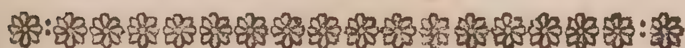
Fin de la Table des Chapitres.



TRAITÉ



TRAITÉ
DES MALADIES VÉNÉRIENNES.



DISCOURS PRÉLIMINAIRE.



ARMI le nombre des Maladies qui affligent les hommes, on peut dire que la Vénérienne est la plus commune, & celle qui vraisemblablement en enléve le plus grand nombre, parce qu'elle tend peut-être plus qu'aucune autre à la destruction du principe vital.

Cet objet est d'une trop grande importance, pour ne pas mériter toute l'attention des Médecins & Chirurgiens, dans la recherche des moyens dont ils doivent se servir pour la curation radicale.

Quoiqu'il ne soit plus permis de douter, depuis plus des deux siécles, que le Mercure ne soit le seul spécifique contre la Vérole, & toutes ses suites, on la voit cependant combattre tous les jours par d'autres remedes, qui outre les preuves qu'ils donnent à chaque instant de leur infidélité & de leur insuffisance, se trouvent encore très-souvent accompagnés de dangers plus redoutables que ceux de la Maladie.

Les tisanes, les purgatifs, les pilules antivénériennes, réputées telles, le flux de bouche excité par le Mercure mal préparé, & souvent encore plus mal administré, avec une infinité d'autres in-

grédiens adoptés par l'impéritie, ſont à peu près les remédes les plus uſités pour la guériſon de cette Maladie.

Avant d'entrer dans le détail de toutes ces drogues, & d'expoſer en même tems les principaux dangers qui marchent à leur ſuite, nous tâcherons de détruire certains préjugés généralement répandus ſur le compte de cette maladie qui favoriſent infiniment ſa propagation, dont les effets ſont encore plus redoutables que la poudre à canon; inconvénient qu'on ne doit attribuer qu'à une fauſſe Théorie, & à une mauvaiſe Pratique.

CHAPITRE PREMIER.

Le Chancre, le Poulain, la Gonorrhée, &c. de quelque maniere qu'ils ſoient traités, ne produi-

ſent point la Vérole, comme on le croit communément. La Vérole au contraire déja introduite dans les liqueurs, produit tous ces ſymptômes.

PLUSIEURS Auteurs, célébres dans l'art de guérir, ont avancé que le chancre, le poulain, la chaudepiſſe, le porreau, &c. négligés ou mal conduits, donnent la Vérole. Quand les grands hommes, dont j'oſe relever ici la mépriſe, peuvent prendre le change à cet égard, que ne doit-on pas craindre des eſprits ordinaires?

Auſſi par un de ces malheurs qui coûte cher à l'humanité, la contagion s'eſt-elle répandue au loin, & il ſera d'autant plus difficile d'en arrêter les progrès, que nombre de Praticiens, ceux ſur-tout qui ſe diſpenſent d'obſerver, qui ne raiſonnent & ne ſe conduiſent que ſur la foi de leurs Prédéceſſeurs, ſont dans la funeſte opinion, que

les Poulains, les Chancres, les Condylômes, & autres ſymptômes de cette eſpéce, ſont les germes de la Vérole.

Quel renverſement de principes? Quelle monſtrueuſe erreur? Soutenir un tel paradoxe, & ſe conduire en conſéquence, c'eſt dire que les éruptions puſtuleuſes qui s'élevent dans la petite Vérole, engendrent le vice varioleux; c'eſt vouloir inſinuer que les bubons peſtilentiels donnent la peſte, que la Rage procéde de l'hydrophobie, &c. Ce déplacement de cauſe quelque défectueux qu'il ſoit, ſeroit moins repréhenſible s'il ne portoit pas un coup ſi cruel à la pratique; mais malheureuſement il arrive, que d'après ce préjugé, on s'attache uniquement à couper les bourgeons d'un arbre qu'on veut détruire, tandis qu'on laiſſe exiſter les troncs & les racines qui leur donnent l'être.

Après cela faut-il être ſurpris, ſi tant de Véroles qu'on a négligé d'exterminer dans le tems où elles ne faiſoient que de naître, reparoiſſent dans la ſuite avec toute la force & la malignité d'une maladie formée, & ſi on a tant de peine à les déraciner.

La Gonorrhée, le Chancre, le Bubon, le Condylôme, &c. ſont des affections véroliques de l'aveu de toute la Médecine. Or, comment imaginer que ces marques Vénériennes puſſent avoir un caractere vénérien, ſi elles n'avoient pour cauſe la Vérole même? Elles changent de nom il eſt vrai; mais le fond du mal part toujours de la même ſource, & par conſéquent l'indication eſt toujours la même par rapport au reméde qu'on doit employer, quand on veut du moins la guérir radicalement.

Au reſte, on n'a jamais vû que de pareilles Maladies ſe ſoient

montrées ſur d'autres ſujets, que ceux qui ont eu des commerces impurs avec des perſonnes vérolées: ſuppoſons un commerce entre deux perſonnes de différent ſexe, dont les humeurs n'ayent jamais été atteintes de virus Vénérien; verra-t-on paroître ſur leur corps des marques d'une Maladie qui n'exiſtoit point en elles; leur verra-t-on, dis-je, des Chancres, des Poulains, des Chaudepiſſes, des fics, des verrues, & autres maux de cette eſpéce, quand rien intérieurement ne peut leur avoir donné le jour? Aux approches d'une perſonne gâtée, celle qui ne l'eſt pas, & dont les liqueurs jouiſſent encore de leur intégrité originelle, préſente des pores dans l'ardeur de la paſſion, qui ſont, comme l'on ſçait, les orifices de certains menus lymphatiques contigus à de plus grands qui tiennent eux-mêmes

à d'autres d'un plus grand calibre, lesquels ont les vaisseaux sanguins pour souche. L'humeur infecte qui aborde & transpire bien plus abondamment dans les parties génitales qu'ailleurs, soit parce qu'elles sont naturellement plus lâches que les autres, plus remplies de glandes & plus humides, soit parce qu'elles sont le plus souvent pleines d'ulceres, par où le vice coule avec la matiere purulente en plus ou en moins grande quantité, pénétre les autres parties génitales qui sont aussi extrêmement poreuses. Par-là le virus se communique facilement de l'un à l'autre sujets, & s'insinue avec d'autant plus d'aisance dans la masse des liquides, que les divers frottemens qu'éprouvent les parties dans le Coït, le tems de sa durée, joint au retour du sang de la lymphe & du suc nerveux, qui y affluent pour lors en bien plus

grande quantité, favoriſent amplement ſon introduction.

Le virus parvenu une fois dans les vaiſſeaux qui l'ont pour ainſi dire abſorbé, s'empare bientôt des fluides, qui deviennent ſon élément, bientôt il en écarte la partie ſéreuſe par l'effet d'un caractere qui lui eſt propre, il en rapproche davantage la partie fibreuſe, il forme enſuite des embarras, des arrêts, des concrétions mêmes dans le corps glanduleux lymphatique & nerveux, & produit après cette eſpéce d'inoculation, tantôt des éruptions ulcéreuſes dans le canal de l'urètre, ou le méat urinaire, tantôt des ulceres chancreux qui dévorent le gland, le prépuce, les grandes levres, le vagin & la matrice même; tantôt & ſouvent il produit des tumeurs aux aînes, aux aiſſelles, au cou, aux glandes amygdales, & une innité d'autres cruels accidens, pro-

portionnés au degré de la quantité & qualité du vice & de la disposition où se trouve le sujet qui le reçoit.

Si dans le passage de la Vérole d'un corps dans un autre, les parties génitales, tant de l'un que de l'autre sexe se trouvent plus souvent, & plus sensiblement affectées que les autres, c'est sans doute, parce qu'elles sont non-seulement très-susceptibles d'irritation & d'engorgement, mais parce qu'elles sont les premieres mordues de ce venin, les plus exposées à sa fureur & à son activité, & qu'enfin il y aborde plus que par-tout ailleùrs, tant par les filtres qui leur sont propres, que par la semence qui y est versée & éjaculée de toute part.

Par le même principe, la bouche, & les environs sont ordinairement les premiers affectés, si le virus vénérien a fait son entrée

dans le corps par cette voye, à la faveur des baiſers laſcifs, ce qui eſt aſſez ordinaire, & à quoi on ne fait peut-être pas aſſez d'attention en pratique. Il arrive que l'anus & ces environs, ſont encore plus ſenſiblement maltraités que les autres parties, quand cette maladie a été contractée par le plus exécrable de tous les commerces, &c.

D'après cette étyologie, qui eſt toute fondée ſur l'économie animale & ſur l'expérience, on conçoit aiſément que le virus vénérien ou la Vérole, eſt la cauſe phyſique des Poulains, des Chancres, & généralement de toutes les marques vénériennes, qui ne ſont toutes que des maladies ſecondaires & dépendantes de la même cauſe. Quoique ce vice ne produiſe pas toujours les ſymptômes extérieurs dont nous venons de parler, il n'eſt pas moins

certain que le reméde de la maladie principale, eſt préciſément celui qu'on doit employer pour détruire entiérement tous les maux qui dépendent d'une telle cauſe. Car, de bonne foi, eſt-ce guérir un Chancre, que de le faire ſuppurer & le de cicatriſer ? Appelle-t-on guérir un Poulain, que de porter témérairement le fer ou le feu ſur ces tumeurs glandeuſes encore vertes & douleureuſes, d'où réſulte très-ſouvent les déſordres les plus affreux, de les ſoumettre à une longue ſuppuration, & d'en fermer l'ouverture ? Croit-on avoir guéri une Chaudepiſſe, quand après un long écoulement on parvient enfin à ſonder bien ou mal l'ulcere qui la formoit, quoique dans tous ces maux on ait fait boire abondamment de la tiſane, qu'on ait fait faire uſage de beaucoup de purgatifs, de pilules mercurielles, & autres dro-

gues de cette eſpéce? On ſe trompe, ou pour mieux dire, le Public eſt impunément volé : & ce qu'il y a de plus malheureux encore, c'eſt que les victimes de la Charlatannerie, vivent le plus ſouvent tranquilles après ces ſortes de guériſons apparentes, ont commerce avec des perſonnes ſaines qu'ils corrompent inſenſiblement, & à meſure que leur vice prend de nouvelles forces en vieilliſſant, ſe marient enfin, & tranſmettent à des enfans des infirmités d'autant plus redoutables, qu'il eſt rare qu'on en devine la cauſe, & qu'on ne détruit pas toujours après l'avoir connue, tant elle dégénere dans certains Sujets. En effet, comment la nature pourroit-elle garantir les enfans d'un venin, dont les peres & les meres ſe trouvent infectés eux-mêmes, s'il eſt démontré que tout ce qui vient d'un principe, en retient les

qualités? Auſſi Hippocrate, qui connoiſſoit parfaitement cette grande vérité, a-t-il dit que les aveugles engendrent des aveugles, les gouteux des gouteux, &c. S'il eût connu la Vérole, ſous le nom du moins que nous la connoiſſons aujourd'hui, il n'auroit ſans doute pas manqué de dire, que les peres vérolés engendrent des enfans vérolés: enfin on remarque chaque jour que ces innocentes créatutes, quoique formées d'un ſang épuré, ne ſont pas toujours à l'abri de la contagion, puiſqu'elles en ſont infectées par un lait, qui bien loin de leur former un tempéramment fort & vigoureux, ne ſert au contraire qu'à leur tranſmettre des maladies qui les aſſailliſſent de toute part, & qui en font périr le plus grand nombre.

Feu M. Deidier, célébre Médecin de Montpellier, dit dans

ſes Conſultations de Médecine, *tom. I. pag.* 308, au ſujet de quelques Chancres vénériens, qu'un Malade avoit pris par deux fois dans l'eſpace de douze ans, qui toujours maltraités, ſe manifeſterent long-tems après très-clairement par des ulcéres à la bouche & au viſage.

» Quoique les accidens ayent
» diſparus par l'uſage de la tiſa-
» ne de Calas, le fond du mal
» ſubſiſte toujours, & le venin
» qui reſte caché dans la maſſe du
» ſang, ne peut manquer de ſe
» développer dans la ſuite, pour
» produire de nouveaux ſymptô-
» mes beaucoup plus fâcheux que
» les premiers, & qui deviennent
» bien ſouvent incurables, ce qui
» peut arriver non-ſeulement dans
» le Malade, mais auſſi dans Ma-
» dame ſon épouſe, & dans ſes
» enfans ſi on eſt en état d'en

» avoir. Lorſque le venin vérolique ſe trouve d'ailleurs dans un corps bien conſtitué, il peut y reſter fort long-tems ſans y produire aucun changement conſidérable : tandis que porté avec la ſemence du mâle dans le ſang de la femme, il s'y développe : ſi la femme d'ailleurs bien conſtituée n'en ſouffre pas d'abord, & qu'elle devienne mere, elle produit néceſſairement des enfans vérolés qui deviennent lépreux. C'eſt ce que l'expérience de bien des années a ſi bien confirmé, qu'on ne voit aujourd'hui preſque plus de Lépreux dans les païs où on a ſoin de déraciner la Vérole par les frictions mercurielles, qu'on appelle à juſte titre le grand reméde, parce qu'il emporte à fond un nombre infini de maux qui ſuivent une Vérole négligée.

» gée. On a beau pallier le grand
» mal par le ſecours des tiſanes,
» c'eſt un Prothée qui change de
» forme ſans changer de nature:
» le ſeul mercure ſagement con-
» duit, eſt ſon ennemi capital &
» ſon ſouverain vainqueur. Ainſi
» nous ſommes d'avis qu'au Prin-
» tems prochain le Malade ayant
» été préparé, comme il convient,
» par rapport à ſon âge & à ſon
» tempéramment, on le faſſe paſ-
» ſer par les frictions Mercu-
» rielles.

Je conclus donc que toutes les Maladies Vénériennes, quelques ſimples & bénignes qu'elles puiſſent paroître, demandent abſolument du Mercure bien adminiſtré, puiſqu'il eſt prouvé que le virus qui les a produites, ne peut être anéanti que par ce ſeul & puiſſant remède.

Il faut néanmoins avoir toujours l'attention de proportion-

ner la quantité de ce ſpécifique à celle du virus & de ſa dépravation, ce qui eſt ordinairement aſſez indiqué par ſon ancienneté, & par les ravages qu'il peut avoir cauſés, deſorte que pour vaincre une Vérole nouvellement gagnée, & dans un corps ſain d'ailleurs, & non infecté antérieurement du même vice, on peut, & l'on doit même, ſe paſſer de cette grande doſe de mercure, dont on eſt obligé de faire uſage pour en détruire une plus ancienne & compliquée. Si on manque à ces conſidérations, qui dépendent de la connoiſſance qu'on doir avoir de la maladie & du reméde qu'on doit employer, on tombera dans des mépriſes, dont les Malades ſeront les victimes.



CHAPITRE II.

Le ſiége de la Chaudepiſſe n'eſt pas toujours dans les glandes proſtates, & les véſicules ſéminales, comme on le prétend communément. Il eſt au contraire preſque toujours dans le trajet de l'urèthre, comme l'ouverture des cadavres le prouve.

DÈs qu'il eſt conſtaté que l'apparition d'une gonorrhée virulente ſuppoſe antérieurement l'introduction d'un virus vérolique dans la maſſe des humeurs; on doit convenir auſſi que le vice, en s'inſinuant dans les ſolides pour pervertir les liquides qui y ſont contenus, ne produira pas des exulcérations, & des ulcères dans un endroit préférablement à un autre d'une même partie, à moins

que, comme nous l'avons déja dit, cette partie ou ce point attaqué ne fût plus exposé que les autres aux impressions du virus; ce qui n'arrive guere qu'aux parties extérieures de la génération, parce qu'elles sont ordinairement soumises dans l'acte à certains froissemens contre celles qui sont déja malades.

Il est d'expérience que le virus vénérien, comme tant d'autres, ne se régle jamais par choix dans son action; c'est toujours sa qualité plus ou moins virulente, & la constitution des Sujets atteints qui le décident. Ensorte que dans les uns, il s'annonce par des maux de tête; dans les autres par des douleurs particuliéres ou universelles; dans ceux-ci, par des bubons ou des chancres; dans ceux-là par des chaudepisses, dont le siége se trouve quelquefois, mais rarement, dans les prostates,

preſque jamais dans les véſicules ſéminales, & preſque toujours dans le trajet de l'urètre, proprement dit, par un ou pluſieurs ulceres placés le long du canal indifféremment. Enfin nous voyons tous les jours, que ce vice ſe manifeſte dans le même ſujet, non-ſeulement par tous les ſymptômes dont nous venons de parler, mais encore par une infinité d'autres, qui quoique moins ordinaires & plus cachés, ne caractériſent pas moins aux yeux des connoiſſeurs, la cauſe qui les a fait naître.

Rien n'eſt plus capable de convaincre que les ulcérations qui conſtituent la Chaudepiſſe, ſont indiſtinctement placées & comme ſemées dans le canal de l'urine même, que les douleurs plus ou moins grandes que les Malades reſſentent en piſſant, dans un ou pluſieurs endroits de ce conduit fort éloigné de ces glandes. Ces

ulceres ſont le plus ſouvent ſitués à l'extrêmité de l'urétre, & au-deſſous du gland où ce conduit ſe trouve un peu plus large qu'ailleurs. Les petites glandes & lacunes qui y répondent ſont pour l'ordinaire les ſeules ulcérées, ces ulcérations jointes à l'irritation des autres petites glandes du canal, & de la grande & petite proſtate ſur-tout, fourniſſent cette matiere blanchâtre, verdâtre & gonorrhoïque, que quelques-uns prennent mal-à-propos pour de la ſemence, quoique les organes propres à la conſervation de cette humeur, ne ſoient nullement affectés.

Au reſte, perſonne n'eſt plus propre à s'aſſurer de l'endroit où ſont préciſément placés les ulcéres dont nous parlons, que le Malade lui-même, il peut toucher ſon canal en état de moleſſe ou d'érection, les douleurs qu'il

ſentira en appuyant ſur les points qui répondent aux entamures, & les inégalités même, qui s'y font quelquefois diſtinguer ſenſiblement, indiquent tellement l'endroit du canal malade, qu'il ne lui eſt preſque pas permis de s'y méprendre. Cependant, quelques convainquantes que puiſſent être toutes ces preuves, nous paſſerons encore à des démonſtrations plus frappantes, pour convaincre quelques eſprits prévenus contre la vérité d'un fait que nous n'expoſons que d'après une longue pratique, & qu'après l'avoir remarqué avec les yeux ſéveres de l'obſervation.

Retraçons-nous ici l'ouverture que nous avons ſouvent faite, & vû faire des cadavres de ceux qui avoient eu des Chaudepiſſes, quelques-uns en avoient cruellement ſouffert pendant leur vie, & d'autres étoient morts des accidens qui ſont la ſuite de ces

maux. Qu'avons-nous vû dans toute l'étendue de leur canal de l'urètre ? Les veſtiges de leurs débauches, les reſtes des ulcéres ſimples & fiſtuleux, placés indiſtinctement le long de cette partie. Ici c'étoit une cicatrice difforme, & environnée de rides qui retréciſſoit à l'excès le conduit de l'urine ; là c'étoit des ulcéres couverts d'excreſcences plus ou moins grandes, calleuſes & exulcérées, ſur un autre endroit de la ſurface intérieure de ce tuyau, on remarquoit des durillons d'autant plus incommodes, qu'ils ne pouvoient que prendre beaucoup ſur le diamétre de l'urétre. On obſervoit ailleurs, quelques petites éminences qui regardées de près, & avec attention, n'étoit autre choſe que des cicatrices informes & pelotonnées, capables ſans doute, de s'oppoſer au paſſage des urines & de la ſemence.

De

De plus, ces obſtacles venants à intercepter les libre cours du ſang & du ſuc nerveux, par la preſſion qu'en reçoivent les vaiſſeaux & filets où circulent ces liqueurs, elles gênent & empêchent les érections naturelles, & portent par-là un coup mortel à la population. Enfin tout annonce dans nombre de ces maladies, un canal criblé & délabré par les trous fiſtuleux qui répondent tantôt au périnée, tantôt dans le ſcrotum même, par où le pus & les urines diſtillent continuellement. Ces effets ſont tels, qu'on les a vû pulluler juſqu'au ventre, & à la tubéroſité de l'iſchion, en un mot, tout affiche le ſiége des Gonorrhées dans l'étendue du canal de l'urétre, ſans que les glandes proſtates qui, à la vérité, ſont toujours plus ou moins gonflées dans ces occaſions, ni les veſicules ſéminales en ſoient ulcérées.

D'ailleurs ces glandes étant hors du canal, n'y communiquent que par des conduits ou lacunes qui ne ſont elles-mêmes que rarement attaquées.

D'où viendroit au ſurplus, la réſiſtance que les ſondes ou bougies trouvent tantôt au commencement, tantôt vers le milieu ou au fond de l'urétre, lorſqu'on les employe pour en dévorer les carnoſités, en guérir les ulcéres, en rendre le plan uni ? Sinon de la préſence même de ces maladies, ou tout au moins du bourſouflement, ou la dilatation de pluſieurs vaiſſeaux qui forment ſouvent des tumeurs variqueuſes fort conſidérables, qui empêchent les urines de couler, & qui donnent naiſſances à des hémorrhagies alarmantes. D'où proviendroit, dis-je, la ſenſation plus ou moins douloureuſe, que leur introduction fait éprouver ? Sinon de la

perte que les parties offenſées ont faite de leur délicat épiderme ; quelle ſeroit enfin la cauſe de l'impoſſibilité de les faire aller en avant, hors le tems même de toute inflammation de cette partie ? Si non du rétréciſſement que les cicatrices d'un ou de pluſieurs ulceres, tantôt renouvellés, tantôt guéris, ont cauſé dans le conduit de l'urine.

C'eſt donc à toutes ces Chaudepiſſes mal guéries, à toutes ces difformités, à ces embarras, qui reſtent ſouvent même malgré tous les efforts de l'Art, dans le canal de l'urétre, qu'on doit attribuer non-ſeulement toutes les difficultés d'uriner, les écoulemens opiniâtres & intariſſables, mais encore les matiéres muqueuſes, glaireuſes, laiteuſes & morveuſes, que la plûpart des malades rendent avec leur urine. Ces ſortes de matiéres ſe dépoſent au fond

du pot, & ſouvent en ſi grande quantité, qu'elles en impoſent toujours à ceux qui ne portent point leurs réflexions au-delà de ces apparences, juſqu'à leur faire prendre ces évacuations, pour des matiéres purulentes, provenant de quelque ulcere dans la veſſie ou dans les reins, ou tout au moins, pour un flux de ſémence ou d'humeur ſéminale, cauſé par la deſtruction ou atonie des conduits éjaculateurs, ou enfin par quelque ulcere placé dans le corps de la glande proſtate, ou les véſicules ſéminales propres à fournir cette ſuppuration.

Tous les Anatomiſtes ſçavent, que le canal de l'urétre eſt en partie ſpongieux & membraneux de ſa nature, & par conſéquent doué d'une extrême ſenſibilité, qu'il eſt une continuation de la veſſie, que l'intérieur de celle-ci eſt garnie de petites glandes ou follicules

glanduleux, propres à fournir cette mucoſité, dont les parois ſe trouvent enduits, pour prévenir ce viſcere des fâcheuſes impreſſions que les ſels urineux pourroient y exciter. Il ſuit de cette correſpondance de l'urétre à la veſſie, que l'irritation de l'un produit néceſſairement dans l'intérieur de l'autre, des agaceries relatives à celles que le premier éprouve par les ulçeres, & autres déſordres que les Chaudepiſſes ont coutume d'y occaſionner. Quoique ces irritations ne ſoient pas toujours aſſez fortes pour ſuſciter des inflammations propres à déterminer des abſcès & des ulceres dans la veſſie, elles ſont cependant aſſez conſidérables, pour ébranler & irriter les glandes dont nous venous de parler, & les forcer par les loix de la ſympathie, à ſéparer une plus grande quantité de matiére muqueuſe,

celle-ci venant à ſe confondre & croupir plus ou moins avec les urines dans leur réſervoir, s'en trouve bien-tôt corrompue & dépravée, au point qu'elle ſe manifeſte comme nous l'avons déja dit, après leur évacuation au fond du pot, ſous la forme de matiére purulente, glaireuſe, &c. en plus ou moins grande quantité, ſelon le degré du mal de l'urétre, & les excès auxquels les malades ſe livrent.

Tout ce qui arrive dans ces circonſtances aux glandes de la veſſie, ſe remarque encore fort ſenſiblement dans toutes les autres; elles ne peuvent recevoir certaines impreſſions, ſans filtrer & ſéparer une plus grande quantité de l'humeur qui leur eſt propre, laquelle répond toujours au degré d'irritabilité que ces filtres reçoivent de la part des cauſes capables d'affecter la ſenſibili-

té des nerfs qui entrent dans leur composition. Telles sont celles qui séparent la mucosité du nés au moindre ébranlement de la membrane pituitaire, des yeux, de la bouche, des intestins, &c. Au reste, si l'on fait attention, que de cent Malades qui rendent de ces matiéres avec les urines, (j'en excepte les pierreux qui sont fort sujets à cet accident) à peine s'en trouve-t-il un seul, qui n'ait eu auparavant quelque Gonorrhée virulente, & que les femmes qui, comme l'on sçait, ont ordinairement le canal urinaire moins maltraité dans ces maladies, qu'il est d'ailleurs plus large & plus court que celui des hommes, & par-là plus propre à prévenir les embarras & les crispations de cette partie, ne sont presque jamais sujettes à ces sortes d'évacuations contre nature de la

veſſie ; on concevra que cette cauſe eſt pour ainſi dire inconteſtable. De plus, j'ai toujours vû qu'en guériſſant le canal de l'urètre, ces ſortes d'évacuations ont entiérement diſparu, & que ſur le nombre de cadavres que j'ai ouverts ou vû ouvrir, de ceux qui avoient extrêmement ſouffert juſqu'à la mort de ces maux, je n'ai jamais découvert le moindre veſtige d'ulcère dans la veſſie, ni dans les reins. Quant à la glande proſtate, je l'ai trouvée à la vérité fort ſouvent gonflée, mais rarement ulcérée; c'eſt ce gonflement & l'inflammation qui en eſt la ſuite, qui décident ſans doute la plûpart des ſtranguries qui arrivent aux Malades.

C'eſt cependant dans ces parties que l'on place tous les jours gratuitement des ulcères dont on fait dépendre la plûpart de ces écoulemens opiniâtres, avec tous

les autres désordres que les seules maladies de l'urètre sont susceptibles d'occasionner.

Les maladies de l'urètre sont encore fort souvent accompagnées de douleurs dans la vessie, qui s'étendent même jusques aux reins, par l'extrêmité des urètres, ces douleurs deviennent quelquefois si violentes, qu'elles en imposent ordinairement pour des maladies idiopathiques ou dépendantes de ces seules parties, tandis qu'elles sont purement sympathiques, & toujours occasionnées par celle du canal proprement dit.

C'est sans doute par cette raison de correspondance, qu'il y a de l'urètre à la vessie, & de celle-ci aux reins, que dans les premiers tems de la Gonorrhée surtout, où le canal est toujours plus ou moins enflammé & douloureux, & que la vessie même est un peu racournie, les Malades

ſont obligés de piſſer plus ſouvent, & qu'ils éprouvent ordinairement des douleurs ou des peſanteurs dans les reins, & ſouvent dans les teſticules qui leur ſont communiquées par le moyen des vaiſſeaux & des nerfs ſpermatiques, ou par les canaux déférens. C'eſt dans ce dernier cas où le repos & l'uſage du ſuſpenſoire ſont indiſpenſables, ſi on veut prévenir une infinité d'accidens qui pourroient arriver ſans leur ſecours.

La ſituation oriſontale ſur-tout, eſt d'un très-grand avantage dans ces ſortes d'occaſions, je veux dire, dans les premiers tems de la Gonorrhée; le ſang ſe porte par-là moins abondamment aux parties génitales par les artères, & par cette poſition il trouve encore infiniment moins d'obſtacle à ſon retour au cœur par les veines, d'où il ſuit, que les parties déja affligées, étant moins rem-

plies de ſang & d'autres humeurs qui les gorgent & les oppriment dans la ſituation verticale qui eſt ſi contraire à leur retour, elles en deviennent moins tendues, plus ſouples, & moins douloureuſes, parce que la circulation y eſt plus libre & moins gênée.

Nous remarquerons encore, que quoiqu'on ne trouve pas toujours des carnoſités ou hyperſarcoſes dans le canal de l'urètre des cadavres de ceux qui ont beaucoup ſouffert pendant leur vie de rétention d'urine, ſuite de Gonorrhées virulente; ce n'eſt cependant pas une raiſon ſuffiſante pour pouvoir en nier l'exiſtence; car ſi l'on fait attention que pendant la vie, tous les vaiſſeaux qui compoſent la machine, ſe trouvent plus ou moins remplis & dilatés par les liqueurs qui y circulent, & que les hyperſarcoſes ne ſont produites comme toutes les

autres excreſcences fongueuſes, que par l'extenſion & la dilatation extraordinaire des petits vaiſſeaux de tout genre du tiſſu de l'urètre, par défaut de réſiſtence de la part de ſa membrane interne dans l'endroit même des ulcères où elle manque; on concevra ſans doute que dans l'état de mort, ces tuyaux ou vaiſſeaux, qui formoient pendant la vie des excreſcences proportionnées à leur dilatation forcée, doivent néceſſairement diminuer de volume, s'affaiſſer, s'oblittérer même par défaut de circulation, & faire ainſi diſparoître en tout ou en partie des excreſcences, des carnoſités, qui pendant ſa vie, s'oppoſent non-ſeulement au cours libre des urines, à l'introduction des bougies, & aux érections même, mais encore à l'éjaculation, & ſont enfin la ſource d'une infinité de maux incurables, parce

qu'ils ont été trop négligés ou mal conduits de ceux à qui on en avoit confié le traitement.

Ce que nous venons dire au ſujet de la diſparition, ou affaiſſement des carnoſités qu'on obſerve ſur les cadavres, ſe remarque encore aſſez ſenſible ment à l'égard des végétaux, puiſqu'on voit ceux qu'on coupe avant que leurs boutons ou excroiſſances tandres encore ſoient endurcies, ou ayent pris une certaine conſiſtance, diminuer de périr & diſparoître enfin, à meſure qu'ils ſont privés de la ſéve propre à leur nourriture & à leur accroiſſement.

Comme je me ſuis borné dans ce Chapitre à ne parler préciſément que des maladies de l'urètre par cauſe de vérole, & des principaux accidens qui en ſont la ſuite, je ne m'arrêterai point aux divers moyens qu'on doit

mettre en uſage pour les traiter méthodiquement, je m'en diſpenſerai avec d'autant moins de regret, que pluſieurs Auteurs de réputation, principalement Mrs Aſtruc, Fabre, Goulard, & Daran, ont, pour ainſi dire, épuiſé cette matiere. Je dirai ſeulement, que ces ſortes de maux ſont toujours très-difficiles à guérir radicalement, quoique la cauſe qui les a fait naître, ait été entiérement détruite par ſon ſpécifique. Ceux qui ont eu pluſieurs Gonorrhées mal menées, ou qui ont le ſang ſcorbutique, éprouvent encore plus que les autres, combien cette opinion eſt inconteſtable. Le mercure, dit le grand Boerhaave, dans ſon Traité des Maladies Vénériennes, guérit toutes les Maladies Vénériennes du corps, excepté celles de la verge, la cure difficile ajoute ce profond Médecin, conſiſte moins dans la di-

verſité du mal, que dans la ſtructure de cette partie.

On ſçait de l'expérience combien on doit peu compter ſur les remédes généraux dans la plûpart des Maladies locales, & combien les effets même du mercure ſont lents dans ces occaſions. Les médicamens appliqués ſur le mal ſont toujours plus efficaces.

Les moyens externes auxquels Mrs Aſtruc, Col de Vilars, & autres grands hommes, conſeillent de recourir dans les circonſtances où ces Maladies ont fait de certains progrès, & ont réſiſté aux remedes ordinaires, indiquent aſſez combien elles ſont dangereuſes & difficiles à déraciner, mille exemples journaliers nous fourniſſent des preuves que le mercure ne les guérit preſque jamais entiérement, & qu'au contraire les ſondes ou bougies, qui ſont des remédes purement

locaux, deviennent un des plus sûrs moyens contre des maux si opiniâtres; quoique l'expérience ne prouve encore que trop souvent, que ces sortes de remédes, même ceux qui sont le plus en réputation, ne les guérissent pas toujours radicalement. Comme les bougies sont devenues extrêmement en usage pour les maladies de l'urètre, & que de ces traitemens il résulte fort souvent des stranguries, des inflammations & des dépôts dans les testicules, la vessie, & ailleurs, qui font quelquefois périr les malades, il faut avoir une extrême attention de ne point employer ces remédes, sans être assuré de leurs bons effets, pour que les sortes de sondes puissent être efficaces dans ces maux, non-seulement il faut qu'elles n'ayent rien d'irritant par elles-mêmes, qu'elles soient récentes, unies, tendres & fléxibles,

bles, mais encore qu'elles ſoient appliquées par une main habile & expérimentée, ſeule capable d'aſſurer la réuſſite d'un pareil traitement.

Quand les Maladies de l'urètre ont décidé des fiſtules au périnée, outre les bougies qu'on employe pour les guérir; quelques Auteurs propoſent des ſondes de plomb: & M. de la Faye, ce grand Praticien, aſſure en avoir traité pluſieurs avec ſuccès, par le ſeul ſecours de l'algalie. Une gonorrhée qui a donc été une fois méthodiquement traitée, & par conſéquent ſoumiſe à une doſe de mercure ſuffiſante, pour en déraciner la cauſe vicieuſe qui l'a produite, ne doit plus être abſolument regardée ni traitée comme Vénérienne, ſous prétexte que le virus, comme l'on dit, eſt cantonné, mais au contraire, comme une ſimple maladie locale, qu'on doit ſoumettre

à des ſimples remédes locaux, ou autres moyens qui n'ont même aucun rapport avec le mercure, tels que les bougies, les bains, la diete blanche, &c.

La plus grande preuve que ces ſortes d'écoulemens qui ont éludé l'action du mercure, ne ſont plus Vénériens ; c'eſt que les ſujets, tant de l'un que de l'autre ſexe, qui en ſont attaqués, ne donnent jamais aucun mal à ceux avec qui ils communiquent enſuite.

Cette ſeule conſidération ſuffit ſans doute, pour prévenir des traitemens qui ſont inutiles, & ſouvent dangereux pour des malades, qu'on doit traiter par des moyens bien différens.

Si le mercure eſt ſuſceptible d'opérer des bons effets dans ces occaſions, c'eſt-à-dire de tarir entiérement certains écoulemens gonorrhoïques; c'eſt toujours plu-

tôt ſous la forme de gouttes ou liqueur mercurielle, telle que je l'ai ſouvent adminiſtrée avec ſuccès, & ainſi que M. de Langhan, célébre Médecin de Berne, (*a*) l'ordonne dans tous les cas Vénériens, que ſous celle d'onguent ou de pilules. Le mercure ainſi diviſé & épars dans une grande maſſe d'eau, paſſe en partie par les urines, & pénétre même ſans gêne & ſans effort, dans les plus petits tuyaux de l'urètre, en ſorte qu'il peut en raiſon de la fine & extrême diviſibilité où il ſe trouve pour lors porté, déterger & guérir plus facilement les ulcères, qui conſtituent l'écoulement dont nous parlons, que le mercure donné ſous quelqu'autre forme que ce puiſſe être;

(*a*) Voyez ſon Traité ſur les Gouttes glaciales & mercurielles.

parceque ces petites maſſes globuleuſes, ne pouvant jamais être conduites à un certain degré de diviſibilité & de fineſſe, par le moyen des corps gras, leſquelles ſont d'ailleurs ordinairement remplies de parties étrangères & cauſtiques, au lieu d'exciter des douces & paiſibles ſuppurations propres à déterger les ulcères & les cicatriſer, dilatent au contraire, outre meſure, tous les vaiſſeaux qui font partie de ces ſolutions de continuité, les dilacerent même, forçant ainſi le reſſort des ſolides, & accélérant trop le mouvement des fluïdes, augmentent toujours l'écoulement au lieu de le diminuer, comme on peut l'obſerver dans les gonorrhées rébelles, ſur-tout, & dans les ſujets ſcorbutiques, &c.

C'eſt ſans doute à cette extrême diviſion du mercure en li-

queur, & rendu potable, qu'on doit attribuer ces prompts ſoulagemens, que les Véroles éprouvent dans les plus terribles douleurs, tandis cependant qu'elles éludent les frictions les mieux ordonnées, ainſi que la plûpart des autres mercuriaux pris ſous la forme concrete.

Il eſt bien difficile en effet, que quand le ſuc nerveux eſt arrivé juſqu'à un certain degré d'épaiſſiſſement, & que les ſolides qu'il arroſe, ſont fortement obſtrués, irrités, & même ulcérés, que le mercure en frictions puiſſe parvenir juſqu'aux menus vaiſſeaux qui entrent dans leur compoſition, pour atténuer l'humeur, détruire le vice, & rétablir enfin le déſordre des parties affligées. Ce moyen eſt d'autant plus impropre à procurer cet effet, qu'il n'a ordinairement point le tems de multiplier ces diviſions, à force de cir-

culer dans le ſang; car à peine eſt-il entré dans le corps, qu'il ſe porte précipitamment à la bouche, par où il ſort preſqu'auſſitôt que les Malades l'ont reçu.

La liqueur mercurielle dont nous parlons, eſt donc préférable dans ces circonſtances aux frictions, en ce que la diviſion du minéral ſous cette forme, eſt ſans comparaiſon plus extrême, & par-là même plus ſuſceptible de pénétrer les neuro-lympathiques, de diviſer les ſucs les plus fins, les plus épaiſſis, & d'éloigner tous les obſtacles. C'eſt toujours en raiſon de cette fine & extrême diviſion du mercure, & dont lui ſeul eſt ſuſceptible, que nous devons attribuer la guériſon de certains maux vénériens, opérée chaque jour par des préparations mercurielles, & même par les fumigations, après avoir réſiſté une ou pluſieurs fois aux frictions.

Il faut cependant remarquer, que quand le ſang & les autres humeurs ſont réellement bien vérolées, & que la maladie date de loin, ſi on ne combat préalablement le virus par l'uſage des frictions bien ordonnées, on ne pourra jamais le détruire entiérement, par le ſeul ſecours des préparations dont nous venons de parler. Pour obtenir une parfaite guériſon, il faut néceſſairement porter dans le corps une doſe de mercure équivalente à celle du virus qu'on a à combattre, & c'eſt poſitivement ce qui n'eſt guere poſſible de faire par le moyen des préparations mercurielles, ſans expoſer les malades à de cruels accidens; auſſi voyons-nous que ces drogues n'agiſſent jamais mieux, que quand l'uſage des frictions les ont précédées.

Quoique les acides minéraux qu'on regarde avec raiſon, com-

me des puiſſans corroſifs, & par conſéquent redoutables dans leurs effets, ſervent ici à la diſſolution, ou pour mieux dire à la diviſion du mercure; on n'eſt cependant pas en droit de regarder la liqueur mercurielle dont nous parlons, comme un reméde dangereux, puiſqu'on ne le donne jamais à prendre qu'il ne ſoit étendu & noyé dans une immenſe quantité d'eau, de façon que l'acide maître qu'on a d'ailleurs ſoin d'affoiblir par l'évaporation & autres moyens connus, ſe trouvant ainſi énervé, & n'ayant plus la force de pincer ni de mordre ſur les ſolides, il devient par-là un ſimple fondant & apéritif, dont l'uſage ne peut être que très-ſalutaire aux Malades, quand il eſt donné avec prudence & ſagacité, comme l'expérience le prouve.

Si le mercure pris en frictions ou

ou en pilules, renouvelle tous les jours des écoulemens gonorrhïques, quoiqu'ils ayent été dans le tems bien traités, cela n'arrive, que parce que les cicatrices des anciens ulcères qui constituoient la Chaudepisse, n'ayant pas été solidement formées, ne peuvent point soutenir les impulsions mercurielles, que ces parties reçoivent continuellement sur leur foibles parois internes, ensorte que le fluide minéral trouvant dans ces points moins de résistance qu'ailleurs, s'y porte avec beaucoup plus de force & de précipitation, & cause ces nouveaux écoulemens qui sont toujours plus allarmants que dangereux. Les eaux minérales qui contiennent du fer, des sels neutres minéraux, principalement du tartre vitriole & du sel de Glauber, procurent aussi quelquefois cet effet; mais cet accident se dissipe ordi-

nairement par la ſeule continuation des eaux qui l'ont décidé. Perſiſter donc encore à croire que la Chaudepiſſe n'a d'autre ſiége que la proſtate & les véſicules ſéminales, c'eſt une erreur qui, à la vérité, ne ſeroit pas beaucoup préjudiciable à ceux qui en ſont attaqués, ſi on ne négligeoit pas, comme il arrive en conſéquence de cette fauſſe opinion, de porter dès les premiers tems de la maladie, dans l'urètre enflammé, des liqueurs anodines adouciſſantes, & émollientes, & d'appliquer au-dehors, des cataplaſmes, des fomentations de la même nature, ſans préjudice des autres remédes généraux, tels que les ſaignées, les lavemens, les boiſſons adouciſſantes antiphlogiſtiques, &c. au lieu d'employer des tiſannes trop compoſées, trop fortes, & par conſéquent toujours contraires aux fonctions de

l'estomac, & par-dessus tout, des injections astringentes, ou autres remédes équivalens, dans la vûe d'arrêter & de faire disparoître plutôt l'écoulement. Méthode, d'autant plus condamnable, qu'on force toujours par ces remédes le canal de l'urètre à se rétrécir & à se racourcir; qu'on expose les testicules & leurs dépendances à des gonflemens inflammatoires, à des dépôts dangereux, souvent incurables & mortels; qu'on donne naissance à des hydropisies du scrotum, & autres fausses hernies, qui ne sont pas toujours faciles à distinguer ni à guérir. De plus, ces remédes irritans déterminent des gonflemens sympathiques dans les glandes des aînes qui ne sont point faciles à résoudre, occasionnent fort souvent des douleurs articulaires, des ulcères au gosier, par la répercussion subite d'une ma-

tiere vicieuſe, dont on doit au contraire favoriſer l'évacuation, & autres accidens que toute ſuppreſſion purulente & précipitée eſt ſuſceptible d'occaſionner (*a*).

Je ne ſçaurois trop le répéter, les injections aſtringentes, & contre leſquelles tous les bons Praticiens crient, expoſent toujours plus ou moins les Malades à des rétentions d'urine, dont quantité meurent, ou du moins les réduiſent-ils à la dure néceſſité de ne les rendre un jour que goutte à goutte, ſuſcitent des dé-

---

(*a*) Lorſque la matiere vicieuſe eſt ſubitement arrêtée, & qu'elle attaque vivement les principaux organes de la vie, avant qu'elle ait fait de plus grands progrès, il eſt de la prudence d'établir un ou pluſieurs cautères ſur les extrêmités, afin de dériver l'humeur peccante, & d'entretenir par ſon iſſue, un certain équilibre, juſqu'à ce qu'on ait travaillé efficacement à l'extirpation du virus, & réhabilité les liqueurs dans leur premier état.

pôts urineux, d'où il résulte des fistules inguérissables, en un mot, détruisent des millions de génération dans un seul homme, par l'impossibilité où il se trouve de faire des éjaculations directes.

Si ces remédes sont susceptibles de causer de si grands maux, & sont si contraires à la population, parce qu'ils empêchent l'éjaculation, & quelquefois même l'érection chez les hommes ; il n'est pas moins dangereux de les employer, pour arrêter les écoulemens gonorrhïques, & autres, qui arrivent aux femmes. Outre que leur usage suscite dans celles-ci des stranguries des dépôts aux grandes levres, & d'autres accidens, qui ne sont pas toujours sans danger; c'est que quand ces liqueurs astringentes sont portées dans le vagin, non-seulement cette partie se rétrécit, devient plus ou moins douloureuse par le

racorniſſement des vaiſſeaux de tout genre, & le flux menſtruel eſt ſouvent arrêté pour toujours, mais encore, ſi l'orifice de la matrice eſt ulcéré & érétiſé par ces remédes, bien-tôt les bords deviendront durs & calleux, les obſtructions s'empareront de tout cet organe, & le grand ouvrage de la génération ne pourra point avoir lieu.

Les femmes qui font profeſſion de libertinage, ſont ſans doute infiniment plus impropres à la conception que les autres, non-ſeulement parce qu'elles ont les parties génitales dans un état continuel de chaleur, de tenſion, & de racorniſſement, par l'uſage abuſif qu'elles font des hommes, & par d'autres excès auxquels elles ſe livrent, mais encore parcequ'elles portent ſouvent dans ces parties, des injections aſtringentes, dans la vûe de les rendre

plus étroites, ou pour faire disparoître des écoulemens vicieux, auxquels elles sont sans cesse exposées.

Les fréquens lavages aromatiques & toniques, pour ne pas dire astringens, dont la plûpart des femmes font usage, sous prétexte de propreté, ne sont point non plus trop favorables à la population. J'ai connu des jeunes personnes, dont la conduite n'étoit pas sans reproche, qui pour s'être imprudement servie des astringens, afin de mieux affecter un air de virginité dans leur mariage, ont souffert les plus cruelles inflammations dans ces parties, & n'ont jamais fait d'enfans. Cette cause de stérilité mérite d'autant plus notre attention, qu'elle est fréquente, & qu'elle tend directement à la destruction de l'espèce humaine.

Le plus sûr moyen de remédier

à ces maux, & de réhabiliter les parties génitales érétisées & gorgées dans leur état naturel, c'est de soumettre les sujets à un régime doux & humectant, de réprimer tout excès, de purifier les humeurs du vice vénérien, s'il y en a, de les assujettir à un long usage du petit lait, à la tisanne de veau ou de poulet, à des fréquens lavemens, & enfin, à celui des bains aqueux, dont nous sommes en droit de vanter l'efficacité, dans tous les cas, où il faut relâcher, détendre, & désobstruer.

Un autre vice d'éjaculation, & auquel les hommes sont encore fort sujets, dépend des tumeurs ou duretés qui se forment dans les corps caverneux de la verge, & qui affoiblissent & empêchent l'action des organes destinés à chasser la semence. Les remédes les plus puissans qu'on employe ordinairement contre les tumeurs

les plus dures ne produiſent preſque jamais aucun effet ſur celles-ci. Ces tumeurs reſſemblent à des eſpéces de nœuds ou de ganglions, qui s'étendent quelquefois en forme de chapelets, d'un bout juſqu'à l'autre des corps caverneux.

M. de la Peyronie rapporte une obſervation décrite dans les Mémoires de l'Académie de 1743, au ſujet d'un vice d'éjaculation cauſé par des tumeurs dures, formées dans les corps caverneux. Il crût que ces duretés pouvoient être vénériennes, ou que ſans qu'elles le fuſſent, elles pourroient céder au mercure, comme à un puiſſant réſolutif. Mais il eut alors pour ce remède, à ce qu'il dit, plus de confiance qu'il n'en méritoit.

Après l'avoir traité par les frictions dans toutes les formes, ſa ſanté bien rétablie par le remède, il arriva que les duretés de la ver-

ge reſterent telles, qu'elles étoient auparavant, & firent même par la ſuite, quelques proprès.

Ces duretés empêchoient l'éjaculation au moment de l'érection, laquelle ceſſée, la ſemence ſortoit inſenſiblement en forme de bave.

M. de la Peyronie, dit avoir vû un grand nombre de perſonnes, qui avoient de ces eſpéces de duretés dans différentes parties des corps caverneux ; mais il ajoute, n'en avoir point trouvé d'auſſi conſidérables que celles qui ſont le ſujet de l'obſervation, dont il eſt fait mention ci-deſſus. Au reſte, il n'a jamais obſervé que ces duretés s'oppoſaſſent au cours libre de l'urine, excepté dans des fortes érections, qui ſeules procurent, comme l'on ſçait, cet effet.

Le même Auteur, dit encore, avoir vû des perſonnes, leſquelles avec des accidens véroliques,

non équivoques, avoient en même-tems des pareilles duretés; les ayant traitées par les frictions mercurielles, il obſerva que tous les accidens ſe diſſiperent, & les Malades furent parfaitement guéris; mais ils ne le furent pas des duretés des corps caverneux, leſquelles reſterent dans le même état où elles étoient avant le traitement.

La réſiſtance que ces duretés opposent au ſpécifique, a fait penſer avec juſte raiſon, à ce célébre Chirurgien, que par rapport à la guériſon, on pourroit les mettre au rang de certains reſtes de Maladies Vénériennes, telles que ſont les dartres, les douleurs vagues ou fixes, les écoulemens gonorrhoïques, &c. qui réſiſtent aux frictions, & à tout autre ſpécifique de la Vérole, & qui, quand elles ſont curables, ne guériſſent enſuite que par d'autres remédes

appropriés à chacune de ces maladies particuliéres.

Les frictions bien ordonnées, enlevent le virus vénérien, qui pendant qu'il existe, empêche que ces Maladies, comme tant d'autres, ne puissent être guéries par les remédes qui leur sont propres. C'est en vain qu'on les attaqueroit, avant que le virus fût éteint; mais cette cause détruite, les remédes peuvent produire leur effet, & dissiper ces affections.

Si ce que j'ai observé, continue le même Auteur, dans trois occasions, se trouve confirmé par une suite d'observations, j'ai lieu de croire que les eaux de Baréges, sont, peut-être, le véritable spécifique de ces duretés, & que les tumeurs de ce genre que j'ai regardées comme incurables, parce qu'elles n'avoient point cédé à tous les remédes qu'on avoit tenté, n'auroient peut-être pas résisté à ces eaux.

Ces duretés ne ſont ni douloureuſes, ni même dangereuſes, mais elles gênent l'érection, empêchent ſenſiblement l'éjaculation, & ſont par-là des cauſes de ſtérilité; ne ſont-ce pas d'aſſez grands inconvéniens, pour nous obliger d'en chercher & d'en publier les remedes! le même Auteur avoue auſſi, que c'eſt inutilement qu'il a employé les émolliens & les réſolutifs de toutes les eſpéces. Le ſeul moyen qu'il ait quelquefois, mais très-rarement, procuré quelque ſoulagement, c'eſt le mercure, ſur-tout en frictions; il n'y a, dit-il, que les eaux de Baréges, qui ayent guéri ces duretés; encore faut-il, pour que ces eaux produiſent leur effet ſur ces eſpéces de ganglions, que le ſang ſoit exempt de virus vénérien, ſans quoi ils réſiſtent à ces remédes. L'uſage qu'on en doit faire, c'eſt les douches réïtérées ſur la partie malade.

Un homme âgé de cinquante-cinq ans, ayant de pareilles duretés à la verge, avec des accidens dépendans d'anciennes Maladies Vénériennes qu'il avoit eues dans sa premiere jeunesse, se détermina de son propre mouvement, à aller à Baréges, il y prit la douche inutilement. Les duretés & les autres accidens vénériens augmenterent même au point, qu'il fallut trois mois après son retour, lui donner les frictions mercurielles. Tous les accidens vénériens, hors les duretés, furent parfaitement guéris par le mercure.

Après que le Malade fut bien rétabli, M. de la Peyronie lui conseilla de retourner à Baréges, il y prit encore la douche, & en revint entiérement guéri des duretés, qui avoient résisté à ce même reméde, pendant que le sang étoit infecté du virus vénérien.

Cette derniere observation prou-

ve, que M. de la Peyronie prévit en très-habile Praticien, que si la présence du vice vénérien avoit pû rendre la premiere fois les eaux inefficaces contre cette maladie, qu'elles pourroient aussi fort bien la détruire, dès que le virus seroit extirpé, & l'événement justifia heureusement l'idée qu'il avoit pris du mal & du remède.

Cet exemple, & de millions d'autres, que l'expérience de tous les jours nous fournit, prouve incontestablement que les remédes les plus propres à combattre & à détruire une maladie, ne deviennent le plus souvent impuissans, que parce que leurs effets se trouvent contrariés par d'autres maux, qui exigent eux-mêmes des secours tous opposés pour être guéris. C'est le nombre innombrable de ces causes occultes de maladies qui se compliquent mutuellement, & dont les hommes sont

ſans ceſſe aſſaillis, qui rendront toujours l'art de guérir ſi difficile, & ſi fort au-deſſus des connoiſſances humaines.

CHAPITRE III.

Une Vérole qui réſiſte à un ou pluſieurs traitemens mercuriels, ne doit pas toujours être réputée incurable, on doit au contraire attribuer, le plus ſouvent, le peu de ſuccès de ce reméde, à l'inſuffiſance de ſa quantité donnée, eu égard à l'ancienneté de la Maladie & aux accidens qu'elle a occaſionnés.

IL eſt d'expérience, qu'une infinité de maux paſſent tous les jours pour incurables, quoique, dans le vrai, ils ne le ſoient point; & s'il ſe trouve tant de Malades dans le cas fâcheux, d'être dans cette funeſte

funeſte opinion c'eſt que la plûpart ont aſſez peu de diſcernement pour ne s'adreſſer qu'à des hommes qui ne connoiſſent, ni la maladie, ni les remédes propres pour la détruire.

Cependant la quantité de malheureux que cette affreuſe prévention fait dans le monde eſt preſque incroyable : les uns dans la perſuaſion où ils ſont, que leur mal eſt ſans reméde, gémiſſent de ſe voir livrés à des tourmens qui ne doivent finir qu'avec leur vie, les autres moins remplis de défiance, n'imaginent pas avoir encore épuiſé toutes les reſſources de l'art ; mais par malheur ils ne rencontrent ſouvent que des hommes, qui timides & tremblans, faute d'expérience, n'oſent rien entreprendre.

Que la Vérole exiſte par inſuffiſance de remédes, ou qu'elle provienne de rechute, on ne peut

diſconvenir qu'elle ne ſoit très-ſouvent rébelle aux traitemens les mieux ordonnés, & que la cure ne ſoit remplie des plus grandes difficultés : car enfin, il ne faut pas croire que les parties, tant fluides que ſolides du ſujet atteint de ce mal, ſoient dans un état tout-à-fait ſemblable à celui où elles étoient antérieurement à ce vice. Elles ne peuvent au contraire qu'être extrêmement déchues, & avoir beaucoup perdu de leur intégrité originelle, tant par le mauvais effet du venin vérolique, qui leur imprime toujours un caractère preſque ineffaçable, que par tous les différens remédes mal appropriés, qui concourent ſouvent autant que le mal même, à la ruine des organes & à la perte totale de l'individu. Je dis plus, il eſt des circonſtances où il ſeroit même abſurde de prétendre, remettre & rétablir dans ſon pre-

mier état de ſanté, un corps, pour ainſi dire, uſé & ruiné par la vérole, & les différens remédes qu'on lui a inutilement oppoſés.

L'expérience de tous les jours, prouve aſſez que les ravages que cette furieuſe maladie occaſionne ſur certains ſujets principalement, ſont abſolument irréparables, quoique la cauſe qui les a produit ait été entiérement détruite par ſon ſpécifique; c'eſt par cette raiſon auſſi, qu'on ne ſçauroit être trop attentif à ne point confondre, comme il n'arrive que trop ſouvent, les effets de la Vérole avec leur cauſe, afin de ne point multiplier par-là les traitemens mercuriels, qui, bien loin de diminuer les maux qu'on prétend guérir, ne ſervent au contraire qu'à les aggraver de plus en plus, & abréger même les jours des Malades, qu'on pourroit prolonger par des moyens plus convenables.

Mais vouloir prétendre auſſi qu'une Vérole proprement dite, eſt incurable, parce qu'elle a réſiſté une ou pluſieurs fois au grand remède ; c'eſt ce que l'obſervation journaliere dément; c'eſt ce que l'expérience reprouve.

Dès qu'un Vérolé a paſſé pluſieurs fois infructueuſement par les épreuves du mercure, 1°. ſes tuyaux doivent être plus dilatés qu'à l'ordinaire, & leur calibre porté au-delà du diamétre fixé par la nature; 2°. Les liqueurs que les tuyaux récélent au lieu d'une lymphe diviſée & coulante, forment ſouvent au contraire des concrétions plus ou moins grandes, ſuſceptibles de former à chaque inſtant des nouveaux embarras.

Le premier de ces phénomenes n'arrive, que parce que les vaiſſeaux trop ſouvent excités à des diaſtoles déméſurées par le fréquent contact du mercure & de

ces parties étrangeres, perdent en partie l'habitude & la force de leur ſiſtole primitive; d'où il ſuit auſſi que les nerfs qui accompagnent ces mêmes vaiſſeaux, ayant été par eux trop rudement touchés, les Malades en reſtent plus ou moins fatigués & affoiblis. Ceci n'a lieu, que parce que les amoncélations ou épaiſſiſſemens limphatiques, ſoumis à l'effet du mercure, ont été trop foiblement attaqués; & au lieu d'être atténués & diſſous à leur dû, ils ont reçu autant de nouveaux entaſſemens, qu'il y a eu contr'eux d'entrepriſes nouvelles de la part de ce reméde. Ces changemens arrivés dans un Vérolé, en conſéquence des vaines tentatives dont il a été la victime, paroiſſent n'avoir d'autre cauſe que la ſeule diſproportion qu'il y a eu entre le degré de force de la maladie & la quantité du reméde adminiſtré.

Enſorte qu'un Malade toujours plus affoibli d'un inutile traitement à l'autre, ſemble exiger les plus grands ménagemens dans l'adminiſtration du mercure, tandis qu'au contraire, plus le virus dont il eſt obſédé, a fait de progrès par cauſe d'inſuffiſance du reméde, & moins on doit uſer d'œconomie dans l'emploi de ce ſpécifique.

On ſeroit cependant fort repréhenſible, ſi ſur ces conſidérations on venoit à expoſer les jours d'un Malade, par un traitement rempli de témérité ; car enfin, la vie des hommes n'eſt pas faite pour devenir le jouet & la victime de ceux qui, par état, ſont obligés de veiller à leur conſervation. Avant de ſe mettre dans le cas fâcheux de la leur abréger, on doit au contraire approfondir la ſcience qui peut en prolonger la durée, & en écarter les amer-

tumes. L'on y réuſſit toujours plus ou moins, lorſqu'on étudie l'homme dans l'homme même, & qu'on contracte à force de veilles & d'application, une eſpece de familiarité avec les Maladies, & les diffétens remedes que la nature nous offre pour les guérir. Cette étude dont on doit être ſi eſſentiellement occupé, & qui doit même entiérement fixer ceux qui ſe dévouent à la guériſon des maladies du corps humain, doit auſſi les rendre attentifs à l'état de dégradation, où pluſieurs traitemens mercuriels & mal combinés, ont réduit les ſolides & les fluides d'un Vérolé, & les mettre en état de purifier le mercure, qui, pour n'être pas toujours convenablement apprêté, & méthodiquement adminiſtré, donne naiſſance à des orages, dont le moindre, eſt d'en faire ſuſpendre trop tôt l'application.

Voilà la principale ſource de tant de cures manquées; voila la véritable origine de cette prévention, où on eſt en général, que toute Vérole qui a éludé une ou pluſieurs fois l'action du grand remede, eſt incurable, tandis qu'on voit chaque jour une infinité de ces maladies, guérir enſuite par le même remede, quoique tous les autres traitemens antécédens ayent échoué.

Pour bien comprendre cette vérité, il ſuffit de faire attention à l'excès de foibleſſe & de débilité où tombent les vaiſſeaux de la machine, par la multiplicité des coups de colonnes mercurielles contre leur parois internes. Quel ſurcroît de dureté ne doivent point avoir acquis les concrétions lymphatiques & autres embarras, ayant été par elles trop foiblemens attaqués, pour en être diſſoutes?

Voilà

Voilà pourquoila dose de mercure se trouvant inférieure en force à la maladie, celle-ci doit nécessairement en triompher, & reparoître dans la suite en proportion de la foiblesse de l'un, & de la résistance de l'autre.

Le malheur primitif, c'est qu'on ne connoît en général qu'une dose de mercure, au-delà de laquelle on n'ose plus aller, crainte d'exposer la vie des Malades: on l'exposeroit en effet, si en augmentant le poids de ce remede, on ne se servoit que d'un mercure ordinaire, & non dépouillé des ordures dont il est rempli, quand il sort de la miniere.

Toutes les Véroles ne se ressemblent pas, les unes sont nouvellement gagnées, les autres sont de vieille date. Celle-ci part d'un corps qui, par sa constitution, l'a rendue susceptible de la plus forte dépravation, & lui a impri-

mé un caractere d'activité, capable de produire les ravages les plus prompts & les plus horribles. Celle-là au contraire, par la bonté du tempéramment, dans lequel elle a été autrefois transplantée, n'a eu la liberté ni la force d'acquérir un certain développement, capable de la faire passer en furieuse dans le nouveau sujet qui l'a depuis peu contractée : parmi les Verolés enfin, qu'on nous donne chaque jour à traiter, on en voit de fortes, on en voit de foibles, & on en trouve encore plus qui tiennent un juste milieu entre ces deux périodes : de sorte que prétendre détruire généralement toutes celles qui se présentent à combattre par le même poids de mercure, c'est s'exposer à en guérir très-peu, & en manquer le plus grand nombre; car tant que la somme d'un remede ne surpassera point la somme de

la maladie à laquelle on l'oppoſe, on n'opérera jamais que des guériſons imparfaites.

Peut-on ſe perſuader encore, que toute Vérole doit céder au grand remede dans la quarantaine. Ce terme, tout court qu'il eſt, pourra ſans doute ſuffire, pour celle qui ſera jeune, d'une médiocre force, & qui n'aura fait que de foibles progrès; mais lorſqu'il s'agira d'en détruire une qui, par ſon ancienneté & par la force de ſa virulence, aura fait des progrès plus étendus, c'eſt-à-dire qui, des parties molles, aura paſſé dans les parties dures, & les aura, pour ainſi dire, ruinées; peut-on croire, dis-je, qu'un pareil nombre de jours puiſſe ſuffire, pour que le mercure en triomphe? Jamais erreur ne fut plus mal fondée; auſſi ne faut-il point s'étonner, ſi en conſéquence de cette mépriſe, on voit tant d'infirmes de tout

âge & de tout ſexe périr, parce qu'on les a laiſſés trop peu de tems dans le mercure, & que ſa quantité priſe en gros ou en détail, n'a jamais répondu à la gravité de la Maladie principale ni à celle de ces accidens.

La durée du tems, je le répéte, doit entrer en conſidération dans le traitement de la Vérole, rien n'eſt ſi certain, les ſucs gâtés de vieille date par la préſence déja ancienne du virus, des ſucs obſédés d'un poiſon qui n'a pû être vaincu par pluſieurs attaques antérieures; ceux enfin qu'une continuation de débauche pervertit de plus en plus, ne peuvent certainement reprendre leur état naturel dans quarante ni cinquante jours. Ils ont beſoin, pour parvenir à un parfait rétabliſſement, de leur fluidité primitive, d'élaborations de la part du mercure, qui durent un tems plus con-

ſidérable ; il leur faut des mouvemens & des agaceries, qui équivalent au moins en gros, à celles qu'ils ont précédemment éprouvées par le remede mal ordonné, & inutilement adminiſtré.

Cette néceſſité qui eſt des plus abſolues, ſe fait aſſez ſentir d'elle-même, quand on fait attention à l'affreux degré d'épaiſſiſſement, où les ſucs ſont tombés par l'ancienneté du virus, & par les efforts infructueux du mercure ; car ce vice, dont il eſt impoſſible de nommer la nature, quelque foible qu'il puiſſe être dans ſon principe, quelque petite que ſoit ſa quantité, il ne ceſſe jamais d'agir ſur nos liqueurs ; c'eſt une eſpece de preſſure qui épaiſſit & condenſe la partie lymphatique & les autres ſucs les plus fins & les plus ſubtils, de maniere à ſuſciter toujours des embarras & des obſtructions qui augmentent à l'excès,

lorſque dans la vûe de les réſoudre & les liquifier, on ne porte dans leur maſſe qu'une inſuffiſante quantité de mercure. On tombe ordinairement dans cet inconvénient, quand on ne ſçait pas éviter la ſalivation, par où ce remede s'échappe continuellement, & à meſure que le Malade le reçoit, ou qu'on ne la prévient qu'à force de purgatifs, dont les effets équivalent à la ſalivation même, ou enfin qu'on n'employe pour l'éluder, que des petites frictions, & trop éloignées les unes des autres. Le grand remede ainſi adminiſtré, eſt preſque toujours inutile à ceux ſur-tout, chez qui le virus a fait de certains progrès, puiſque la petite quantité de mercure qu'on leur fait paſſer dans le corps par une de ces frictions, ſe trouve, pour ainſi dire, toute évacuée, avant que celle qui doit lui ſuccéder, y ſoit introduite. Or,

la cauſe vicieuſe ne ſe trouvant jamais aux priſes, qu'avec une quantité de remede toujours trop foible pour attaquer & vaincre les forces qu'elle lui oppoſe, il doit s'enſuivre tout au plus des guériſons palliatives, & jamais de radicales. On peut dire que les remedes ſont à l'égard des maladies, ce que l'eau eſt à l'égard du feu, telle quantité d'eau jettée tout-à-la fois dans un feu l'éteindra, tandis que cette même quantité d'eau ne ſervira, pour ainſi dire, qu'à l'alimenter, ſi elle n'y eſt verſée que peu-à-peu.

Si l'on réfléchiſſoit en pratique ſur toutes ces différentes circonſtances, ſi l'on avoit aſſez de bonne foi & de lumieres, pour connoître ſes fautes & les avouer; on verroit bien-tôt la cauſe de tant de cures manquées; & au lieu de conclure, comme il n'arrive que trop ſouvent, que telle Vérole eſt

de ſa nature indomptable, parce qu'elle a déja réſiſté à quelques traitemens mercuriels; on conviendroit au contraire, qu'il n'y en a peu ou point, excepté celles qui ſont compliquées de quelqu'autres Maladies dangereuſes, dont on ne puiſſe guérir avec les préparations convenables à l'état de chaque Malade, & avec les connoiſſances exactes du remede qu'on doit employer pour les en délivrer.

On voit par tout ce que nous venons de dire, que les différens effets du virus vénérien, dont la nature eſt, à proprement parler, toujours la même, dépendent entiérement de la variété des conſtitutions & de l'état plus ou moins intégre, où ſe trouvent les humeurs de chaque perſonne en particulier qui contracte cette maladie. Un corps ſain par exemple & bien conſtitué, ſera exempt

d'une infinité de maux, que le même virus puiſé dans la même ſource, fera éprouver à un autre ſujet, dont les humeurs ſeront déja infectées de quelqu'autre vice introduit avant le premier; ainſi qu'une cauſe fiévreuſe qui, par elle-même, n'a rien de malin ni de dangereux pour un ſujet bien conſtitué, & dont les humeurs ſeront ſaines, deviendra maligne, & même mortelle pour un autre, dont le ſang & les autres liqueurs porteront en elles un germe putride, malin & vicieux, contracté peu à peu, & qui ſe déclarera à la faveur de cette nouvelle cauſe. Voilà pourquoi la guériſon de la Vérole eſt quelquefois ſi difficile, & même impoſſible. L'art de traiter & de guérir de cette Maladie, ne conſiſte point préciſément à ſçavoir donner & préparer le mercure, ni même à connoître les ſignes qui peuvent la caractériſer,

comme la plûpart l'imaginent ; il faut encore sçavoir diſtinguer les autres maux qui peuvent être alliés à ce vice, & le compliquer, & être enfin parfaitement inſtruit des moyens qu'on doit employer, afin de pouvoir les faire concourir avec le grand remede, à l'entier rétabliſſement du Malade.

CHAPITRE IV.

Le flux de bouche excité par l'uſage inconſidéré du mercure, épuiſe les Malades, & éloigne toujours plus ou moins la guériſon de la Vérole.

DAns ces tems reculés où les hommes connoiſſoient à peine l'obſervation, & dont la plûpart ne ſuivoient en Médecine, comme en Chirurgie, qu'une aveugle

routine tranſmiſe du Maître au Diſciple, & de celui-ci à ſes ſucceſſeurs, on n'étoit point ſurpris de voir les Vérolés conduits au flux de bouche, & de-là à l'inſanabilité; mais voir ſubſiſter encore une pareille impéritie dans un tems auſſi éclairé par les obſervations & les expériences à ce ſujet; c'eſt pour les vrais Praticiens, le comble de l'étonnement; c'eſt, pour les malades, un remede pire que leurs maux.

Pour bien ſentir l'abſurdité de cette pratique, & les dangers qui en ſont la ſuite, il ne faut ſeulement qu'entrer dans les vûes qu'on ſe propoſe dans l'adminiſtration du mercure. On verra qu'il n'eſt perſonne qui ne convienne que le ſeul but que l'on a, en faiſant paſſer cette drogue dans les liqueurs d'un Malade, c'eſt de rompre les liaiſons vicieuſes que la préſence du virus vénérien leur a

fait contracter, de les rendre coulantes à force de les atténuer & les diviser par le remede; c'est, dis-je, de les mettre par son secours, dans un état de fluidité, tel qu'elles ne puissent s'arrêter nulle part, & de parcourir en tems égaux, les tuyaux, tant grands que petits de la machine, afin de les y faire circuler avec une aisance propre à pouvoir y rétablir un parfait équilibre.

Pour pouvoir obtenir tous ces avantages du mercure, il faut, sans doute, qu'on s'efforce de le retenir long-tems dans les vaisseaux, sans lui permettre la moindre échappée par quelque partie du corps que ce soit, hors les voyes naturelles, puisque c'est de son long séjour dans les fluides, de son action continuelle, & non interrompue, que dépend le rétablissement de leur premiere fluïdité, & l'anéantissement du vi-

rus qui les avoit dégradées.

Ces raiſons, toutes convainquantes qu'elles ſont, ne ſont cependant point ſaiſies de tous ceux qui font profeſſion de traiter les Maladies Vénériennes, puiſque un très-grand nombre panchent du côté de la ſalivation, & ſont encore dans la trompeuſe idée, que cette eſpece d'évacuation eſt la plus favorable & la plus ſûre à la dépuration des ſucs, & ſans laquelle on ne peut attendre de guériſon radicale.

Fût-il jamais mépriſe plus grande, que celle qu'on prend dans la cure d'une Maladie d'autant plus cruelle, que quand on a le malheur de n'en point guérir, on ne peut ni mourir, ni vivre : la ſalivation, dit-on hardiment, eſt un débouché heureux pour le virus vérolique, ſans laquelle on ne ſçauroit rétablir la maſſe du ſang dans ſon premier état. Cependant

on voit à chaque inſtant des Vérolés obſédés de leurs maux, guérir parfaitement ſans cette ſorte d'évacuation, malgré tous les ſoins qu'on ſe donne ſouvent pour la leur procurer.

» Que la ſalivation vienne, ou » qu'elle manque, dit M. Aſtruc, » (*Voyez ſon Traité des Maladies* » *Vénériennes, Tome II, p.* 222) » le mercure dûement adminiſtré, » réſout, dans l'eſpace d'un mois, » les tumeurs des parties, les glan- » glions, les nodus, les tubercu- » les, les exoſtoſes, & les hypé- » roſtoſes, diſſipe les douleurs de » rhumatiſme, de goute & ſcia- » tique, cauſées par le virus véro- » lique, guérit les puſtules, les » rhagades, & les ulcères de la » peau, arrête la carie des os, » & procure la régénération du » calus, enfin purifie le ſang de » tout le virus vérolique; ce qui » eſt le premier objet qu'on ſe

» propose : quelquefois le mer-
» cure, quoiqu'employé d'une
» maniere convenable & à la do-
» se requise, ne produit que peu
» ou point de salivation, & n'af-
» fecte que peu ou point l'inté-
» rieur de la bouche ; mais cela
» est rare, & alors toutes les au-
» tres secrétions, ou pour le moins
» une ou deux des autres secré-
» tions, sont ordinairement plus
» abondantes, & suppléent au dé-
» faut de la salivation.

En effet, le mercure une fois introduit dans le corps, ne pénétre-t-il pas dans tous les filtres & couloirs où circulent les liqueurs ? N'est-il pas mêlé & confondu parmi elles ? Et si on lui donne des issues aussi grandes & aussi favorables, que le sont les ulcères qui constituent la salivation, n'est-il pas clair, que le minéral s'évacuera toujours avec force & précipitation, par ces en-

droits avec les humeurs ? Pour lors, non-ſeulement la diſtribution de cet antidote dans les parties, ſera interrompue & irréguliere, mais encore ſon ſéjour étant inſuffiſant, la proportion qu'il doit y avoir entre la force du remede & la réſiſtance de la maladie d'où dépend la guériſon du Malade, manquera abſolument; car ſi le mercure qui, dès l'inſtant de ſon entrée dans le corps, eſt ſoumis aux loix de la circulation, & par conſéquent porté de la circonférence au centre, & repouſſé du centre à la circonférence, ne s'échappoit pas auſſi facilement qu'il le fait par les voyes naturelles, qui lui fourniſſent ſans ceſſe, & à chaque inſtant, des ſorties douces & paiſibles, par où s'évacue auſſi l'excédant des humeurs, & par où s'opérent les criſes les plus favorables à l'individu; il eſt inconteſtable qu'en raiſon

ſon de ſon plus long ſéjour dans le corps, une très-petite quantité de cette drogue ſuffiroit pour détruire ſouvent la Vérole la plus enracinée. C'eſt donc la facilité que le mercure a de s'évacuer par tous les émonctoires du corps, qui décide dans un Vérolé, la néceſſité abſolue d'en multiplier plus ou moins les doſes, juſqu'à ce qu'on puiſſe enfin être aſſuré de la parfaite guériſon d'un Malade.

La ſalivation eſt ſi contraire à la guériſon de la Vérole, qu'on remarque preſque toujours qu'après cette évacuation, les humeurs reſtent dans un état de langueur & d'inſanabilité manifeſte; parce que l'agent prépoſé pour le recouvrement de leur intégrité originelle, en a été trop-tôt expulſé, & n'a pas eu le tems de finir ſon ouvrage. Bien plus, les Malades, après ces épreuves, ſe trouvent ordinairement réduits à

un état d'épuisement si considérable, particuliérement ceux qui ont le tempéramment foible, ou qui habitent des Païs chauds, que s'ils n'en périssent point, ils ont du moins beaucoup de peine à se remettre. Voilà les inconvéniens qui accompagnent le flux de bouche; voilà, sans rien exagérer, les désolantes situations auxquelles doivent s'attendre les Vérolés, quand on ne sçait point ménager ni adoucir le mercure, de façon à pouvoir le maintenir longtems dans leur corps sans trouble ni désordre.

Qu'on ne me soupçonne point ici de rien outrer sur les affreuses conséquences d'une salivation amenée sans ménagement. J'ose dire que si elle manque d'exactitude dans l'assemblage de ces traits, c'est plutôt par omission que par exagération; pour s'en convaincre, on n'a qu'à ouvrir la petite

dissertation en forme de lettres sur les Maladies Vénériennes, par feu M. Guisard, célébre Médecin de Montpellier: voici comme il en parle. » Dès le moment que » la salivation commence, le Ma» lade a le feu dans la bouche, » bien-tôt les glandes destinées à » la secrétion de l'humeur sali» vaire, se gonflent; le gosier, » les gencives s'ulcèrent, & le som» meil disparoît; ce n'est pas tout » encore: & comme on n'est pas » toujours le maître de l'arrêter, » & que bien souvent on juge à » propos de la soutenir, dans le » systême où on est que le Malade » ne peut guérir autrement, elle » devient quelquefois si prodi» gieuse, que les accidens aug» mentent d'une maniere qui » étonne. Une bave horrible suc» céde & coule nuit & jour: la » langue s'ulcère comme le reste, » & s'épaissit jusqu'à ne pouvoir

» demeurer en place, ſort de ſes
» bornes, & fermant le paſſage à
» l'air, met le patient en danger
» de ſuffoquer. Les yeux lui ſor-
» tent de la tête : le viſage & la
» tête enflent outre meſure ; &
» tout eſt enfin perdu, ſi on tarde
» un moment à diſſiper l'orage.
» C'eſt beaucoup même ſi on peut
» le détourner à tems ; je veux
» qu'on en vienne à bout, tou-
» jours eſt-il certain que la victi-
» me eſt épuiſée inutilement, &
» c'eſt à recommencer tout de
» nouveau. Je conſens encore
» pour un moment, que les acci-
» dens ne ſurviennent qu'à la fin
» du remede, & que le Malade
» guériſſe, ce n'eſt plus qu'un
« phantôme, un corps qui n'a
» plus que la peau & les os, qui
» ne ſe ſoutient preſque point, &
» qui ne ſe rétablit preſque ja-
» mais : il n'eſt pas à plaindre s'il
» ne lui en coûte que les dents.

Le même Auteur, parlant toujours des inconvéniens de la ſalivation, dit encore ailleurs: » Je » ne puis comprendre, après les » nombreuſes expériences qui ſe » ſont faites de nos jours, comment on n'eſt point encore revenu de cette eſpece d'entêtement, où on eſt pour le flux de » bouche? Ce qui m'étonne encore davantage, c'eſt que les » plus zélés partiſans de cete méthode, ne laiſſent pas de convenir, qu'il eſt des cas où l'on » peut s'en paſſer abſolument. » Qu'il ſe préſente un Malade, » attaqué d'une maladie ancienne, ou d'un tempéramment foible, & ſur le penchant de ſa » ruine, il n'eſt ſans doute aucun Praticien qui ne convienne, qu'un tel Malade eſt » hors d'état de ſupporter le traitement par le flux de bouche; » il faut ménager ſes forces, dira-

t-on, & si on ne prend les pré-
» cautions les plus sages, cet
» homme ne se tirera jamais d'af-
» faire, il périra au milieu de l'é-
» preuve. Il n'y a qu'un expédient
» pour le garantir, c'est de le me-
» ner doucement, d'éloigner
» beaucoup les frictions, & de
» mettre trois mois à le traiter,
» au lieu de quarante jours qu'on
» employe communément : ce
» n'est pas tout encore ; & com-
» me le flux de bouche ne man-
» queroit point de l'épuiser en
» entier, il n'est personne qui ne
» soit d'avis de le lui épargner au-
» tant qu'il est possible. Sur ce
» pied-là, il n'est plus question
» que de raisonner en conséquen-
» ce. Si un tel Malade guérit par-
» faitement sans flux de bouche,
» il n'y a pas lieu de douter qu'un
» autre ne guérisse tout de même
» sans essuyer une semblable éva-
» cuation. Une maladie invété-

» rée diſparoîtroit-elle, dans le
» tems que celle qu'on vient de
» gagner ne pourroit le faire? Mais
» plus un mal eſt vieux, plus il
» doit avoir de la peine à céder;
» & s'il y eût jamais de remede
» efficace, c'eſt, ſans contredit,
» dans une circonſtance pareille,
» qu'il faut s'en ſervir; quelle
» contradiction! cependant, on
» décide que le flux de bouche eſt
» d'une néceſſité abſolue, dans
» le traitement d'une maladie qui
» commence, & on le regarde
» comme un moyen inutile &
» dangereux dans celle qui eſt dé-
» ja vieille!

M. Pringle, ſi connu par ſes rares Ouvrages en Médecine, après avoir paſſé en revue tous les ſoldats vérolés, qui ſortoient des épreuves du mercure & de la ſalivation, en trouva preſque la moitié qui n'étoient point guéris. Combien ce grand Médecin n'en

eût-il pas encore découvert dans le reste de la troupe présumée saine, six mois après cet examen?

La Vérole est un mal, dont le mercure est le spécifique; mais dont la salivation sera toujours l'opprobre en tout tems, en tout Païs, en toutes circonstances, parce qu'elle est pour le grand remede, sur lequel les Malades fondent leur salut; un torrent qui l'entraîne & provoque sa sortie: car tant qu'il ne fera que pénétrer & quitter des liqueurs qui ont le plus grand besoin de sa présence: tant qu'on ne l'introduira dans le corps que pour l'obliger d'en sortir de force; il n'est pas possible qu'il parvienne à atténuer des épaississemens qui demandent de sa part le plus long travail, & qu'il parcoure dans si peu de tems, toutes les espéces de vaisseaux, autant de fois que l'exigent les divers

divers embarras que le virus y a fait naître.

Pour être plus ſenſiblement frappé du danger de la ſalivation, & voir d'un coup d'œil les affreux dégats que le mercure eſt capable d'occaſionner, quand on ne ſçait point prévenir cet inconvénient par des préparations convenables; on n'a qu'à viſiter ces aſyles de la Piété Royale, où ſe raſſemblent les victimes de la débauche & de la foibleſſe humaine. Quelle eſt la premiere ſenſation qu'on y éprouve? C'eſt l'abord ſubit & déſagréable pour l'odorat du mêlange infect de la vapeur d'une bave qui coule & ruiſſele des ulcères dont la bouche ſe trouve remplie, & des corpuſcules mercuriels, & autres parties hétérogènes qui s'y trouvent confondues. Ces vapeurs innondent, rempliſſent & corrompent ſi fort l'atmoſphere de ces lieux chauds & renfermés,

où les Vérolés paſſent ordinairement, qu'on obſerve que ceux même qui ſont obligés par état de les aſſiſter, jouiſſent preſque toujours d'une mauvaiſe ſanté, & que le plus grand nombre ſalivent continuellement, quoiqu'ils ne manient jamais de mercure. J'ai vû très-ſouvent des infirmiers, & autres perſonnes prépoſées pour ſervir ces Malades, être forcés d'abandonner les Hôpitaux, par le grand ravage que ces exhalaiſons leur occaſionnoient. Ces vapeurs affectent quelquefois ſi fort le ſyſtême nerveux, que j'ai connu nombre de perſonnes conſacrées aux ſoins de ces infirmes, qui ſe trouvoient hors d'état de ſe ſervir de leurs mains, tant le tremblement de ces parties étoit conſidérable. J'ai connu entr'autres, un Médecin de l'Hôpital Royal des Vérolés à Naples, qui avoit perdu toutes ſes dents par la ſalivation, quoiqu'il

ne fît qu'une visite par jour dans une de ces salles.

Ce qui démontre combien les exhalaisons mercurielles sont susceptibles de funestes impressions ; c'est qu'on voit tous les jours saliver des personnes, pour avoir seulement rendu une ou plusieurs visites à un Vérolé pendant son flux de bouche, quoique renfermé dans une maison particuliere, où l'air est sans doute bien plus pur, & plus souvent renouvellé, que dans les Hôpitaux, où il est au contraire toujours chargé d'un brouillard puant & infect, qui est très-préjudiciable aux malades. On peut même ajouter, que l'air de ces salles étant sans cesse inspiré, & expiré par des Malades plus ou moins infectés, il est évident que les miasmes vénériens qui exhalent de ses corps, ne contribuent pas peu à nourrir leurs maux, ou à grossir du moins les difficultés

qu'on rencontre dans leur traitement.

Ce qui paroîtra bien plus surprenant encore, c'est qu'on a été obligé à Naples, de ne plus passer par le grand remede dans l'Hòpital de Saint-Jacques, toujours consacré au traitement des Maladies Vénériennes, à cause de la salivation & autres funestes impressions, où étoient exposées fort sensiblement les Dames Religieuses de la Conception, dont le Couvent est contigu à cet Hôpital.

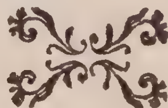
Il seroit sans doute fort à souhaiter pour le bien public, que les Hôpitaux fussent séparés des Villes, & situés de façon, que l'air qu'on respire, ni les eaux, dont on se sert pour la boisson, n'eussent, pour ainsi dire, rien de commun entre les habitans & les malades. Les uns & les autres y trouveroient un bien dont on ne peut

refuser de reconoître le prix.

Qu'on juge après cela des effets du mercure mal préparé & mal administré sur ces pauvres Malades mêlés & confondus avec une foule de tant d'autres réfugiés dans le même lieu ! Dans les Pays chauds sur-tout, les désordres occasionnés par le grand remede, pris dans ces sortes de prisons, sont d'autant plus à craindre, que l'air y est plus contagieux, que la raréfaction des humeurs y est plus grande, & que les sujets y sont en général plus foibles & plus délicats.

La longue & rigoureuse diéte, à laquelle quelques-uns soumettent les Malades, pendant le tems du grand remede, leur est encore d'autant plus funeste, qu'outre qu'ils dépérissent sensiblement faute de nourriture, & que le mercure les maigrit toujours beaucoup par lui-même,

c'eſt que tous les vaiſſeaux, & principalement les neurolymphatiques, venant à ſe deſſécher & ſe rétrécir, & l'épaiſſiſſement des humeurs à augmenter, les obſtructions grandiſſent, & le mercure trouvant pour lors plus d'obſtacle à ſurmonter, il ſe porte avec plus de force à la bouche, augmente la ſalivation, & les ſujets reſtent dans un état d'abattement, de langueur, & d'inſanabilité, qu'il eſt toujours très-difficile de réparer.



CHAPITRE V.

La cauſe la plus puiſſante de la ſalivation & des autres accidens qui traverſent la cure de la Vérole, eſt probablement dans les parties étrangeres & arſénicales, unies avec le mercure.

IL eſt certain que les minéraux ne ſortent point de la terre d'où on les retire dans un état de pureté parfaite. Toutes les productions en ce genre, ont beſoin chacune d'un tirage propre à les rendre bienfaiſantes à l'homme pour qui elles ſont faites. Enſorte que ſi elles ne ſont mondées & dépouillées de ſaletés qu'elles apportent de leurs mines, au lieu de produire de bons effets, elles occaſionnent au contraire des maladies dangereuſes. Le mercure,

peut-être plus qu'aucune autre drogue, eſt capable de cauſer les plus grands déſordres, lorſqu'on l'emploie brut, ou qu'il n'eſt qu'imparfaitement purgé des hétérogénéités qu'il apporte des carrières où on le prend. Ces hétérogénéités, au lieu de former par leur union des globules unies, ſouples & ſuſceptibles d'une diviſion & ſubdiviſion propres à pénétrer, s'inſinuer & rouler avec aiſance dans les lits des liqueurs, comme fait le mercure proprement dit, ne préſentent, au contraire, que des ſurfaces après irrégulieres & pointues, qui, engagées une fois dans les menus vaiſſeaux où elles ſont portées par la circulation, les irritent, les corrodent, les rompent, les déchirent même, & ſuſcitent par-là non-ſeulement des fiévres, des inflammations, des éclats dans les vaiſſeaux de tout genre, des ulcères à la bouche,

& de cruelles ſalivations, mais encore des hémorrhagies, des convulſions, des tranſports au cerveau, des dépôts & autres accidens, qui mettent très-ſouvent les Malades en danger de mort.

Ces particules étrangeres & acides, s'engagent & s'amoncelent dans les vaiſſeaux, principalement dans ceux qui compoſent les glandes ſalivaires & inteſtinales, avec d'autant plus d'aiſance & de facilité, que ces parties ſont ſpongieuſes, & trop peu élaſtiques, pour les forcer à ſuivre le courant de la circulation qui y eſt fort lente. C'eſt pourquoi elles occaſionnent des ſolutions de continuité, capables de procurer des évacuations horribles, douleureuſes & énormes.

C'eſt ſans doute des parties à peu près de la nature de celles qui ſe trouvent dans le mercure, qui affectent ſi cruellement les nerfs

de certains ſujets, qui cauſent les coliques des Peintres & des Plombiers, qui produiſent la paralyſie, & ſouvent la mort à ceux qui ſe trouvent trop long-tems expoſés aux formées ſulphureuſes, mercurielles, vitrioliques, alumineuſes & nitreuſes, qui exhalent des mines ſouterraines, des volcans, & autres endroits où on travaille aux matieres minérales. C'eſt par la même raiſon encore, que le ſublimé corroſif, l'arſenic, & autres poiſons de cette eſpece, ſont ſi redoutables; que le tartre émétique, & les autres préparations antimoniales, provoquent ſi fort le vomiſſement, & qui laiſſent enfin de ſi cruelles traces ſur les nerfs de ceux qui abuſent de cette eſpece de vomitif. Tous les grands Praticiens ſe ſont apperçus depuis long-tems, que ce remede ſecoue trop les Malades, ruine ſenſiblement le corps, & qu'il détruit tôt ou

tard les fonctions de l'estomac, qu'on doit être si jaloux de conserver. On peut facilement prévenir cet inconvénient, en subs-tituant à ce vomitif, l'hypécacuana, qui produit tous les bons effets qu'on peut attendre du tartre, sans faire encourir les mêmes dangers. Cette poudre végétale est admirable dans toutes les circonstances où il convient de faire vomir, & de vuider les premieres comme les secondes voyes, excepté néanmoins dans certains cas apoplectiques, & quelqu'autres, où il faut nécessairement procurer des évacuations promptes & violentes. A l'égard de la dose de ce dernier vomitif, je crois devoir faire remarquer ici, qu'un scrupule produit ordinairement le même effet que font quarante, cinquante grains, & même davantage, qu'on ordonne communément pour un adulte.

C'eſt du moins ce que nombre de grands Praticiens m'ont dit avoir long-tems obſervé, & ce que j'ai ſouvent remarqué moi-même.

Enfin, tout ce qu'on peut dire en faveur des précipités que nous mettrons, bien entendu, au rang des matiéres irritables & cauſtiques, ne doit pas moins nous les faire regarder comme des remedes funeſtes; puiſque de la ſeule & imprudente application de ces poudres, dont on ſe ſert ſans doute trop fréquemment dans le traitement des ulcères vénériens principalement, il en réſulte non-ſeulement de longues & accablantes ſalivations, mais encore d'autres accidens funeſtes, capables d'en faire proſcrire l'uſage pour jamais.

» Le précipité rouge, dit M. » Deſport, (*a*) eſt un corroſif,

(*a*) Voyez ſon Traité d'Armes à feu, pag. 95.

» dont l'action ne ſe borne pas
» uniquement au ſuperflux des
» chairs ; il attaque les parties ten-
» dineuſes & nerveuſes ; il irrite
» & agace vivement les branches
» des nerfs qui ſont à nud : dans
» les amputations par exemple,
» cette irritation eſt ſuivie de con-
» vulſion dans les parties, d'engor-
» gement, de dépôts, d'inflamma-
» tion ; il paſſe d'ailleurs dans le
» ſang une partie de ce remede
» qui attaque le tiſſu de ces princi-
» pes, allume la fievre, & ſouvent
» fait tomber la partie en morti-
» fication. Mais un inconvénient
» très-fâcheux & très-ordinaire à
» ce remede ; c'eſt de produire
» une ſalivation très-abondante,
» dont je ſuis en état de citer plu-
» ſieurs exemples. C'eſt en effet ce
» qui eſt arrivé à la ſœur Goſſe
» de l'Infirmerie Royale de Ver-
» ſailles, dont les dents furent
» beaucoup ébranlées. Ce Prati-

» cien rapporte encore, que le
» nommé Pelissier, Garçon Per-
» ruquier, ayant souffert une opé-
» ration dans le même Hôpital,
» on employa le même consomp-
» tif, qui lui causa une salivation
» très-abondante, & lui fit perdre
» plusieurs dents. Enfin le même
» Auteur dit, dans la cinquiéme
» de ces observations, que douze
» grains d'une préparation mer-
» curielle extrêmement adoucie,
» appliquée par un Chirurgien
» sur une callosité, après l'opéra-
» tion de la fistule à l'anus, faite
» à une jeune demoiselle, non-
» seulement le mercure porta à la
» bouche avec violence, & occa-
» sionna une très-grande saliva-
» tion avec ébranlement de toutes
» les dents; mais malgré les adou-
» cissants & les cordiaux, dont
» on fit usage, le symptôme éga-
» lement fatiguant & dégoutant,
» subsista dans sa force pendant

» plusieurs jours, & l'irritation que
» le consomptif occasionna, fut si
» grande, que la gorge & le ven-
» tre s'en trouverent cruellement
» affectés. Il y eut des tranchées
» très-violentes, & un tenesme
» qui obligeoit la Malade de se
» présenter au bassin cinquante
» fois par jour ; & pour comble
» de maux, il survint une sup-
» pression d'urine si opiniâtre &
» si douloureuse, qu'on fut obli-
» gé d'avoir recours à la sonde, &
» même de la laisser dans la ves-
» sie, pour épargner les douleurs
» que causoit son introduction.
» Ce symptôme dura avec violen-
» ce pendant plusieurs jours, & la
» Malade en eut des ressentimens
» assez forts pendant plus d'une
» semaine.

M. Guisard, dans sa Dissertation déja citée, dit : » J'ai vû un
» homme qui manqua de crever,
» pour avoir pris du précipité,

» qu'un ami tout-à-fait étranger
» en Médecine, lui avoit donné.
» C'étoit fait de lui, s'il eût pris
» la dose entiere ; mais il n'en
» voulut d'abord prendre que la
» moitié. j'eus assez de peine à le
» tirer d'embarras : je lui prescri-
» vis une grande quantité de lait,
» des émulsions, des bouillons
» gras, & généralement tout ce
» que nous avons coutume de
» donner à ceux qui ont le mal-
» heur d'avaler des poisons cor-
» rosifs ; je le secourus enfin si à
» propos, que je lui sauvai la vie.

Je fus appellé à Naples, pour un Vénitien, à qui une dose de précipité rouge dont on lui avoit soupoudré un Poulain quelques jours auparavant, dans la vûe de le faire suppurer plutôt, avoit attiré une forte salivation & une inflammation si grande sur les testicules & toute la verge, que ce ne fut qu'après un mois de soins

&

& de remedes, que je parvins à dissiper ces accidens. La poitrine même en parut par la suite si fort affectée, que sans le long usage du lait, auquel il fut réduit pour toute nourriture, sa vie auroit été peut-être en très-grand péril.

On voit combien il est dangereux d'employer des drogues de cette nature dans le traitement des Maladies Vénériennes, & combien il est de l'intérêt des Malades de ne se servir que d'un mercure bien préparé. Faute de cette précaution, on ne peut donner à la fois que de très-petites doses de ce remede, sans s'exposer à voir naître des salivations & autres accidens, qu'on est en droit de craindre de la part de ce minéral, quand il n'est point assez corrigé & adouci. Les désordres que l'usage du mercure mal préparé, suscite ordinairement dans le traitement de la Vérole, limitent &

réglent entiérement la doſe qu'on peut employer de ce ſpécifique. Cependant la Vérole & ces accidens, devroient au contraire décider de la quantité de ce remede, comme du tems que les Malades doivent reſter dans ſon action, à moins qu'on ne veuille s'expoſer à voir renaître la maladie, comme cela n'arrive que trop ſouvent.

Pour purifier & adoucir le mercure, au point de le rendre doux & pacifique dans ſon action, il ne ſuffit point de le révivifier du cinabre, comme on le pratique communément. L'inutilité de cette opération, par laquelle on prétend le dépouiller de tout ce qui peut nous le rendre dangereux, eſt ſi marquée, que j'ai toujours obſervé, que les accidens qu'on prétend prévenir par un tel procédé, ſont toujours à peu près les mêmes que ceux que

l'uſage du mercure ordinaire ou vif argent occaſionne.

Quoique les tables des analogies, tracées par les connoiſſances chymiques, nous apprennent que le ſoufre a plus d'affinité avec le plomb, l'étain, & autres parties hétérogènes qui ſont unies avec le mercure, qu'avec le mercure même; ce n'eſt cependant point une raiſon de croire, que toutes les parties étrangeres que nous ſuppoſons liées avec le mercure, ayent moins de rapport avec ce minéral, qu'avec le ſoufre; or, ſi l'arſenic, par exemple, comme d'autres poiſons que nous ne connoiſſons peut-être pas aſſez, & dont le ſoufre eſt ordinairement rempli, n'a pas pour cette derniere ſubſtance, un degré d'affinage ſupérieur à celui qu'il a pour le mercure, non-ſeulement l'opération par laquelle on prétend purifier notre minéral, de-

vient nulle; mais encore la plus grande portion de ces parties malfaiſantes que le ſoufre contient, ſera, à la faveur de ce procédé, ravie par le mercure, & le rendra plus redoutable. Si ces deux ſubſtances, le ſoufre & le mercure, ſont donc ſuſceptibles de ſe prêter & de ſe ravir réciproquement des matieres qui leur ſont étrangeres, & qui nous ſont toujours funeſtes, il eſt certain que, ſuivant la même connoiſſance des analogies, & les obſervations priſes d'après les effets qui réſultent de cette opération, le mercure perd toujours plus par ce procédé, qu'il ne gagne; je veux même donner au ſoufre plus de propriété qu'il n'en poſſéde, relativement à la dépuration du mercure; il eſt toujours ſûr que cette ſubſtance, jointe avec le ſecours du fer & du feu, ne dépouilleront jamais entiérement notre minéral des

parties qui le rendent ſi pernicieux à notre corps.

Quand on voudra donc ſoumettre le mercure aux épreuves du fer & de la retorte pour le purifier, il ſera plus ſimple & moins coûteux, d'employer du mercure vierge qui n'ait jamais ſervi au départ des métaux, ni aux Manufactures des Glaces.

Pour cet effet, on verſera ſur ce minéral une certaine quantité de vinaigre bouillant, concentré par le froid; on tourmentera le tout dans un mortier de marbre pendant un certain tems, on répétera une ſeconde fois le même procédé, enſuite on lavera pluſieurs fois le mercure avec de l'eau de riviere diſtillée, & on le mêlera, tant qu'il ſera poſſible, avec de la limaille de fer qu'on aura eu ſoin d'humecter avec du même vinaigre, dont on formera une eſpéce de pâte. On mettra le tout

dans une cornue, à laquelle on ne donnera qu'un feu lent & modéré ; par ce procédé, on aura un mercure préférable à celui qu'on extrait chaque jour des cinabres.

Le camphre même dont la Médecine, comme la Chirurgie, retirent de ſi bons offices, & que pluſieurs Auteurs modernes recommandent, avec raiſon, d'unir avec le mercure, pour en corriger & adoucir les parties hétérogènes, n'eſt cependant pas un correctif aſſez puiſſant, parce qu'il eſt peut-être trop fuyard, pour prévenir les déſordres qu'on cherche à éviter ; les différentes diſtillations auxquelles quelques-uns ſoumettent ce minéral, uni avec le ſel ammoniac, le vinaigre diſtillé, & autres préparations décrites dans la Chymie de M. Malouin, ne fourniſſent point non plus de moyens aſſez concluans, pour mettre à couvert les

Vérolés des accidens attachés au traitement du grand remede, quand on ne prend point de précautions plus favorables à sa dépuration.

Plusieurs grands hommes, persuadés de cette vérité, & aussi laborieux que zélés pour le bien de leurs compatriotes, ont fait les plus grands efforts pour purifier le mercure. A combien d'épreuves ne l'ont-ils point soumis pour parvenir à en faire passer dans le corps d'un malade, une quantité suffisante pour détruire le virus, sans donner lieu au moindre accident? Que n'ai-je pas fait moi-même, dans la vûe de le mitiger, de façon à le rendre paisible dans son action, & propre à exterminer le virus sans allarmes? Mon principal objet a toujours été de l'adoucir, & de le purifier des matiéres hétérogènes, dont il est plus ou moins rempli en sortant

des mains de la nature, perſuadé, comme le ſont tous ceux qui ont travaillé ſur ce minéral, & qui l'ont fréquemment employé en maladies, qu'elles ſeules donnent naiſſance aux principaux revers qui arrêtent en pratique. Quoique je ſois bien éloigné de croire d'avoir entiérement dépouillé cette ſubſtance de tout ce qui peut nous la rendre nuiſible, du moins puis-je me flatter ſans trop de prévention, de l'avoir mitigée au point, que je puis me repoſer ſur ces bons effets, ſans craindre d'expoſer les Malades aux dangers qu'ils éprouvent preſque toujours, par une méthode moins douce & plus incommode à tous égards.



CHAPITRE

CHAPITRE VI.

Quelque grande que ſoit la quantité de mercure qu'on a été obligé de donner à un Vérolé, il ne faut pas recourir aux purgatifs pour le faire ſortir, il s'évacue toujours aſſez de lui-même, en ſuivant les routes naturelles, par où s'échappent les humeurs & matieres excrémenticielles.

TOUTES les parties de notre corps ſont remplies, tant intérieurement qu'extérieurement, d'une infinité d'ouvertures plus ou moins grandes, par où s'écoulent & s'échappent ſans ceſſe les matieres & les humeurs excrémenticielles. Il eſt plein de pores propres à laiſſer paſſer & ſortir tous les ſucs étrangers à la

maſſe des liquides. Tout enfin dans l'homme eſt diſpoſé de maniere à permettre aux excrémens les plus groſſiers de s'évacuer, & au ſang de ſe dépurer de tout ce qui pourroit contrarier ſa marche, & devenir nuiſible à l'individu.

Le mercure, dont on eſt obligé de ſaouler un Vérolé, une fois introduit dans ſes tuyaux, & épars dans les liqueurs, il ſe trouve bien-tôt exactement mêlé & confondu avec les globules qui le compoſent; bien-tôt il eſt ſoumis comme elles à l'action ſyſtaltique du cœur & des artères, & paſſe en raiſon de ſon infinie diviſibilité, par toutes les routes qui leur ſont ouvertes. Tous les vaiſſeaux grands & petits, ſanguins & lymphatiques, lui offrant une libre entrée; il faut auſſi que cette ſubſtance minérale qui eſt d'ailleurs tout-à-fait étrangere

à nos humeurs, s'échappe & s'évacue à travers les mêmes routes & émonctoires par où les liqueurs ſe mondifient, & ſe dépouillent de tout ce qu'elles ont d'excédant, & capable de déranger l'ordre de l'économie animale.

On eſt généralement d'accord, que ce qu'on appelle eſprits animaux, ne ſont filtrés que par le cerveau, le ſuc pancréatique par le pancréas, le ſuc gaſtrique par les glandes du même nom, l'urine par les reins, la bile par le foie, &c. & qu'aucun de ces différens filtres n'admet abſolument point d'autre humeur que celle qui eſt conforme à ſa diſpoſition particuliere, relativement à ſon organiſation. Mais par rapport au mercure, filtre, couloirs, cribles, tout devient égal pour lui, tous les organes ſont également propres à ſa ſortie, parce que ſa configuration globuleuſe, jointe à ſon infinie

divisibilité, le rendent absolument susceptible de toutes les formes, en sorte que tout étant pores & ouvertures pour lui, il pénétre & s'écoule de toute part, il sort par la transpiration sensible & insensible, comme par la sputation, il passe & s'évacue aussi efficacement par les selles que par les urines, & suivant en tout le penchant & l'ordre prescrit par la nature, il devient par-là le remede le plus actif le plus puissant, & en même-tems le moins dangereux que la matiere médicale posséde, & que l'art puisse employer contre les Maladies Vénériennes, & quantité d'autres qui se rendent incurables, & qu'on guériroit peut-être par son secours, si on s'appliquoit plus sérieusement à la connoissance de ce remede, & aux bons effets dont il est susceptible, quand il est méthodiquement administré.

Ceux qui ont fréquemment manié le mercure, ceux qui l'ont pour ainſi dire analyſé, ceux enfin qui l'ont ſouvent employé, & qui ont étudié ſes effets, ſçavent auſſi, combien il a de penchant à devenir atôme, & comprennent facilement avec quelle aiſance il peut s'échapper de nos tuyaux; car ces particules globuleuſes ne préſentant que des ſurfaces unies, ſouples, liſſes, polies & ſuſceptibles de ſe prêter à toutes ſortes d'ouvertures, & à tous les différens calibres que les vaiſſeaux de notre corps lui préſentent; il paſſe & pénétre dans tous les ſolides, où les liqueurs circulent, ſans, pour ainſi dire, éprouver de leur part le moindre obſtacle, il ſort & s'évacue, ſans autre ſecours que celui du cœur & des artères, qui tendent par leurs impulſions continuelles à l'envoyer du centre

à la circonférence où il trouve sans cesse & à chaque instant, des millions d'ouvertures par une portion distille, & se perd, tandis que l'autre reprise, & absorbée par les vaisseaux de retour, est de nouveau portée au centre, pour y subir les loix circulaires, jusqu'à ce qu'elle soit enfin totalement expulsée, & cela sans que les Malades en ressentent souvent la moindre révolution.

A peine ce minéral est-il entré dans le corps, qu'à l'aide du mouvement systaltique, & de cette mobilité qui lui est propre, il travaille sans cesse à en sortir. Comme il se trouve d'ailleurs infiniment plus affiné & divisé par son introduction à travers les pores, & par les différentes circulations auxquelles il est d'abord soumis, qu'il ne l'avoit été par l'Artiste ; il est d'autant plus propre à sortir,

& à être facilement expulsé de l'individu, qu'il se trouve, pour ainsi dire, réduit à une finesse vaporeuse, à ne point reconnoître de bornes.

Lors donc qu'un remede, tel que le mercure, est introduit dans un corps sujet à faire sans cesse des pertes plus ou moins grandes, qu'il se trouve une fois mêlé, & confondu avec les humeurs, d'où ces mêmes pertes procédent, il est certain qu'il doit aussi être expulsé insensiblement, & à proportion qu'elles sont évacuées. Car il est impossible que ce remede puisse suivre leur route & leur penchant, sans partager aussi leur sort: or, ce spécifique trouvant toujours des portes amplement ouvertes & favorables à sa fuite, il est d'autant plus absurde de recourir à des purgatifs & autres moyens étrangers, pour accélérer sa sortie, que ce n'est qu'en raison,

comme nous l'avons déja dit, de ſon long ſéjour dans les liqueurs, qu'il peut les délivrer & les guérir d'un vice, dont la moindre étincelle ſuffit, pour cauſer les maux les plus extraordinaires & les plus dangereux.

Qu'on ceſſe donc de s'effrayer du grand poids de mercure, qu'on a été ſouvent obligé de donner à un Vérolé, puiſque le traitement fini, il ne lui en reſte que peu ou point du tout; ce qui dépend en partie de la ſaiſon où il a été adminiſtré, de la nature plus ou moins ſouple de la fibre, & enfin de l'exercice des Malades, qu'on doit regarder quand il eſt modéré, comme un des meilleurs moyens qu'on puiſſe employer pour ſeconder les bons effets de ce remede. De plus, les ſeuls intervalles qu'on met ordinairement de l'une à l'autre friction, ne fuſſent-ils que d'un ſeul jour,

peuvent ſuffire, pour prévenir tous les dangers qu'on peut craindre de la gravité de ce minéral ſur notre machine hydraulique, pourvû, toutefois, qu'il ait été bien purifié, & que les Malades ayent été bien diſpoſés à le recevoir.

Je ne crains point d'avancer, que de cinq onces, par exemple, qu'on peut avoir fait paſſer de cette ſubſtance minérale, dans le corps d'un Malade, à peine lui en reſte-t-il la cinquiéme partie à la fin de ſon traitement. Or, qu'eſt-ce qu'une once de mercure qui tend ſans ceſſe à une expulſion totale, confondue & comme perdue dans une maſſe de liqueurs, évaluée communément à plus de trente livres? Ce ſont, je le répéte, les parties étrangeres au mercure, qui le rendent redoutable, & non le mercure même, car il eſt probable que ſi on pouvoit parvenir à le débar-

raſſer entiérement de tout ce qui n'eſt pas lui, & le conduire ſur-tout à un degré de diviſion encore plus extrême; il n'occaſionneroit peut-être pas plus de ravage dans le corps, que le remede le plus ſimple, pourvû cependant que la quantité qu'on en prendroit ne fût pas exceſſive, & qu'il ne fût point donné par la bouche, parce qu'alors ſon propre poids ne permettroit point au canal alimentaire d'en admettre une certaine doſe, ſans exiter tout au moins, des évacuations conſidérables par où il ſortiroit peu de tems après.

En effet, quand on imagine le degré d'affinage, où le mercure eſt porté par la circulation, on conçoit ſans peine combien peu il doit être nuiſible aux Malades, puiſqu'il eſt dans une ſituation à ne pouvoir s'arrêter nulle part, & par conſéquent tout-à-fait im-

propre à se fixer dans aucune partie quelconque de notre corps, & à produire des salivations, & autres effets surprenans, qu'on lui attribue gratuitement, même plusieurs années après son administration.

Un Commandeur dans l'Isle de Malthe, fut assailli d'une salivation considérable; elle fut d'abord rapportée par plusieurs personnes de l'art, à un traitement mercuriel qu'il avoit essuyé vingt-cinq ans auparavant. Cependant ce ptyalisme étoit entiérement occasionné par un vice scorbutique, qui, comme l'on sçait, procure fort souvent cette sorte d'accident; vû que les sels dont l'atmosphere des Isles sur-tout, se trouve remplie, ainsi que les alimens dont on se nourrit, & qui constituent l'espece de scorbut, dont ce Monsieur avoit toutes les marques, après avoir subjugué la

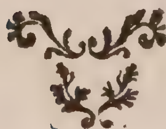
maſſe des liquides, & l'avoir, pour ainſi dire, fait tomber en colliquation, rongent & ruinent ſi fort les ſolides, & particuliérement les gencives & les glandes de la bouche, où ces ſels abondent & s'accumulent en raiſon de la foibleſſe de ces parties, qu'il en réſulte des crévaſſes & des éclats dans les vaiſſeaux de tout genre, d'où naiſſent fort ſouvent des hémorrhagies, & offrent aux autres humeurs, une ſortie d'autant plus libre, que les ſolides, dans ces endroits, leur offrent moins de réſiſtance.

C'eſt par cette même raiſon, que le mercure le mieux préparé, occaſionne ſouvent ſur les Vérolés ſcorbutiques, des ſalivations extraordinaires, parce que les gencives ni les glandes voiſines, ne pouvant point ſoutenir les impulſions de ce minéral, qui ne trouve que des vaiſſeaux affoiblis,

& des humeurs ſans conſiſtance ; il finit de les rompre, & procure des flux de bouche d'autant plus opiniâtres, qu'ils ſont alors favoriſés par les ſels dont nous venons de parler, ce qui n'eſt pas d'un petit obſtacle à la guériſon de la Vérole.

Il ſuit de tout ce que nous venons de dire, que non-ſeulement les purgatifs ſont inutiles pour l'évacuation du mercure, parce qu'il trouve toujours aſſez le moyen de s'échapper par les voyes naturelles, mais qu'ils ſont ordinairement nuiſibles aux Malades, attendu qu'ils expulſent & accélerent la ſortie d'un remede qu'on doit au contraire s'efforcer de retenir dans le corps avec d'autant plus de raiſon, qu'il eſt rare qu'il ait entiérement achevé ſon opération, lorſqu'on ceſſe de l'adminiſtrer. Il reſte ordinairement dans le corps des Malades, quelque

reliquat qui rend encore ſa préſence abſolument néceſſaire, & qui indique même d'en introduire aſſez, pour qu'on puiſſe être aſſuré, qu'un homme qui ſort d'un pareil remede, en ait encore pour un certain tems dans les liqueurs, pour le mettre entiérement à couvert d'une rechûte d'autant plus à craindre, qu'on ſe méfieroit moins d'une cauſe qu'on croiroit abſolument détruite par un traitement fait dans toutes les régles.



CHAPITRE VII.

De l'insuffisance des Æthiops & autres Bolus mercuriels, pour guérir de la Vérole, & des funestes suites attachées à leur usage.

IL est bien triste de voir que les hommes soient si peu attentifs à la conservation de leur santé. Ce grand & unique bien dont on ne connoît jamais mieux le prix que quand on l'a perdu, & qu'on ne devroit jamais confier qu'à des hommes sages & expérimentés, devient cependant à chaque instant, la victime d'une foule de remedes distribués par l'ignorance, & soutenus par la force du préjugé public. Cet excès d'aveuglement n'est pas, à la vérité,

un mal nouveau, il exiſtoit du tems même de Galien, qui, indigné de la préférence qu'on donnoit aux Empiriques & aux Charlatans, ſur ceux qui faiſoient profeſſion de guérir plus par honneur que par intérêt, dit avec un juſte dépit, le Public veut être abſolument trompé; qu'il le ſoit, *quando quidem Populus vult decipi, decipiatur.*

Parmi le nombre des médicamens qui ſervent à ſurprendre la crédulité publique, on n'a pas oublié ſur-tout de publier les pilules mercurielles, comme un ſouverain remede contre les maux vénériens. Cependant y en a-t-il en général de plus infidéle, & de plus pernicieux tout-à-la-fois, dans la cure de ces ſortes de maladies? Car, où rrouver le Malade qui en faſſe de bonne foi l'éloge? L'expérience nous apprend, que ces remedes n'agiſſent que par irritation

irritation plus ou moins grande, tandis qu'il faut au contraire être continuellement occupé à relâcher les ſolides, à délayer & à atténuer en même-tems les fluides, ſi on veut du moins prévenir les accidens les plus à craindre, & les plus difficiles à réprimer.

Les effets les plus ordinaires de ces drogues tumultueuſes, ſont des coliques affreuſes, des douleurs de tête inſupportables, des flux de bouche, des abattemens mortels, accidens au-devant deſquels on ne peut aller avec ſuccès, qu'en s'abſtenant de ces ſortes de remedes, & en ſoumettant les Vérolés & la Vérole, au ſeul mercure adminiſtré ſelon la bonne méthode. Que ne puis-je ici, ſans prévariquer dans ma profeſſion, entrer dans le détail du nombre d'infortunés, dont les uns pour cacher leurs maux, les autres par défaut de confiance on force

de préjugé contre le mercure proprement dit, se sont à la fin répandus en regrets amers sur leur facilité à se livrer trop aveuglément aux flatteuses, mais trompeuses promesses de ces partisans de bolus; le nombre en est plus grand qu'on ne pense, & tel qui me lit présentement, a peut-être éprouvé plus d'une fois, combien il est dangereux de s'adresser à ces gens sans expérience & sans étude, qui ne connoissant qu'une méthode & qu'un remede, ne tuent pas toujours les Malades qui en font usage, parce qu'il s'en trouve heureusement qui ne sont, pour ainsi dire, pas tuables. Mais ce qu'il y a de plus inconcevable & de plus dangereux tout-à-la-fois, c'est que la protection quelquefois accordée par surprise, & continuée ensuite par préjugé, vient très-souvent au secours de ces personnages, &

leur vaut des places, qu'on ne devroit confier qu'à des hommes ſçavans & expérimentés, qui les autoriſent, ou ſemble les autoriſer à commettre impunément des meurtres, au lieu d'opérer des guériſons.

Je fus appellé à Rome au ſecours d'un jeune François, qui, pour avoir avalé par ordre de ſon Médecin, huit à dix priſes de ce bolus, pour le guérir d'une galanterie, en fut en moins de quinze jours extrêmement affoibli & maltraité. Sa bouche & ſon gozier ne compoſoient qu'un large ulcère; ſa tête & ſon col étoient enflés de maniere à ne laiſſer preſque point de différence entre le volume du corps & celui de ces parties, & ſes dents reſterent encore long-tems chanceſantes après la diſparition de cette furieuſe ſalivation. Après avoir retiré le Malade de cet accablant

& dangereux état, & l'avoir disposé convenablement, je le mis à l'usage des frictions, & en assez peu de tems, il fut parfaitement guéri, sans avoir éprouvé aucun accident du remede, quoiqu'il ne cessât point de vaquer à ses affaires.

J'ai connu un Officier au service de Naples, qui pour avoir usé pendant vingt jours de la panacée mercurielle, par le conseil du Chirurgien de son Régiment, dans la vûe de le guérir d'un chancre gagné depuis peu, en perdit presque toutes les dents, & pendant deux mois il fut obsédé d'une salivation, que tous les secours imaginables ne purent réprimer.

Je me rappelle à voir vû à Paris, un jeune Marchand de Vin de Beauvais, recommandé à feu M. Verdier, Démonstrateur d'Anatomie au Collége Royal de Chirurgie, entiérement épuisé par

une dissenterie, dont il souffroit depuis six mois, causée par l'usage des pilules mercurielles, prises pour une gonorrhée. Il fut cependant bien-tôt remis de cette extrême maigreur, par le moyen de la diéte blanche, & les frictions mercurielles qu'on lui administra peu de tems après, le rétablirent parfaitement.

Il n'y a pas long-tems que j'ai traité à Naples, de la Vérole, un Officier Ecossois, qui m'assura, que pour des douleurs Vénériennes, survenues à la suite d'une galanterie mal menée, il avoit fait usage pendant un mois de suite, des pilules mercurielles, ordonnées par un Médecin de réputation de son Pays, qui lui attirerent une si étrange salivation, qu'aucun reméde ne pût l'arrêter pendant six mois de suite qu'elle dura, & ce ne fut qu'après une année entiere de repos, de

ſoins, & à force de laitages & de jeuneſſe, qu'il ſortit de l'épuiſement preſque mortel où ces drogues l'avoient réduit.

J'ai traité à Malthe un jeune Chevalier de l'Ordre, d'une Vérole, pour laquelle il avoit pris à Marſeille quelques mois auparavant, ſept ou huit cens pilules, qui, bien loin de l'avoir guéri, n'avoient ſervi au contraire qu'à l'épuiſer au point, qu'il n'avoit preſque plus la force de marcher; cependant malgré les grandes & exceſſives chaleurs de l'Été, il fut guéri en peu de tems de ces maux, par le mercure en frictions que je lui preſcrivis, & par les ſoins de pluſieurs Médecins de cette Iſle qui le virent pendant tout le tems de la cure.

Je fus appellé dans la même Iſle, & à peu près dans le même tems, pour un Étranger, tourmenté d'une diſſenterie, de grands

maux de tête, de fortes coliques, de fiévre, & de douleurs à la poitrine. Ces accidens étoient le fruit d'environ cinq cens pilules qu'on lui avoit fait prendre à Lyon, deux mois auparavant, pour cause de Vérole. Après l'avoir secouru à propos, je lui conseillai de repasser au plus vîte en France, où l'air est plus tempéré & moins bouillant. Malgré cela il eut toute la peine du monde à s'y remettre, comme j'en fus ensuite informé.

Il y a peu de tems qu'un jeune Marchand de Chapeaux d'Avignon, de constitution très-forte, me dit, que dans moins de cinq mois, il avoit pris plus de mille pilules, qu'on lui envoyoit de Paris, pour le guérir d'une Vérole caractérisée. Ces drogues lui occasionnerent une très-grande salivation, des coliques extraordinaires, des fortes douleurs dans la poitrine, suivies de crachement

de ſang, enfin après leur uſage, il ſe trouva dans un épuiſement tel, que ſans le ſecours de M. Calvet, très-habile & très-prudent Médecin de cette Ville, qui diſſipa l'orage, & le paſſa enſuite par le grand remede, pour détruire ces maux qui étoient toujours à peu près les mêmes, il ne s'en ſeroit peut-être jamais relevé.

M. Hugon, de l'Académie Royale de Chirurgie, & célèbre Chirurgien à Arles en Provence, a vû un Bourgeois de ſon Pays, attaqué de la Vérole depuis nombre d'années, qui ſe mit imprudemment à l'uſage des bolus mercuriels, par le conſeil de ſon Chirurgien. Après en avoir uſé pendant quelque tems, il fut ſaiſi d'une enflure ſi conſidérable au cou & à la tête, qu'il auroit riſqué de périr, ſans les ſecours qui lui furent promptement donnés. Cette épreuve ne peut cependant

point

point le corriger, lorſque tout fut calmé il reprit à nouveaux frais de ces remédes ; mais il n'en fut pas plus heureux, puiſque dès la ſeptiéme priſe, indépendamment des premiers déſordres qui reparurent, il fut pris d'une paralyſie aux jambes, dont il ne put jamais guérir, & qui l'accompagna au tombeau.

M. Milliard, Médecin de ſon Alteſſe Monſeigneur le Prince de Salm, me confia derniérement à Paris, le traitement d'une jeune femme, attaquée de Maladie Vénérienne, laquelle, pour avoir pris trois ou quatre cens pilules mercurielles, pour guérir de ces infirmités, fut au contraire vivement tourmentée de douleurs de coliques, de grands maux de tête, de fiévre ; la bouche s'enflamma, les dents furent ébranlées pendant long-tems ; une grande

chaleur s'étoit emparée de tout ſon corps, & il lui reſta enfin une ſi grande foibleſſe dans tous les membres, qu'elle auroit peut-être ſuccombé à tous ces accidens, ſi elle avoit continué plus long-tems l'uſage de ces remedes; après l'avoir long-tems ſoumiſe aux ſimples boiſſons aqueuſes, à des lavemens d'eau matin & ſoir, & au lait pour toute nourriture, je lui adminiſtrai le mercure en frictions, & dans un mois & demi elle fut entiérement guérie, ſans avoir éprouvé la moindre incommodité de ce dernier traitement.

Tous ces déſordres, & mille autres, que des expériences ſûres nous fourniſſent, n'ont rien de ſurprenant, quand on fait attention que le propre des pilules mercurielles, eſt d'énerver les ſolides à force de les pincer & les émouvoir, ſans corriger l'état vi-

cieux des fluides, & de pouſſer ceux-ci à des fougues & à des écarts ſi déméſurés, que le moindre mal qui arrive de leur impétuoſité & de leur confuſion, eſt de laiſſer le virus intact.

Or, ſi de pareils remédes ne peuvent être donnés qu'en très-petite doſe, & qu'on ne puiſſe même point en continuer long-tems l'uſage, ſans faire encourir aux Malades des dangers plus ou moins graves, il eſt évident qu'ils ne peuvent jamais être que d'un foible ſecours dans le traitement des maux Vénériens, puiſqu'il eſt impoſſible de jetter par ce moyen dans la maſſe du ſang, une ſuffiſante quantité de mercure, pour détruire une Vérole ancienne & invétérée. De-là vient auſſi, que nous voyons ſouvent, ceux mêmes qui ſont les plus portés à donner des bolus, être obligés de recourir aux frictions mercurielles,

pour terminer heureuſement des cures, où l'uſage des pilules auroit immanquablement échoué.

Les préparations mercurielles ont cela de commun avec tous les autres remédes violents, qu'ils épuiſent ou affectent plus ou moins les conſtitutions foibles & délicates, qu'ils ſont ſur-tout fort dangereux pour la poitrine, & qu'enfin ils ſont toujours plus à craindre dans les Païs Méridionaux où ils agiſſent avec plus de force & de véhémence, que dans les régions froides & ſeptentrionales, où ils n'opérent point, à beaucoup près, avec la même activité ni avec le même danger.

On peut encore ajouter, que ces drogues priſes en pilules ſont d'autant plus funeſtes aux Malades, qu'il eſt impoſſible d'en régler exactement les doſes, vû que les unes en contiennent plus, & les autres moins; de ſorte que telle

priſe de ces pilules contient à peine de ces préparations, pour produire un petit ou moyen effet, tandis qu'une autre infiniment plus chargée de ces remédes, parce qu'ils ſe trouvent inégalement diſtribués dans la maſſe qu'on en a formée, produira des ſuperpurgations, des coliques, des flux de bouche, la fiévre, &c.

C'eſt par la raiſon des contraires ſans doute, que le ſublimé corroſif, mis en vogue par l'illuſtre M. Vans-Wieten, & donné enſuite par pluſieurs grands Praticiens de l'Europe, n'eſt point à beaucoup près, ſujet à cauſer des accidens auſſi fâcheux qu'on peut l'imaginer, malgré qu'il ſoit d'une force & d'une activité bien audeſſus des drogues dont nous parlons; & ſi ce poiſon produit des bons effets entre les mains de ceux qui ſçavent l'approprier aux différens cas où il peut convenir,

c'eſt parce qu'il a l'avantage ſur les mercuriaux pris ſous la forme concrète, non-ſeulement d'être exactement doſé, puiſqu'on eſt toujours ſûr de la quantité qu'on en fait prendre, mais encore d'être énervé par l'eſprit de vin ou de froment, & noyé enſuite dans une immenſe quantité d'eau ou de tiſane de ſalſepareille, qui empêche les parties acides & cauſtiques, dont ce poiſon eſt compoſé, de ſe réunir, de faire corps, & par conſéquent d'occaſionner tous les affreux déſordres dont ce remède eſt ſuſceptible, quand il eſt moins adouci, ou que la prudence ne dirige point ſon uſage.

Quoique l'æthiops proprement dit, & dont on ſe ſert communément dans le traitement des Maladies Vénériennes, n'entraîne pas les mêmes inconvéniens que les autres préparations mercurielles, il n'eſt cependant pas moins

vrai de dire, que si on n'use d'une grande sobriété envers ce reméde, il peut produire des accidens fâcheux, & provoquer tout au moins des salivations, qui seules peuvent suffire, pour rendre absolument nuls les bons effets qu'on peut en attendre : ce mêlange de mercure & de soufre, dont le reméde est composé, n'est point susceptible de soutenir long-tems l'action du suc gastrique, ni la chaleur de l'estomac, sans se décomposer ; ensorte que ces deux substances qui ne sont jamais que très-imparfaitement unies, étant séparées, le mercure reprend sa premiere forme coulante, & s'évacue par le grand canal alimentaire, sans pénétrer dans la masse des humeurs par les vaisseaux chyliferes, tandis que la plus grande portion de soufre moins pesante, passe & pénétre dans la circulation, & cause sur les nerfs des

agacemens & des irritations proportionnées à la quantité & à la nature des parties empoiſonnées, que cette ſubſtance porte ordinairement avec elle.

» Les préparations mercurielles » qu'on fait prendre intérieure- » ment, dit M. Aſtruc (*a*) ſont » hériſſées de pointes acides, at- » taquent, piquent, irritent, & » par conſéquent bleſſent & affoi- » bliſſent les tuniques de l'eſto- » mac; d'où vient que les perſon- » nes qui ont pris long-tems de » ces préparations, ont ordinai- » rement l'eſtomac malade. Ces » drogues ne pénétrent dans le » ſang par les voies lactées qu'en » très-petite quantité, par rap- » port à la doſe qu'on en donne, » & par conſéquent n'agiſſent que

(*a*) Traité des Maladies Vénériennes, Tome I, page 287,

» peu & foiblement ſur le ſang &
» le virus qui y eſt mêlé. Les particules mercurielles armées de pointes, en circulant avec le ſang, piquottent & irritent les petits vaiſſeaux des parties molles, ce qui produit une chaleur, une irritation, une phlogoſe, un éréthiſme dans les poumons, le cerveau, l'eſtomac, le foie, les reins, la veſſie, & même dans la matrice aux femmes. Ces mêmes particules, en découlant de la bouche avec la ſalive, piquottent & irritent les parties ulcérées, par les pointes ſalines dont elles ſont hériſſées, & par-là les enflamment davantage; ce qui produit une ſalivation laborieuſe & violente, une phlogoſe, & une inflammation dans la bouche, des ulcères plus profonds & plus malins, enfin une douleur plus cuiſante, &c. »

M. Guisard dans son Traité déja cité, parle ainsi de ces remedes : » Les préparations mercurielles, donnent des coliques terribles à combattre, des évacuations abondantes par les selles, qu'on ne peut arrêter quand il le faut, des flux de bouche capables de vous dérouter, & de mettre le Patient sur la litiere ; combien de fois n'ai-je pas eu la peine de rémédier aux malheureuses suites, que des préparations mercurielles données mal-à-propos, ont produit chez quelque Gallant infortuné.

Il paroît par ces témoignages, & par une foule d'autres qu'il seroit inutile de citer, combien il est important de ne jamais hazarder des moyens aussi dangereux dans la cure des Maladies Vénériennes, puisque leur usage ne manque jamais de devenir une source féconde de maux & de dangers,

auxquels l'art ne remédie pas toujours, comme l'expérience le prouve.

Les motifs qui donnent sans doute la plus grande vogue à ces funestes remédes, sont, 1°. que le mercure en frictions, & tel qu'on l'administre communément, est regardé par le plus grand nombre des malades comme un remede trop incommode & toujours dangereux : 2°. Que par l'usage de ses compositions on peut guérir sans cesser de vaquer à ses affaires, & qu'elles sont une ressource enfin, pour ceux surtout qui, obligés de remplir certains devoirs, ont intérêt de ne prendre aucun remede qui puisse faire soupçonner un mal & un état qu'ils veulent absolument cacher.

Il faut cependant convenir, qu'outre les dangers auxquels les Malades s'exposent, en prenant

aveuglement ces ſortes de remédes, ils ne guériſſent jamais que très-imparfaitement de leurs maux, & que le mercure au contraire dépouillé de ſes parties hétérogènes, appliqué en frictions ou pris en boiſſon, eſt, ſans contredit, le plus ſûr antidote qu'on puiſſe oppoſer à la Vérole. J'oſe même dire qu'il eſt le plus benin, puiſque les Malades ſortent ordinairement de ces épreuves, ſans s'être, pour ainſi dire, apperçûs de ſon application, que par ces bons effets. Il entre dans leur corps ſans cauſer le moindre trouble, il parcourt leurs tuyaux d'une maniere preſque inſenſible, il purifie leurs liqueurs ſans y laiſſer le moindre germe de rechûte, & par-deſſus tout enfin, les Malades qui ne ſont jamais ſoumis à ces longues & rigoureuſes dietes qui achevent de les épuiſer & les anéantir,

ſortent de ſon action preſque entiérement refaits & retablis de leur maigreur, par la raiſon que *ſublatâ cauſâ, tollitur effectus.*

Il eſt bien fâcheux pour les hommes, que la prévention pour un remède, ne ſuffiſe point pour le rendre ſalutaire ; car avec celle qu'on a en général pour les bolus mercuriels, on opéreroit, pour ainſi dire, des miracles. Ceux qui ont pris une certaine quantité de ces pilules qu'on nous vante tant, ſçavent ſans doute, pour l'avoir éprouvé, combien peu on doit compter ſur leurs effets, & combien les maux qu'elles ſuſcitent ſur certains ſujets principalement ſont capables d'en faire proſcrire l'uſage pour jamais.

Avec la bonne méthode de donner le mercure, outre qu'on n'a jamais que peu ou point d'inconvéniens à craindre, on eſt encore infiniment plus ſûr de gué-

rir les malades, & à une légere réforme près dans le régime ; ils ne ſont, pour ainſi dire, jamais aſſujettis à aucune gêne, avantages qu'on ne peut certainement point eſpérer de l'uſage des remedes que l'expérience décrie.

CHAPITRE VIII.

De l'impuiſſance, & des mauvais effets des ſudorifiques dans la cure des Maladies Vénériennes.

POUR bien ſentir toute l'inéfficacité des ſudorifiques contre le virus Vénérien, & les ſuites fâcheuſes que leur action doit amener dans le traitement de la Vérole, & de tout ce qui en dépend ; il ne faut que convenir avec nos Maîtres, en matiére médicale, que leur principal carac-

tere est, ou puissamment raréfiant, ou extrêmement stimulant; ils sont même l'un & l'autre; car aux approches d'un Malade qui est dans leur usage, on lui trouve toujours le pouls monté plus haut, qu'il n'est naturellement hors le tems de la fiévre. Or, si les sudorifiques peuvent rendre les liqueurs assez bouffantes, s'il est permis de me servir de ce terme, pour leur faire occuper des plus grands espaces, & exciter dans les tuyaux qui les contiennent, des mouvemens oscillatoires assez fréquens & assez forts, pour faire circuler plus rapidement ces mêmes liqueurs, comment concevoir que le résultat de tant de raréfactions, soit autre que la siccité du sang de celui qui en aura été abreuvé? » Les sudorifiques, dit le Sçavant M. Quesnay, » n'ont » d'autre effet que d'enflammer » le sang; & s'ils procurent une

» ſueur, elle eſt priſe aux dépens
» de la partie aqueuſe de nos hu-
» meurs, qui doit être extrême-
» mement ménagée, & cette
» ſueur qui n'entraîne point l'hu-
» meur qu'on veut évacuer, ne
» peut être que très-préjudiciable
» au Malade ».

M. Rolin (*a*) a fort judicieuſement obſervé auſſi, que lorſque les ſudorifiques ne peuvent point accélérer aſſez la marche des liqueurs, parce qu'elles leur oppoſent de trop fortes réſiſtances, ils portent ordinairement le trouble dans toute la maſſe, par l'irrégularité du mouvement qu'ils y cauſent; & bien loin d'aſſouplir & de diſtendre les ſolides, & les rendre propres à favoriſer des ſecrétions cutanées & paiſibles, ils les roidiſſent au contraire, de manie-

(*a*) Traité des Vapeurs.

re

re qu'ils refuſent ſouvent même juſqu'aux moindres tranſpirations.

On doit remarquer encore, que ſi ces remédes incendiaires ſont trop long-tems continués, & qu'ils ne déterminent point des phlogoſes & des inflammations, dont les ſolides & les liquides ſont toujours menacés dans ces circonſtances, il en réſulte du moins très-ſouvent un genre d'éréthiſme dans tous les vaiſſeaux, capable de gêner & d'exprimer le ſang & la lymphe; de façon que la plus grande partie de la ſéroſité qui ſert à l'une comme à l'autre de ces liqueurs de roſée propre & néceſſaire à leur fluidité naturelle, ſe trouve comme chaſſée par des millions de puiſſances, pour lors ne trouvant plus d'iſſue par les pores de la peau qui, dans tous ces cas d'éréthiſmes, ſont toujours plus ou moins bouchés, elle

dirige ſon cours par les reins, qui ſont des filtres plus faciles à pénétrer, que ne ſont les autres émonctoires du corps, & s'évacue enfin, & à chaque inſtant, par la voie des urines, dont la quantité & la crûdité annoncent aſſez l'épuiſement du ſang, & ſouvent la perte totale de l'individu.

Tous ces inconvéniens qui naiſſent des ſudorifiques, ont été ſagement prévus par Hippocrate, puiſque ce divin vieillard ne s'en ſervoit preſque jamais; & quand nous conſultons tous les autres grands Maîtres, tant Anciens que Modernes, nous trouvons que leur doctrine eſt ſi châtiée, & ſi uniforme à cet égard, qu'ils n'admettent ces remédes que dans les plus preſſantes indications.

Il eſtimportant d'obſerver, que lorſque les tiſanes ſudorifiques, dont on traite la plûpart des maladies Vénériennes, ſont données

dans des climats chauds & tempérés, & à des ſujets délicats attaqués d'obſtructions ou avancés en âge, elles leur deviennent ſi contradictoires, que j'en ai vû grand nombre à Rome, à Naples, à Malthe, en Provence & ailleurs, réduits à la plus triſte ſituation, qu'on devoit plutôt rapporter à l'uſage obſtiné de ces remedes, qu'à la maladie pour laquelle ils avoient été ordonnés. Les femmes qui, comme l'on ſçait, ont les nerfs plus ſenſibles & plus irritables que les hommes, en éprouvent ſouvent de tels effets, qu'ils vont juſqu'aux ſpaſmes & aux convulſions.

Les ſudorifiques ſont auſſi fort pernicieux pour les Malades deſſechés, & Hippocrate confirme cette vérité, quand il dit, *ſudores omnes exeuntes ſiccant & attenuant cùm corpus humoribus deſtituatur.* » De la décoction des bois

» sudorifiques, dit le grand Astruc, (*a*) naissent plusieurs inconvéniens ; ces tisanes minent & rongent insensiblement les solides, & communiquent aux liquides une âcreté vicieuse, d'où s'ensuit l'amaigrissement extrême, l'exténuation & la consomption de tout le corps ; la chaleur, l'irritation & l'ulcération des poumons ; l'ardeur, la phlogose & l'inflammation du foye, & des autres visceres ; l'irritation & la phlogose des reins & de la vessie, avec grande difficulté d'uriner ; dans les femmes, des régles trop abondantes, enfin toutes les incommodités qui ont coutume d'accompagner ou de suivre l'usage des bois ».

(*a*) Traité des Maladies Vénériennes Tome II, page 256.

M. Guiſard, dans ſa diſſertation déja citée, page 207, parle ainſi de ces remédes : » La tiſane
» ſudorifique a été recommandée
» comme un des meilleurs ſe-
» cours ; on la faiſoit aller autre-
» fois de pair, & tout enſemble,
» avec les frictions ; on l'ordon-
» noit ſur-tout dans la gonor-
» rhée ; il n'en faut pas davanta-
» tage, pour qu'un homme à rou-
» tine s'en ſerve indifféremment
» dans tous les cas ; il croiroit
» même manquer eſſentiellement
» à ſon devoir, s'il négligeoit d'en
» donner quelques bouteilles à la
» pauvre victime ; vous n'y pen-
» ſez pas, lui dira-t-on, votre
» Malade eſt ſec, il eſt queſtion
» de l'humecter : la décoction des
» bois, répondra-t-il, eſt reconnue
» pour un excellent Anti-Véné-
» rien ; c'eſt une Maladie Véné-
» rienne que j'ai à combattre, je
» ne ſçaurois m'y méprendre, &

» je ne puis y remédier que par-
» là. Qu'on décide de la justesse
» de ce raisonnement ».

Il est bien surprenant en effet, que dans un tems où l'on a prodigieusement étendu la sphère des découvertes Médicinales & Chirurgicales, par des observations sûres, il se trouve encore des hommes capables d'administrer des tisanes sudorifiques, dans la vûe de combattre & détruire le virus vénérien. L'Italie même, où la Médecine, comme les autres Sciences, ont toujours singuliérement fleuri, paroît encore être extrêmement assujettie à cette pratique.

Le préjugé qu'on a en général pour ces boissons, a tellement prévalu dans l'esprit du Public, que le plus grand nombre des Vérolés ne se croiroient point guéris de leurs maux, s'ils n'avoient été long-tems abreuvés de la décoc-

tion ſudorifique, ou de la tiſane de Calas ; ſudorifique rendu purgatif, & regardé par quelques Praticiens, comme un ſpécifique à la Vérole, & ſouvent même comme la meilleure reſſource qu'on puiſſe trouver dans les cas graves & déſeſpérés.

La Vérole eſt, comme l'on ſçait, une cauſe vicieuſe, qui diſpoſe & qui tend ſans ceſſe à l'épaiſſiſſement général de tous les ſucs. L'apparition des tumeurs gommeuſes qui naiſſent à la ſuite de cette maladie, en eſt une preuve non équivoque. C'eſt donc ajouter à la maladie & l'aggraver même, que de la traiter avec des médicamens, qui tendent par les grandes ſueurs ou autres évacuations abondantes, à diſſiper une ſéroſité, un véhicule, dont le ſang & la lymphe manquent toujours trop dans ces circonſtances, & dont on devroit au con-

traire s'efforcer d'augmenter la maſſe, par des bains & des boiſſons purement & ſimplement aqueuſes, comme les plus propres à humecter les fluides, & à relâcher les ſolides, parce qu'elles ont, avec toutes les parties de notre corps, une parfaite analogie.

Comme l'indication principale dans le traitement des Maladies Vénériennes, eſt toujours de rétablir dans nos humeurs, l'état primitif de fluidité qu'elles ont perdu, on ne peut mieux y parvenir ſans doute, qu'en travaillant à les délayer à force de bains, tant internes qu'externes, de maniere que le reſſort des fibres n'ait pas à ſe détendre ſur des corps durs, tels que les coënes lymphatiques, dont les vaiſſeaux des Vérolés ſe trouvent toujours plus ou moins empâtés, principalement quand la Maladie date

de

de loin, qu'elle a fait de certains progrès, que la fibre eſt de ſa nature irritable & ſéche, ou qu'enfin les fluides ſont naturellement portés à l'épaiſſiſſement, &c.

Ce moyen eſt d'autant plus indiſpenſable dans le traitement de la Vérole, qu'outre qu'il favoriſe infiniment l'atténuation & la circulation des humeurs épaiſſies, il facilite encore beaucoup l'évacuation du mercure & du virus, par les voies naturelles, en rendant les ſolides plus ſouples & plus dociles à leurs impulſions, & élude par-là le fatal inconvénient de la ſalivation, du flux dyſenterique, & par-deſſus tout, prévient l'inſanabilité du Malade, qui eſt ordinairement le fruit de ces derniers accidens.

D'après ce principe le plus conforme à la ſaine Thérapeutique, les ſudorifiques qui, de leur na-

ture, ſont des médicamens ardens & eſſentiellement deſſéchans, tant par leurs caracteres que par leurs effets, doivent être rejettés comme des remédes pernicieux dans le traitement des maladies dont nous parlons, parce qu'ils font précisément ce qu'on doit s'attacher à éviter; car au lieu d'humecter puiſſamment, conformément à l'indication, ils deſſéchent à outrance, & ſuſcitent une infinité d'embarras & d'obſtructions, qui acquiérent fort ſouvent le caractere d'incurables.

Les tiſanes ſudorifiques ſont encore fort ſouvent ordonnées pendant le traitement même du grand remède; ces boiſſons dont on fait gorger les Malades, ſont regardées par quelques-uns, comme un moyen acceſſoire & indiſpenſable, pour aider l'opération du mercure & lui ménager des routes propres à ſon évacuation. Quand les Malades ont été

bien humectés, qu'ils ne ſont point en état de ſortir, & que le mercure ne ſe fait jour que difficilement, par les voies naturelles, parce que les émonctoires du corps ſe refuſent en quelque façon à ſa ſortie, pour lors qu'on donne de tems en tems quelques verres d'une légere tiſane ſudorifique & purgative, ou quelques doux purgatifs, afin de procurer des évacuations, & favoriſer des criſes; cela paroît aſſez conforme à l'indication : mais quand ils peuvent ſe paſſer de garder la chambre, je ne connois point de moyen plus propre à ſeconder les vœux de la nature, & les bons effets du mercure, que le mouvement. Un exercice modéré, un air libre & toujours nouveau; voilà les vrais ſudorifiques. Je n'ignore point que dans ces tems reculés où l'art de guérir étoit privé du ſpécifique que nous

employons ſi heureuſement aujourd'hui, ces drogues paſſoient pour de très-bons remedes, & étoient même la meilleure reſſource des grands Maîtres d'alors; mais auſſi, combien de Vérolés n'ont-ils pas été la victime de cette pratique ? Et combien n'en voit-on pas encore périr entre les mains de ces eſclaves du préjugé répandus dans toutes les Nations ? La prévention dans l'art de guérir eſt un mal d'autant plus dangereux, qu'il tend ſans ceſſe à affoiblir plus ou moins l'eſpece humaine, & par conſéquent à diminuer le nombre des bras, dont les Etats tirent toute leur force, leur opulence & leur gloire.

La raiſon la plus ſpécieuſe qui détermine à employer à grands frais ces remedes tumultueux, c'eſt qu'on penſe que par leur uſage, les liqueurs vérolées ſe déchargent & ſe dépurent à tra-

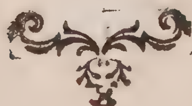
vers les pores du venin qui les déprave & en rompt le parfait équilibre ; mais il eſt démontré que ces drogues n'opérent d'autre effet ſur les fluides, que de les porter à un degré plus ou moins grand de raréfaction, & qu'elles n'ont d'autre action ſur les ſolides, que celui d'en enlever le ton. Or, ce bouillonnement des liqueurs, ni cette augmentation de reſſort dans les ſolides, ne ſçauroient ſeuls expulſer du corps la contagion, puiſqu'il eſt d'expérience qu'on ne peut parvenir à une parfaite atténuation des ſucs épaiſſis & amoncelés dans les vaiſſeaux lymphatiques & autres, par cauſe de Vérole, ſans recourir à l'introduction d'un corps, qui ſoit par lui-même aſſez ſubtil, aſſez peſant & ſuſceptible en même-tems de la plus extrême diviſion, tel que le mercure, pour qu'il en puiſſe pénétrer toutes les parties,

en moudre les maſſes à force de les diviſer, en rendre la compactibilité nulle.

Que les Partiſans des ſudorifiques, qui les ordonnent dans toutes les occaſions, comme des remedes efficaces contre les Maladies Vénériennes, me permettent de les appeller ici au témoignage de l'expérience ; qu'ils avouent de bonne foi s'il eſt ſorti de leurs mains quelques Vérolés, à qui l'uſage de ces drogues ait été réellement ſalutaire.

Je ne prétends cependant point nier ici, qu'il n'y ait des occaſions où les ſudorifiques, rendus même légérement purgatifs, mitigés & employés avec prudence & ſagacité, n'operent de bons effets. Mais ce ſera toujours dans des cas où il faut déſopprimer des vaiſſeaux légérement embourbés, rétablir des tranſpirations tardives ou manquées, atténuer

des ſels, & diſſiper des viſcoſités, dont le ſang & les autres humeurs, peuvent ſe trouver ſurchargées; ce ſera, dis-je, plutôt dans l'idée de combattre quelqu'autre Maladie, dont la Vérole ſe trouve ſouvent compliquée, ou quelque ſimple vice local qui peut avoir éludé l'action du grand remede, que dans la trompeuſe idée qu'ils guériſſent de la Vérole même.



CHAPITRE IX.

Les Tiſanes de quelque eſpece qu'elles ſoient, ne guériſſent point de la Vérole, & tous les Topiques, à moins qu'ils ne ſoient purement mercuriels, ſont inefficaces contre cette Maladie; ſon ſeul ſpécifique eſt le mercure.

S'Il eſt vrai, comme nous l'avons déja dit, que les Chancres, les Poulains, les Gonorrhées, les Fics, les Phimoſis, &c. ayent pour cauſe un virus vérolique, que pourront les différentes tiſanes, dont on fait uſer aux Malades, pour combattre & détruire toutes les marques d'une vie libertine, puiſque leur baſe n'eſt enfin que de l'eau? La Véro-

le, dont les effets consistent en épaississemens des sucs de tout genre, demande d'autres remédes pour être détruite : il faut qu'elle soit nécessairement mise aux prises avec des atténuants de la premiere classe ; car tant qu'il n'est question que de délayer des liqueurs qu'on soupçonne tendre à la condensation, tant qu'il ne s'agit que de les détremper, pour les rendre plus coulantes & plus habiles à une résolution bien entendue, les tisanes simples & ce qui seroit encore mieux, les boissons simplement aqueuses, sont assurément bien indiquées, & on ne peut même qu'en recommander l'usage. Mais lorsqu'il faudra atténuer & détruire des engorgemens dans les vaisseaux lymphatiques & nerveux, rétablir dans une parfaite fluidité les liqueurs qui y circulent, & ramener dans toute la machine cet équilibre en-

tre les ſolides & les fluides qui conſtitue l'état de ſanté, leur inſuffiſance ſera toujours manifeſte. En effet, pour parvenir à diſſiper entiérement, les engorgemens, les embarras que le virus vénérien ſuſcite dans les parties les plus ſerrées & les plus compactes de notre corps, d'où naiſſent enſuite les tumeurs les plus dures, les plus difficiles à émouvoir & à réſoudre: quelle force, quel degré de diviſibilité, de ſubtilité & de fineſſe tout-à-la-fois, ne faut-il pas ſuppoſer dans un reméde, pour qu'il puiſſe pénétrer, diviſer & ſoumettre tous les obſtacles vicieux, & détruire la cauſe même?

Or, comment les tiſanes, ſoit purgatives, ou autres, qui n'ont certainement aucune de ces propriétés dont nous venons de parler, pourroient-elles produire de tels effets, ſi elles manquent ab-

ſolument de toutes les conditions néceſſaires pour opérer un ſi grand travail? Les tiſanes, dans leſquelles on fait bouillir du mercure crud, ne ſont pas plus efficaces que les autres, puiſqu'il eſt prouvé que ce minéral ne perd jamais rien de ſon poids, après même les plus longues ébullitions.

Le mercure eſt un de ces corps qu'on peut regarder comme élémentaire, quoiqu'il ait lui-même des principes, deſorte que pour avoir aſcendant ſur lui, il faut néceſſairement employer des diſſolvans d'une eſpéce ſupérieure. On ſçait que ceux qui ont action ſur les globules qui le compoſent, ſont tous les acides minéraux, & particuliérement celui de nitre.

L'acide végétal a auſſi beaucoup d'énergie ſur cette ſubſtance minérale; mais il faut cependant qu'elle ſoit précipitée de l'acide

nitreux par l'alkali fixe, si on veut qu'il la conduise jusqu'à une certaine division.

Les principes, qui composent le mercure, suivant la célébre Ecole de Stahl & de Newton, sont beaucoup de phlogistique sur une certaine quantité de terre (*a*). Ces principes sont si intimément liés, qu'ils rendent le corps, auquel ils appartiennent d'une union extrême, quoique très-divisible, & susceptible d'une dissolution ou division réservée uniquement aux acides minéraux.

Prétendre donc qu'un Vérolé trouve son salut dans l'usage d'une tisane, dans laquelle on aura mis du mercure brut à bouillir,

---

(*a*) Que cette terre soit vitrifiable, calcaire, ou qu'elle soit la terre mercurielle de Bécher, unie à l'une des deux premieres, & au phlogistique, c'est ce que je laisse aux Chymistes à approfondir.

c'est la plus grande illusion qu'on puisse se faire ; car s'il est vrai que cette substance minérale soit indissoluble à toute autre matiére, que les dissolvans déja cités , comment pourra-t-il agir sur le vice vénérien qu'on se propose d'exterminer par son secours, dès que sa masse ne sera aucune perte ? Il est très-avéré par plusieurs Maîtres de l'Art, & par toutes les épreuves que j'ai faites , que quelle quantité qu'on mette de vif argent renfermé dans un nouet ou non, bouillir dans quelque tisane que ce soit, on en retirera le même poids, quand même ce seroit après vingt-quatre heures d'ébullition. Or, le mercure n'ayant absolument rien perdu de son poids, de quoi veut-on que l'eau ou la tisane soit chargée ? quelle propriété ces boissons peuvent-elles avoir reçue d'une drogue, dont rien ne s'est séparé,

& qui n'a ſouffert aucune altération ? Je dis plus, s'il eſt vrai qu'on ait vû arriver quelque fois des ſalivations ou des crachottemens à ceux qui ont fait uſage de ces tiſanes, & qu'elles deviennent un remede contre les vers, on doit attribuer plutôt ces effets à quelques parties acides qui ſe trouvent accidentellement dans l'eau, qu'à toute autre cauſe.

En ſe ſervant d'eau diſtillée ou de neige, jamais le mercure ne diminue de poids ; & l'eau, dans laquelle on le fait bouillir, ne procure aucun crachottement ni ſalivation, & n'a enfin aucune vertu.

Ce que nous venons de dire à l'égard des tiſanes, a également lieu pour toutes les nombreuſes & différentes combinaiſons des topiques, dont on ſe ſert dans le traitement des ulcères & des tumeurs vénériennes, & avec leſquels en

les guériſſant en apparence, on compte guérir auſſi la Vérole. Quelle erreur! Tant qu'on n'attaquera point la cauſe de ces maux, tant qu'on la laiſſera paiſible dans les liqueurs où elle eſt établie, elle ſera toujours exiſtante, & fera ſoupirer tôt ou tard les Malades.

Non-ſeulement les Chancres & les Poulains ſont tous les jours traités par des topiques inutiles, parce qu'ils ne ſont que peu ou point mercuriels; mais encore on applique ſur ces dernieres tumeurs enflammées & douloureuſes, les cauſtiques les plus ardens; & ſi les malades ont aſſez de courage pour ſe livrer aveuglément à ces Guériſſeurs, conduits par l'ignorance & la routine, ils ne font même aucune difficulté d'y porter le fer, dans l'idée où ils ſont, que tout le vice eſt renfermé dans ces tumeurs glanduleuſes, enſorte

qu'en les ouvrant ainſi dès le commencement, & en les aſſujettiſſant à une ſuppuration forcée & prématurée, on préſerve les liqueurs de l'infection vénérienne, qui pourroit s'être déja gliſſée dans leur maſſe; enſuite on emploie avec confiance les déterſifs, les ſarcotiques, & les épulotiques: & ſi l'emplâtre de Vigo *cum mercurio*, les tiſanes, quelques purgatifs, ou les pilules mercurielles, ont été adminiſtrées, on croit avoir traité ſes Malades dans toutes les régles.

Vit-on jamais une plus monſtrueuſe pratique? Y en a-t-il de plus cruelle & de plus univerſellement répandue? Après une pareille conduite, faut-il être ſurpris qu'il y ait tant de gens qui ont la Vérole ſans le ſçavoir? Faut-il s'étonner, dis-je, ſi après une ſi miſérable maniere d'en traiter les marques, elle fait tant de progrès ſur

ſur la terre, ſi la contagion qui a déja gagné les Provinces comme les Capitales, paſſe de branche en branche, & ſe propage d'une génération à l'autre ; enfin ſi elle tourmente & fait périr tant de Monde ?

Pourquoi ouvrir avant le tems, & faire ſuppurer de force ces tumeurs vénériennes ? Pourquoi quand on les ramene à cette terminaiſon (ce qu'on ne doit jamais faire que d'une maniere douce & méthodique) ne ſoumet-on pas en même tems les Malades aux frictions mercurielles, données en proportion du vice qu'on a à combattre ? Outre que la cure en ſeroit plus heureuſe & plus ſûre, parce qu'on attaqueroit le mal dans ſa propre ſource, elle en ſeroit encore infiniment plus courte, moins diſpendieuſe & moins cruelle pour les Malades.

On a toujours remarqué, que ſi

le travail de la ſuppuration dans les corps glanduleux eſt troublé par une ouverture prématurée, & faite ſur-tout par des moyens irritans, la matiere qui forme l'engorgement ſe durcit, les vaiſſeaux de la partie ſe racorniſſent, & il ſe forme des calloſités qui rendent l'ulcère fiſtuleux, & toujours très-difficile à guérir. Dans ces occaſions, je le répéte, il ne faut que combattre le vice intérieur, & abandonner la tumeur aux ſoins de la nature, qui ſeule la conduit à une terminaiſon prompte & heureuſe. Ces abſcès s'ouvrent ordinairement d'eux-mêmes, quand ils ſont en mâturité, il ne faut donc point les prévenir; ou ils prennent la voie de la réſolution, & c'eſt toujours la meilleure, ſur-tout quand l'uſage du mercure a été bien entendu.

La principale cauſe de tous ces

inconvéniens, c'eſt que le mercure, tout ſpécifique qu'il eſt contre la Vérole, & tout ce qui en dépend, eſt regardé par le plus grand nombre des Malades, comme un remede fort dangereux, & dont on n'oſe preſque jamais faire uſage qu'à la derniere extrêmité, parce qu'il n'arrive en effet que trop ſouvent, qu'il produit de funeſtes accidens entre les mains de ceux qui ne ſçavent point l'adoucir ni l'adminiſtrer.

Les grands Maîtres d'aujourd'hui connoiſſent ſi bien les bonnes comme les mauvaiſes qualités de ce ſpécifique, ils ſçavent ſi bien préluder à ſon application, eu égard aux différentes circonſtances & aux divers accidens qui ſe préſentent à combattre, que la plûpart l'adminiſtrent ſans le moindre danger, malgré la grande quantité qu'ils ſont obligés

d'en donner pour détruire les Véroles graves & invétérées.

Dans le cas, par exemple de Bubons Vénériens, ils ſçavent fort bien ſe paſſer de cette ſuppuration extérieure, que la plûpart des Praticiens regardent, comme indiſpenſable ; cette terminaiſon eſt reconnue par l'expérience, d'autant plus inutile, qu'outre qu'elle cauſe toujours des douleurs & des tourmens aux Malades, c'eſt que la cauſe morbifique ne peut abſolument être détruite par ces ſortes d'évacuations purulentes. En effet, quand nous conſidérons la pratique de ceux qui ſçavent faire uſage de l'expérience & de l'obſervation, en fait du traitement de chaque attribut de la Vérole, nous ne voyons que Porreaux, que Crêtes, que Fics, que Condylomes, que Gonorrhées, &c. toutes Maladies ſe-

condaires, & ſoumiſes à l'action du remède ſuprême ; nous ne voyons que Chancres panſés ſur leur local, mais attaqués dans dans leur propre cauſe par leur antidote le plus éprouvé & le plus certain ; que Poulains ſe réſoudre & ſe diſſiper, quelque collection même de matiére purulente qu'ils renferment, parce qu'ils ſont aſſaillis d'ailleurs, & dans leur propre foyer, par le remède le plus propre à en détruire la ſource même.

Il paroît que cette méthode étoit préciſément celle de M. Guiſard : » s'il eſt queſtion, dit » cet Auteur, *loco citato*, d'une tu- » meur aux aînes, il ne faut point » ſe preſſer de l'ouvrir, ſuppoſé » que le Malade ſoit actuellement » dans le remède : par quel en- » droit l'expoſeroit-on à ſouffrir » une opération toujours cruelle, » & ſouvent inutile? Seroit-ce de

» peur de renfermer le loup dans
» la bergerie ? Vaine appréhen-
» ſion ! Le mercure, qu'on fait en-
» trer par les frictions, n'eſt-il pas
» deſtiné à lui donner la chaſſe ?
» Pour le dire en un mot, le
» grand remede eſt tel, qu'il agit
» par-tout, & qu'il produit, quoi-
» que de loin, des guériſons aux-
» quelles on ne s'attendroit point,
» ſi l'on n'en étoit aſſuré par les
» expériences les plus heureuſes.

M. de la Peyronie, qui a laiſſé ſon exemple à ſuivre aux plus grands Chirurgiens, ne traitoit pas différemment ces maladies, au rapport de M. Queſnay (*a*).
» J'ai été témoin, dit ce profond
» Obſervateur, quand M. de la
» Peyronie fit mettre dans les re-
» médes un Vérolé, qui avoit

(*a*) Voyez ſon Traité de Suppuration, page 24.

» un bubon où une fluctuation
» fort ſenſible marquoit un amas
» conſidérable de pus, c'eſt-à-di-
» re, un abſcès : ne jugeant pas
» à propos qu'on l'ouvrît, il pré-
» tendoit contre le ſentiment or-
» dinaire que ces abſcès pouvoient
» ſe diſſiper ſans ſuppuration ex-
» térieure. M. de la Peyronie ne
» fut pas plus inquiet ſur l'infec-
» tion des matiéres purulentes de
» ce bubon, que de l'infection gé-
» nérale des humeurs, parce que
» la dépuration, que le ſpécifique
» devoit procurer ſeroit univer-
» ſelle : cet abſcès diſparut en ef-
» fet, avec tous les autres acci-
» dens de la Maladie. M. de la
» Peyronie a ſouvent traité de la
» même maniere & avec le mê-
» me ſuccès, des ankyloſes véro-
» liques abſcédées. L'opération du
» mercure aide ſans doute beau-
» coup à cette réſolution, car
» nous trouvons dans les Auteurs

» plusieurs exemples d'abscès, &
» même d'un autre genre que
» ceux dont nous venons de par-
» ler, qui se sont dissipés par des
» onguens & des emplâtres char-
» gés de mercure.

En effet, combien voit-on de tumeurs dures & indolentes, qui n'ont rien de vénérien, & qu'on vient cependant à bout de dissiper par la seule application de l'onguent ou des emplâtres mercuriels, après même que tous les autres remédes ont échoué.

J'ai vû un homme à Avignon, qui portoit, depuis quelques années, une grande tumeur très-dure & indolente, sur un des grands fessiers, & qu'on traitoit en vain depuis long-tems; elle céda néanmoins, & disparut bientôt par l'usage de quelques frictions mercurielles, & de l'emplâtre *de Ranis*, que M. Pamard, fort habile Chirurgien de cette Ville,

Ville, & moi, y fimes appliquer. Il n'y a pas long-tems que je fis résoudre à Naples, une large tumeur dure & indolente, placée un peu au-dessous de l'ombilic, avec les mêmes frictions, & le même emplâtre mêlé avec celui de ciguë, quoiqu'elle eût déja résisté à tout autre reméde depuis sept à huit ans.

Le mercure est un fondant si puissant, un reméde si universel, que j'ai eu occasion de voir dans la même Ville, une énorme tumeur très-dure & indolente, survenue depuis environ un an, dans l'articulation du pied d'un cheval, qu'on sçait être la partie la plus serrée & la plus compacte de cet animal & la moins disposée à la résolution, se dissiper entiérement dans trois mois, à force d'onguent de mercure, qu'on étendoit sur du linge, & dont on lui tenoit toujours la partie ma-

lade enveloppée. Les Maréchaux les plus experts avoient inutilement employé tous les moyens dont ils ont coutume de se servir en pareil cas, pour procurer la suppuration & la fonte de ces sortes de tumeurs.

Le mercure est si propre par lui-même à pénétrer & déboucher les vaisseaux obstrués, & à diviser en même-tems les liquides épaissis & comme congelés qui y sont contenus, qu'on peut le regarder non-seulement comme un reméde par excellence contre la Vérole, mais encore comme un moyen assuré contre une infinité d'autres maladies, qui ne gueriroient peut-être jamais sans son secours.

Qu'on juge après cela, combien il est absurde d'employer contre les maux vénériens, des tisanes & autres drogues, dont l'inefficacité est d'autant plus marquée, que les engorgemens sont

lymphatiques & nerveux, & que le mercure qui eſt, comme l'on ſçait, le corps le plus propre à pénétrer les vaiſſeaux les plus ſubtils, les plus déliés, & à franchir & détruire les engorgemens les plus décidés, parce qu'il eſt ſeul capable de cette extrême diviſion, qu'on ne trouve dans aucune autre ſubſtance minérale ni végétale, ne conduit pas toujours ces humeurs, ces ſucs épaiſſis & congelés, à une parfaite réſolution.

Le mercure eſt reconnu par l'expérience pour le reméde le plus ſouverain, à la dépuration des liqueurs Vérolées, parce qu'allant & venant dans les tuyaux de tout genre, il en écarte les embarras, il corrige la dépravation des fluides en détruiſant le vice; il ramene inſenſiblement le calme dans les parties affligées & ſouffrantes, à meſure qu'il rapproche

les ſolides & les fluides de leur équilibre ; enfin il rend par ſa préſence à l'œconomie animale, cet ordre, cette harmonie, qui ſeule conſtitue une ſanté parfaite. Or, un Praticien jaloux de ſa réputation, & qui ne veut que le bien des malades, doit toujours employer dans le traitement des maux vénériens, du mercure en frictions ou en liqueur, préférablement à toutes les tiſanes dont on fait prendre en profuſion, s'il veut du moins guérir parfaitement toutes les marques extérieures de la Vérole, puiſqu'il eſt décidé que la maniere la plus ſûre de vaincre les accidens d'une maladie, c'eſt d'en détruire la cauſe.



CHAPITRE X.

De l'incompétence, & des mauvais effets des purgatifs dans le traitement des Maladies Vénériennes.

LA Vérole eſt une Maladie chronique, qui attaque principalement les fluides, comme tant d'autres qui appartiennent à la même claſſe; & ſi les ſolides en ſouffrent, ce n'eſt qu'en raiſon des compreſſions déméſurées, que les arrêts des liqueurs épaiſſies leur font éprouver : ces compreſſions, jointes à la cauſticité des humeurs gâtées & dépravées par le virus, ſuſcitent des engorgemens inflammatoires, des douleurs ſpaſmodiques, des ulcères, des caries, & autres accidens, qui mettent fort

ſouvent les Malades en danger de mort.

Les épaiſſiſſemens des liqueurs, par cauſe de Vérole, ſont dans certains ſujets ſi extraordinaires, qu'ils arrivent juſqu'à un degré de condenſation & de compactibilité, dont rien n'approche; il y a même apparence que de toutes les Maladies chroniques, la Vérole eſt celle qui fige & qui endurcit le plus les ſucs, puiſqu'à force de vieillir & de ſe rendre héréditaire, elle peut dégénérer enfin, juſqu'à prendre l'horrible caractere écrouelleux & cancéreux, contre leſquels vices l'art ne cherchera peut-être encore que trop longtems le ſpécifique.

Dans une ſituation où les ſucs ſe trouvent infectés du virus vénérien, peuvent-ils ſe livrer & céder facilement à l'attrait des purgatifs, & entraîner avec eux le vice qui les dégrade? Sont-ils d'une forme à pouvoir paſſer, &

à être, pour ainsi dire, tamisés à travers tant de menus cribles, qu'il faut qu'ils pénétrent, avant de se prêter à quelque évacuation de quelque côté qu'elle soit déterminée ? Il paroît que la pratique d'Hippocrate a extrêmement dégénéré, puisque ce pere de la Médecine ne plaçoit les purgatifs que dans les cas d'une parfaite coction des humeurs, *quæ cocta maturaque sunt, movere ac medicari oportet.*

Aujourd'hui sans ménagement pour les principes de la vie, sans distinction de circonstances, sans choix même à l'égard des drogues dont on doit se servir pour évacuer ; on purge & repurge le plus souvent sans autre indication, que celle de la seule prévention où l'on est, qu'à force d'évacuer les humeurs, on délivre en même-tems le corps de tout le virus, & qu'on guérit parfaite-

ment les Malades. Non-ſeulement les purgatiſs ſont trop foibles pour détruire la Vérole, parce qu'ils ne poſſédent aucune des qualités propres & néceſſaires à redonner aux fluides épaiſſis & congelés par le virus leur premiere fluidité, mais encore parce qu'ils ne peuvent évacuer le vice, que dans la même proportion qu'ils expulſent les humeurs, & qu'il faudroit par conſéquent mettre toute la machine à ſec, à force d'évacuations, pour délivrer les Malades de la cauſe morbifique.

Lorſque ces remédes ſont trop long-tems continués, ils décident ordinairement des embarras dans les viſcères du bas-ventre, qui deviennent la ſource d'une infinité de maladies longues, & ſouvent incurables. C'eſt par cette raiſon auſſi, que Sydenham, le plus exact Obſervateur de la Méde-

cine, condamne le fréquent uſage des purgatifs, parce qu'ils font naître, dit-il, des obſtructions dans le méſentère ; je dis plus, comme la plûpart de ces remédes ſont âcres & irritans, & qu'on ne tempére point aſſez cette qualité par des humectans, la criſpation des vaiſſeaux & des lymphatiques ſur-tout, devient inévitable, leur calibre ſe reſſerre ; les humeurs qu'il faudroit délayer s'épaiſſiſſent davantage ; les obſtructions grandiſſent à l'excès, & conduiſent à la longue quantité de Malades, ceux particuliérement qui ſont ſecs, exténués ou délicats, à des hydropiſies, à des conſomptions, à des maraſmes mortels.

Une jeune femme d'Avignon, pour une Gonorrhée violente, fut purgée un jour l'autre non, par le conſeil de ſon Apothicaire, pendant ſix mois de ſuite, avec des

pilules mercurielles, ou par une tiſane laxative & purgative: extrêmement épuiſée à la fin par une auſſi indigne manœuvre, & par les progrès de la Maladie même, elle n'étoit plus reconnoiſſable. En cet état elle me fut confiée; après lui avoir fait prendre pendant long-tems une tiſane de poulet, rétabli ſon eſtomac affoibli, & avoir fait paſſer de bons ſucs dans la maſſe des liqueurs appauvries & languiſſantes; après, dis-je, avoir retiré la fibre de cet état d'érétiſme où elle étoit tombée par la force des évacuans; je la mis dans le mercure, & en très-peu de tems, elle ſe trouva parfaitement guérie de ſes maux, & remiſe des ravages que les purgatifs avoient occaſionnés, & dont elle auroit indubitablement péri, pour peu qu'elle en eût encore continué l'uſage.

Un jeune homme au ſervice

d'un Ambaſſadeur, pour ſe faire traiter à Naples, d'une ancienne Vérole, fut purgé pendant cinquante jours de ſuite, avec une tiſane qui lui occaſionna des ſuperpurgations ſi extraordinaires, qu'il ſe trouva, au bout de ce tems, réduit aux extrêmités; il ne pouvoit preſque plus marcher, tant il étoit foible; les fonctions de l'eſtomac étoient ruinées, il ſouffroit de grands maux de tête; la fiévre ne le quittoit point; le ſommeil étoit perdu; enfin les douleurs Véroliques qui ſe faiſoient ſentir dans les articulations, & ſur les épaules principalement, avoient augmenté au lieu de diminuer.

Le traitement de ce Malade m'ayant été confié par le ſieur d'Alegre, Maître d'Hôtel de M. l'Ambaſſadeur de France; je donnai tout mon ſoin à le rétablir de l'extrême maigreur où les éva-

cuans l'avoient réduit; enſuite je lui preſcrivis le mercure en liqueur, avec un ſi grand ſuccès, que dans moins de deux mois, il fut parfaitement rétabli, & guéri même d'un ancien écoulement gonorrhoïque, qu'aucun autre remède n'avoit jamais pû tarir juſqu'alors.

Eſt-il rien, en effet, qui tende ſi fort à la ruine de l'eſtomac, & à la perte totale de toutes ſes fonctions, que le trop grand uſage des purgatifs? Joignez à cela, que quand ces remédes ſont donnés dans des climats chauds & tempérés, où les ſimples minoratifs produiſent quelquefois de plus fortes évacuations, que les purgatifs draſtiques dans des climats oppoſés: quels déſordres ne doivent-ils pas occaſionner ſur des corps déja affoiblis par la Vérole, ou par quelque autre Maladie?

De tous les animaux, l'homme

eſt, ſans contredit, le plus ſujet aux Maladies, non-ſeulement parce qu'il ſe porte à plus d'excès que les autres, & que ſes paſſions ſont plus violentes; mais c'eſt qu'il contracte une affection particuliére pour les purgatifs, & une foule d'autres remédes, dont l'abus lui rend la vie plus courte & plus malheureuſe. Les hommes au contraire, qui ménent une vie frugale & ſimple, & dont la nourriture approche le plus de celle des animaux herbivores & fructivores, vivent toujours plus long-tems, & ſont moins expoſés aux Maladies, parce qu'ils ſont moins remplis de putridité, & qu'ils ne connoiſſent point les remédes compoſés.

Entre les bons Auteurs qui ont élevé la voix contre le trop fréquent uſage des purgatifs, Gaubius eſt celui qui s'eſt fait le mieux entendre, parce qu'il eſt,

peut-être, celui qui en a reconnu plus les abus.

Employer donc des purgatifs, pour guérir les Maladies Vénériennes, ou pour ſeconder l'opération du mercure; c'eſt non-ſeulement épuiſer les Malades, qui ne le ſont ordinairement que trop, ſans néceſſité; mais encore, c'eſt pouſſer au-dehors un ſpécifique, qu'on a toujours intérêt de retenir long-tems dans le corps, ſi on veut qu'il ſe rende efficace; puiſque c'eſt de ſes fréquentes allées & venues dans les lits des liqueurs, de ſes nombreuſes montées & deſcentes dans la machine, de ſon long ſéjour, & de ſon action continuée ſur les parties rouges, comme ſur les parties blanches de nos humeurs, que dépend l'entiére défaite du virus; car qu'on ne s'y trompe pas, ſur le nombre des Vérolés manqués, la plus grande partie doivent leur

triſte état aux purgatifs trop multipliés, leſquels ont forcé le mercure de s'évacuer avant qu'il ait eu le tems d'agir ſur le virus, & de détruire les accidens pour leſquels il avoit été ordonné. N'eſt-on pas bien avancé, quand par le moyen des évacuans, un Vérolé n'aura eu pendant la quarantaine aucun flux de bouche, mais qu'il ſera toujours obſédé de ſes maux? Ce n'eſt point par des purgatifs qu'on doit ſe prémunir contre la ſalivation; c'eſt, comme nous l'avons dit ailleurs, en ſoumettant les Malades à des préparations convenables à leur état; c'eſt en humectant les fluides, & en relâchant les ſolides, de façon que le mercure ait moins d'obſtacle à ſurmonter, & plus de facilité à s'évacuer; c'eſt en ayant égard aux ſaiſons, à l'air du Pays, au tempérament, à l'âge, au ſexe, aux forces des Malades, &

à la nature des accidens qui ſe préſentent à combattre ; c'eſt enfin en mitigeant le mercure, de façon, qu'il puiſſe rouler & circuler long-tems dans les vaiſſeaux ſanguins & exſanguins, avec les différentes liqueurs qu'ils recélent , ſans interruption , ſans trouble ni déſordre.

Il eſt cependant des cas, où l'uſage des purgatifs peut être abſolument néceſſaire dans la cure des maux Vénériens ; tels ſont par exemple, une grande ſalivation , qui s'annonce pendant ou après le traitement , & qui fait craindre qu'elle ne dure aſſez pour épuiſer le Malade , & empêcher ſa guériſon ; pour lors il y a bien moins d'inconvénient de détourner cette évacuation vers le canal inteſtinal par des purgatifs doux & pacifiques , que d'expoſer la bouche & ſes dépendances, à des ravages d'autant plus à

craindre,

craindre, qu'il eſt rare qu'ils ne laiſſent dans cette partie, des cicatrices profondes & ineffaçables. Les purgatifs ſont encore néceſſaires dans tous les cas, où le mercure, mal préparé ou mal adminiſtré, tient tous les ſolides dans une eſpéce d'érétiſme & de tenſion, qui s'oppoſe aux ſecrétions des humeurs en général, & empêche la nature d'opérer des criſes favorables. C'eſt par cette raiſon d'impuiſſance & d'irritabilité, où preſque tous les vaiſſeaux ſe trouvent réduits, que les émonctoires du corps ne faiſant plus qu'imparfaitement leurs fonctions, & ne pouvant plus ſe prêter facilement à la ſortie du mal & du reméde, on voit ſi ſouvent augmenter les accidens Vénériens, à meſure qu'on donne davantage du mercure, & que l'uſage des pilules ou des tiſanes purgatives, accompagnées de la-

vemens laxatifs, terminent ordinairement des cures, en procurant des évacuations, que le mercure mal ordonné n'auroit peut-être jamais opérées. Tel eſt encore le paſſage inopiné d'une matiére purulente dans la maſſe des liqueurs, & pluſieurs autres que les vrais Praticiens ſçavent diſtinguer ſelon les différentes circonſtances, où ces moyens leur paroiſſent utiles & néceſſaires.



CHAPITRE XI.

La chaleur des climats habités par les Vérolés n'eſt pas une raiſon de croire qu'on ne ſçauroit les guérir de leur mal par le mercure : on peut les traiter par-tout avec ſuccès, en ſe pliant aux différentes circonſtances.

SI jamais il a paru une opinion qui mérite d'être combattue, c'eſt celle où l'on eſt, que le mercure eſt extrêmement dangereux dans les climats chauds, & qu'il eſt entiérement contraire au traitement de la Vérole. De combien de malheurs n'eſt pas la ſource un tel préjugé ? De combien de tranſplantations & de dégénérations de Maladies n'eſt-il pas la cauſe ? De combien de races infirmes qui ſe

perpétuent, n'eſt-il pas l'Auteur & le fléau tout enſemble ?

Les parties méridionales de l'Europe, & principalement celles de l'Italie & de l'Eſpagne, ſont, comme l'on ſçait, des Pays fort chauds, du moins la plus grande partie de l'année ; le ſang de ceux qui y vivent eſt par conſéquent ſujet à des raréfactions qui le deſſéchent & l'épuiſent ; auſſi combien n'y voit-on pas de gens maigres, & ſur le point de tomber dans la tabidité ? Combien le nombre en ſeroit encore plus grand, ſi l'immenſe quantité de boiſſons glacées & acides, dont ces peuples font preſque un continuel uſage, ne les préſervoient des tranſpirations exceſſives, en prévenant le bouillonnement du ſang & des autres humeurs ?

Quand on entend raiſonner mille faux Experts ſur le traitement de ce mal, on diroit que

le mercure ſe donne univerſellement de la même maniere, qu'il n'y a d'autre façon de l'adminiſtrer que celle qu'ils connoiſſent, & qu'enfin on ne fait point attention aux ſaiſons, aux diverſes températures de l'air, aux différentes conſtitutions des Malades, &c. ce ſont pourtant là les principaux ſujets des obſervations des Maîtres de l'Art; auſſi de combien de méthodes courtes, ſimples & aſſurées, n'ont-ils pas fait la découverte pour la guériſon des Maladies? La Vérole eſt un des plus puiſſans objets que les Praticiens Modernes aient devant les yeux, parce qu'elle eſt certainement une Maladie des plus communes & des plus préjudiciables à l'humanité. En effet, ce mal eſt ſi en vigueur, & ſi univerſellement répandu, qu'il eſt aſſez difficile de trouver des perſonnes de nos jours, particuliére-

ment de celles qui habitent les grandes Villes, & les Pays Maritimes, qui n'en ſoient ou n'en aient été infectées. Une des principales raiſons pour laquelle cette Maladie eſt ſi commune aujourd'hui, malgré la quantité de guériſons qu'on opére par le mercure, c'eſt que le plus grand nombre des femmes qui la contractent, ne s'en font jamais traiter, & que la plûpart de ceux qui prennent des remédes, les prennent ſi mal, qu'ils n'en guériſſent que très-imparfaitement. Lorſque les gens de mer ou les Pauvres, contractent ce mal, ils ſont ordinairement forcés de le garder, & ſouvent d'en périr, parce qu'ils n'ont point l'occaſion ou la faculté de s'en faire traiter.

On cherche tous les jours de nouveaux moyens, pour adoucir & prévenir les ravages de la petite Vérole par l'inoculation, & on

s'endort tranquillement ſur le compte de la groſſe, dont la fureur enléve mille fois plus de monde par négligence ou faute de reſſources. En effet, devroit-il y avoir de Ville, & de grande Ville ſur-tout, où il n'y eût quelque ſalle dans les Hôpitaux, conſacrée aux Vérolés? Ne devroit-il pas y avoir de la reſſource pour des Malades de cette eſpéce, tandis qu'il y en a toujours pour les moindres Galeux? Revenons à notre ſujet: il eſt certain que la Vérole peut être guérie dans les Pays chauds, comme dans les Pays froids, pourvû néanmoins qu'elle ſoit traitée par des hommes ſages & expérimentés. Il n'y a point d'âge où les ſolides tendres ou formés ne trouvent leur ſûreté dans l'application du mercure, & les fluides, leur avantage; point de ſexe dont il ne rétabliſſe les organes avec douceur

& ſans détérioration ; point de tempérament qui ne ſupporte ſon action ſans peine ; point de Vérole ſi invétérée qu'elle ſoit, qu'il ne dompte avec le tems ; point de climat enfin d'un pôle à l'autre, qui répugne à un reméde qu'on eſt, pour ainſi dire, parvenu à rendre le plus doux & le plus mitigé de la matiére médicale ; car enfin, s'il étoit vrai que les chaleurs qui régnent dans les Pays dont nous parlons, fuſſent abſolument un obſtacle au traitement des maux Vénériens par le mercure, où en ſeroient réduits les Peuples répandus dans les parties Orientales & Méridionales du Monde, plus expoſés ſans doute à contracter cette Maladie, que ceux qui en habitent les parties glacées, ſi l'air exceſſivement chaud qu'ils reſpirent continuellement, pouvoit rendre ce reméde impraticable ?

Nous

Nous apprenons cependant tous les jours par des personnes de l'Art, & autres très-dignes de foi, que quand le mercure est bien administré, & qu'on n'a point négligé de donner aux Malades les différents secours préparatoires, relativement au climat & à leur état, il s'y donne sans inconvénient, & avec autant de succès, que par-tout ailleurs. Tous les bons Praticiens sçavent, que les différentes températures de l'air, doivent apporter plus ou moins de variété dans l'emploi qu'on fait des remédes en général; de sorte que si dans des climats tels que ceux dont nous venons de parler, on manquoit de consulter la saison, la nature de l'air & des alimens, l'âge, le sexe, les forces des Malades, leur constitution, &c. & qu'on ne mît point de modifications convenables & relatives à toutes ces cir-

conſtances, dans l'adminiſtration du mercure ſur-tout, on riſqueroit vraiſemblablement de faire des meurtres au lieu d'opérer des cures, ſi pendant les grandes chaleurs qui régnent dans la plus grande partie Méridionale de l'Europe, temps où on eſt quelquefois obligé de donner le mercure, on vouloit employer des doſes de ce reméde auſſi fortes & auſſi fréquentes, qu'on peut & qu'on doit même les donner bien ſouvent dans une autre ſaiſon plus tempérée ou froide, ſi les Malades, dis-je, n'étoient point éxacts ſur le régime qu'il leur convient de garder à tous égards; il n'eſt point douteux qu'une telle conduite, jointe au ferment & à l'orgaſme des liqueurs, forceroit non-ſeulement le mercure de s'échapper avec la ſéroſité du ſang, à travers la peau, mais encore rendroit tout au moins inef-

ficace l'action de ce reméde.

Si cette transpiration ne pouvoit point répondre à l'excès de la raréfaction & à la turgescence des humeurs, ou qu'elle fût supprimée, ou simplement interceptée par l'action trop exaltée des puissances centrales; pour lors le sang & la lymphe ne pouvant plus se débarrasser de cette humeur superflue & excrémenticielles, par les vaisseaux de la superficie du corps, parce qu'ils seroient embourbés & comme bouchés, leur cours se trouvant par-là plus gêné & plus raccourci, il en résulteroit nécessairement des pincemens & des tensions sur les nerfs, capables d'occasionner les accidens les plus fâcheux. Si dans ces circonstances la nature ou l'art ne décidoient de l'excédent des liqueurs en désordre, & gênées dans leur lits, à prendre quelqu'autre route plus favorable à

leur évacuation, telle que celle des urines ou autre, elles ſe porteroient ſur quelque viſcère plus diſpoſé à les recevoir, tels que le poumon, le foie, la rate, les inteſtins, le cerveau, &c. ou ſe dépoſeroient enfin ſur des parties plus ſolides, où elles détermineroient des abſcès énormes & dangereux, comme on ne le voit que trop ſouvent arriver.

C'eſt en conciliant toutes ces circonſtances, que j'ai donné le mercure avec tout le ſuccès imaginable dans l'Iſle de Malthe, au milieu des brûlantes chaleurs de l'année 1759, où je fus appellé pour aſſiſter pluſieurs Malades. C'eſt ainſi que je l'ai adminiſtré pluſieurs années, à Rome & à Naples, ſur plus de quatre cents Vérolés, de tout âge & de tout ſexe, (ſans en exclure nombre de femmes enceintes) ſans preſque diſtinction de ſaiſon, de la

maniere la plus douce & la plus ſûre qu'on puiſſe imaginer.

Il faut cependant convenir, que quand les Malades peuvent éviter de prendre le grand reméde pendant les fortes chaleurs qui régnent en Italie, comme ailleurs, ils font très-ſagement, attendu que les autres ſaiſons de l'année, ſans en excepter même l'Hyver, que je préfére dans ces Pays, à toutes les autres, à cauſe de ſa douceur, ſont toujours plus propres à favoriſer l'action du reméde, tant parce qu'il n'a pas la même facilité de s'échapper par la trop grande tranſpiration, que parce que la raréfaction des humeurs étant moins grande, les déſordres ſont moins à craindre, les Malades reſtent moins épuiſés, & ſont toujours plutôt & plus ſûrement guéris.

En effet, l'inſenſible tranſpiration dont les corps jouiſſent pen-

dant le Printems, l'Automne, & même l'Hyver, dans preſque tous les Pays Méridionaux de l'Europe, particuliérement en Italie, en Provence, en Eſpagne, & en Portugal, étant ſuffiſante pour entretenir un juſte équilibre entre les ſolides & les liquides, & très-propre à favoriſer la ſortie du mercure, & à ſeconder à tous égards les vœux de la nature, doivent auſſi avoir la préférence pour le traitement de la Vérole, ſur les fortes chaleurs de l'Été, comme ſur les froids exceſſifs qui régnent dans les Pays Septentrionaux ; attendu que dans ces derniers, la fibre eſt incomparablement plus roide & moins ſouple, & que les humeurs y ſont plus épaiſſes, & leur condenſation plus difficile à pénétrer & à réſoudre par le mercure.

C'eſt par cette raiſon ſans doute, que cette Maladie eſt en général bien plus ſupportable dans

les Pays chauds & ſecs, que dans ceux qui ſont froids & humides; dans les premiers, les humeurs y ſont moins groſſiéres, & plus coulantes, la fibre y eſt plus lâche, les douleurs y ſont moins aiguës, & les Malades plus à leur aiſe. La chaleur eſt un palliatif ſi puiſſant & ſi favorable aux Vérolés, que nous voyons que ceux qui habitent les Iſles Méridionales de l'Amérique, ainſi que la Côte de Coromandel, n'éprouvent ordinairement que de foibles incommodités de cette Maladie, tandis qu'elle les déſole & en fait périr le plus grand nombre, à meſure qu'ils s'éloignent de ces Pays, & qu'ils approchent des climats oppoſés. Cette régle n'eſt cependant pas invariable à l'égard de tous ceux qui ſont attaqués du mal Vénérien; car, comme nous avons obſervé, que dans les Pays chauds, les humeurs y ſont por-

tées à un degré de raréfaction plus considérable qu'ailleurs ; il s'ensuit aussi, que le virus y est susceptible d'un plus prompt & plus grand développement, & que ces progrès sont infiniment plus rapides, plus dangereux, & même plus difficiles à combattre, quand il attaque des Sujets secs qui ont la fibre tendue & les pores resserrés, ou que les humeurs se trouvent d'ailleurs sales & impures ; en voici des exemples.

Un Capitaine de Vaisseau de Marseille venant du Levant, relâcha à Malthe au mois de Juin 1759 ; peu de jours après, il gagna un Chancre avec une Gonorrhée, dont il fut d'abord traité pendant quelque temps, selon les régles ordinaires. Tout paroissant en assez bon ordre pour pouvoir se flatter de finir par lui-même la cure, en continuant son voyage : il fit voile pour sa patrie ; mais à

peine deux jours de navigation se furent passés, que la douleur, le gonflement & l'inflammation furent si grandes, qu'il fut forcé d'abandonner son Vaisseau sur la côte de la Sicile, aux soins de son second, pour repasser à Malthe, où il arriva quatre jours après en être sorti en si mauvais état, que malgré les plus prompts secours qui lui furent exactement donnés dans le grand Hôpital de la Religion, où les Malades sont assurément bien reçus & bien soignés à tous égards, on ne put arrêter la fureur de la pourriture, que par l'amputation totale & subite du membre, qui fut emporté dans sa racine même. J'eus occasion de voir plusieurs fois ce Malade à l'Hôpital, paroissant d'autant plus mortifié de son avanture, qu'il étoit attendu, disoit-il, avec empressement d'une jeune femme qu'il avoit épousée, peu de tems avant son départ.

Il arriva dans la même Isle, qu'un Chevalier de la Religion, se trouvant un soir au Théâtre, voulut prendre des plaisirs avec une femme débauchée ; après de simples attouchemens sur le membre viril de la part de cette créature, il lui survint quelques heures après, une chaleur suivie de douleur & d'une inflammation si grande dans toute la partie, que la même nuit on fut obligé de le secourir pour calmer les accidens, qu'on ne put éloigner qu'à force de remédes calmans & anti-putrides, & par des scarifications qui furent portées assez profondément sur la partie, sans lesquelles on auroit peut-être été réduit à l'amputation. Ce cas qui me parut d'abord fort singulier, me fut certifié non-seulement par plusieurs amis du Malade, mais encore par des personnes de l'Art qui l'avoient visité.

Plusieurs Médecins & Chirurgiens de cette Isle m'assurerent qu'ils voyoient très-souvent de ces formidables effets du virus Vénérien, relativement à son prompt développement : en Sicile sur-tout, où la crystaline est fort commune, rien n'est si ordinaire que de voir de ces mutilations de membre : je me rappelle avoir été appellé à Naples pendant le tems des grandes chaleurs de l'Été, pour visiter un Suisse, à qui un Chancre qu'il avoit gagné depuis sept à huit jours seulement, avoit déja dévoré la moitié de la verge ; cet ulcère Vénérien se fixa heureusement peu de jours après, à force d'onguent de mercure camphré que j'y fis appliquer, & de boissons camphrées & nitrées, il fut ensuite passé par le grand remède, & continua son service à l'ordinaire.

On a de fréquentes occasions

de voir dans quelques Hôpitaux de France, d'Angleterre, d'Allemagne, & autres Pays Septentrionaux, des Véroles de toutes les eſpéces, & de celles même dont les progrès ſur certains Sujets paroiſſent les plus ſurprenans; mais il eſt cependant très-rare d'en trouver qui ſe déclarent avec cette force & célérité, qu'on obſerve chaque jour à Rome, à Naples, en Sicile, à Malthe, & ailleurs, où le dévcloppement du virus eſt, comme nous l'avons dit, toujours plus rapide & plus à craindre, particuliérement quand les humeurs des Sujets qu'il ſaiſit, ſont déja contaminées par ce vice, ou par quelqu'autre indiſpoſition maligne, qui mettent la machine dans le cas de ſuccomber à la moindre occaſion.

Quand on réfléchit ſur les étranges effets du virus Vénérien,

quand on fait attention au degré d'activité & de ſubtilité dont il eſt ſuſceptible, & à la facilité qu'il a par-là de paſſer d'un corps dans un autre, on n'eſt plus ſi ſurpris pourquoi il arrive tous les jours qu'un homme prend des Chancres, la Gonorrhée, &c. avec une femme gâtée, ſans même avoir uſé du coït, il ſuffit d'approcher de ſes parties malades, & de s'y entretenir un certain tems, pour contracter une maladie ſemblable. Quand nous conſidérons la facilité avec laquelle la Gale, la Peſte, la Petite-Vérole, & autres maux, ſe contractent, nous devons nous eſtimer fort heureux, que la Vérole ne ſoit pas d'une nature ſi contagieuſe, & qu'il faille du moins pour la gagner, en venir à des attouchemens, qu'il ne tient qu'à nous d'éviter & de prévenir.

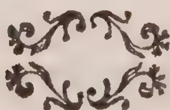
La prévention, qu'on a dans

certains Pays contre le mercure, n'eſt pas, à la vérité, ſans fondement; il ſeroit même prodigieux qu'elle ceſſât entiérement; car outre que cette drogue y eſt aſſez mal travaillée, c'eſt que quoiqu'elle ſoit parfaitement mitigée, elle eſt encore fort ſouvent ſujette à des écarts qu'on ne ſçauroit prévenir, ſans au préalable avoir eu un long commerce avec elle, & ſans avoir obſervé long-tems ſes différens effets. Je ſuis ſi peu ſurpris en mon particulier, de tous les inconvéniens qui arrivent dans le traitement des Maladies Vénériennes par le mercure, que mon imagination même s'égare, quand je penſe que ces ravages ne ſont pas plus conſidérables, eu égard au nombre de perſonnes qui ſe mêlent de les traiter, & à la mauvaiſe conduite qu'ils tiennent dans l'adminiſtration de ce grand reméde.

Ce n'eſt donc point l'air des différens Pays qu'on reſpire, qui eſt la cauſe des pernicieux effets du mercure ſur les Vérolés ; c'eſt au contraire le reméde mal préparé & mal approprié à l'air des Pays, qu'on doit regarder comme la ſource de tous les malheurs, qui ont rebuté des Nations entiéres au point, que la plûpart de ceux qui y ſont atteints de cette maladie, préférent de s'expatrier, pour aller chercher leur ſalut ailleurs, plutôt que d'encourir des événemens infiniment plus redoutables que leurs propres maux.

Les vrais Praticiens d'aujourd'hui, plus inſtruits qu'autrefois, parce qu'on s'eſt plus attaché à l'obſervation, commencent, avant de rien entreprendre, par ſe mettre au fait tant qu'il eſt poſſible, de la nature de l'air que les Malades reſpirent ; après cela, ils combinent leurs remédes, & les ap-

proprient ſelon les différentes ſituations où ſe trouvent les humeurs qui ſe préſentent à corriger, & toujours conformément aux autres indications, ils agiſſent de façon, que s'ils ne parviennent pas toujours à détruire la maladie qu'ils ont à combattre, du moins préviennent-ils une foule de dangers, dont les Malades ſont toujours plus ou moins menacés, quand ils ſe livrent à des hommes qui ne connoiſſent le péril, que quand il n'eſt plus tems d'y remédier.



CHAPITRE

CHAPITRE XII.

La Vérole ne produit pas toujours les mêmes accidens, & le long intervalle qu'il peut y avoir depuis un commerce impur, ſans apparition de ſymptômes, n'eſt pas une preuve que les liqueurs ne ſoient point infectées de cette Maladie.

SI tous les tempéramens ſe reſſembloient, ſi toutes les conſtitutions étoient les mêmes, on ſe perſuaderoit aiſément que la même cauſe de Maladie ne pourroit manquer de produire dans tous les Sujets, les mêmes accidens, & de ſe montrer conſtamment ſous les mêmes ſymptômes. Mais il s'en faut bien que cette uniformité ſoit la même dans

tous les Sujets ; l'un a les fibres naturellement tendues & élaſtiques ; l'autre les a flaſques & molles ; celui-ci a des liqueurs dans les tuyaux, qui le compoſent, trop délayées & extrêmement ſéreuſes ; celui-là les a plus épaiſſies & plus diſpoſées à la condenſation ; que ſçai-je enfin, dans la totalité des hommes qui peuplent la terre, il régne une ſi prodigieuſe variété dans l'organiſation de chacun en particulier, qu'il n'en eſt aucun d'entr'eux, qui puiſſe ſeulement ſe flatter d'avoir des traits parfaitement égaux à ceux de ſon ſemblable.

Que ſera-ce donc, ſi l'on compare une cauſe de Maladie à une autre de la même eſpéce ? Quelle différence n'obſerve-t-on pas entre-elles ? L'une s'annonce par des ſignes qui, en apparence, n'ont rien d'équivoque, & qu'on regarde en conſéquence comme

pathognomoniques, ſur le fondement qu'ils ſont ceux qui la décélent ordinairement, tandis qu'il ſeroit cependant fort aiſé de prouver qu'ils ſont communs à une autre cauſe. L'autre confondue avec une de nature diſſemblable, donnera des marques de l'exiſtence de toutes les deux, quoiqu'elle ſoit ſouvent l'unique. Une autre, dont on ne ſe doute point, parce qu'elle ne s'eſt jamais montrée ſous des formes extérieures, paroîtra ſous d'autres ſignes moins ſenſibles, mais qui ne lui appartiendront pas moins, parce qu'ils ſeront moulés ſur la diſpoſition des organes qu'elle attaquera ; enfin il y a parmi elles tant de différence dans le degré de force dont elles peuvent aſſaillir un corps, qu'il faut être Praticien conſommé, pour les reconnoître & les diſcerner.

Ceux qui ont dit que les hom-

mes ſont des eſpéces de plantes, (à certains égards) ont eu raiſon; & ils auroient encore pû ajouter avec autant de probabilité, que comme les productions végétales, ne différent, pour ainſi dire, entr'elles, qu'en raiſon du différent arrangement des Parties qui les compoſent, & que la nature a ménagées dans chaque eſpéce; de même auſſi les maladies ſubiſſent des changemens infinis, ſelon leurs différentes cauſes & les diverſes conſtitutions qu'elles attaquent.

C'eſt cette immenſe variété qu'on obſerve dans les cauſes & les tempéramens, qui nous fait voir combien il eſt abſurde de prétendre, qu'avec certains remédes particuliers, on puiſſe toujours guérir les mêmes maux: elle nous apprend en même-tems, pourquoi il y a des médicamens qui guériſſent chaque jour des maladies dans certains Sujets,

tandis que ces mêmes moyens ſont dangereux pour d'autres perſonnes attaquées des mêmes maladies.

Le mercure eſt un ſpécifique, il eſt vrai, contre la Vérole, parce que cette maladie dépend toujours de la même cauſe; encore faut-il, pour que ce reméde puiſſe être efficace dans tous les cas Vénériens, ſçavoir ſe conformer aux différens tempéramens & à mille autres circonſtances, qui ne ſont apperçues que des Praticiens obſervateurs. Toutes les autres maladies au contraire, pouvant dépendre d'une infinité de cauſes différentes, & affecter des Sujets, dont le tempérament varie à l'infini; il faut néceſſairement auſſi, que les remédes qu'on leur oppoſe, ainſi que leur adminiſtration, varient ſelon ces différences eſſentielles. Le véritable ſpécifique des Maladies doit ſe

tirer de la précise connoissance qu'on doit avoir de leur cause, comme des Sujets qui en sont atteints : cette précision est, à la vérité, ce qu'il y a peut-être de plus difficile à saisir dans l'art de guérir ; c'est pourquoi le hazard joue un si grand rôle dans la plûpart des traitemens des Maladies en général. Heureusement la nature fait plus des trois quarts de l'ouvrage dans la guérison des maux qui nous affectent. Si l'art s'appliquoit plus sérieusement à ne point la contrarier si fort dans ses opérations par des remédes trop composés ; & s'il apportoit au contraire plus de soin à l'aider par des moyens simples & naturels nous verrions sans doute bien moins de Maladies chroniques & incurables.

Quoique je me sois un peu écarté de mon sujet, j'espere qu'on me passera cette petite di-

greſſion, attendu qu'elle regarde principalement ceux qui n'ayant pas eu toutes les occaſions favorables de s'inſtruire, expoſent leurs Malades aux plus grands dangers, en donnant une vertu trop étendue à la plûpart des remédes. C'eſt d'après ce faux principe, que le kina, par exemple, & l'hypécacuana, ſont regardés comme les ſeuls moyens qu'on puiſſe, & qu'on doive employer pour guérir toutes les fievres d'accès & les dyſſenteries.

La Vérole a cela de commun avec toutes les autres maladies qui affligent l'homme, qu'elle produit différens maux, ſelon la différente diſpoſition des Sujets qu'elle attaque ; elle a même cela de particulier, qu'elle peut reſter inconnue des tems conſidérables, & fomenter en cet état, mille infirmités, qui ſouvent deviennent par cette raiſon incurables ou mortelles.

Cette opinion toute fondée qu'elle eſt ſur l'expérience, étonnera ſans doute un Praticien qui n'a jamais vû cette maladie que ſous les dehors ordinaires; mais il n'eſt cependant pas moins inconteſtable qu'elle eſt, comme l'on dit un Prothée, qu'elle prend mille ſortes de formes, & qu'à moins de l'avoir long-tems ſuivie & obſervée auprès des Malades; on peut facilement ſe tromper, & confondre ſes accidens, avec une infinité d'autres maux qui ſont toujours rébelles aux remédes, juſqu'à ce qu'on les ait enfin ſoumis à l'action du mercure.

Après cela il eſt fort aiſé d'imaginer la quantité immenſe des Malades qui doivent les maux dont ils ſont obſédés à un véritable virus vénérien, ſans qu'on le leur ſoupçonne; il eſt très-facile de concevoir auſſi, combien il peut y avoir de malheureux qui, en

en conséquence de l'état de dépérissement où on les laisse faute de lumieres, sont en droit de décrier leur Médecine Nationale.

On devine sans peine, que mon dessein est d'établir qu'il est fort aisé, & même très-ordinaire, de prendre le change sur une Vérole existante; car enfin, il ne suffit pas toujours qu'il n'ait jamais paru de Chancre, de Poulain, de Gonorrhée, de Condylôme, &c. qui sont les marques les plus ordinaires de cette Maladie, & sur lesquelles personnes ne se méprend aujourd'hui, tant elles sont communes, pour décider qu'on n'est point infecté de ce vice, puisqu'il n'est que trop avéré par l'expérience, qu'il s'annonce encore par une infinité d'autres accidens qui n'ont aucun rapport avec ces derniers. Si ces marques ont paru effectivement, il ne suffit point, dis-je, pour applanir la difficulté,

qu'elles ayent été traitées dans le tems, puiſque la plûpart ne le ſont que très-imparfaitement; c'eſt pourquoi auſſi elles reparoiſſent enſuite tôt ou tard, & ſe manifeſtent par des maux les plus propres à tromper même ceux qui ſont les plus verſés dans l'art de guérir, comme on le verra par les obſervations ſuivantes. Je dis plus, il ne ſuffit pas même qu'on ne ſe ſoit jamais expoſé à gagner la Vérole par un commerce impur, pour être aſſuré qu'on n'en eſt point atteint; des millions d'obſervations atteſtent qu'on peut en être cruellement attaqué, non-ſeulement par les parens qui la laiſſent en héritage, ou par le lait d'une nourrice gâtée, mais encore par la ſimple tranſpiration d'un Vérolé avec qui on aura couché. De ces cauſes il dérive néceſſairement des maux d'autant plus dangereux,

qu'on n'en ſoupçonne ordinairement point l'origine.

En effet, combien ne trouve-t-on pas de gens en pratique, qui accuſent par exemple, au Médecin qui les viſite, une ſimple fluxion de poitrine, tandis qu'ils ſont dans le cas de ſe plaindre d'une Vérole anciennement gagnée, ou accidentellement contractée ? Si ces derniers s'arrêtoient moins aux cauſes prochaines, s'ils s'informoient plus ſoigneuſement des antécédentes, ils n'attribueroient pas, comme il arrive ſi ſouvent, à une tranſpiration manquée & repercutée, la maladie dont il s'agit; ils ſentiroient au contraire que la cauſe de l'oppreſſion, qui met ſouvent le Malade en danger de mort, a ſa ſource dans les obſtructions que le virus vénérien a fait naître dans les glandes & les menus vaiſſeaux bronchiques qui en

comprimant les nerfs du plexus pulmonaire, gênent en même tems si fort le sang dans ses propres vaisseaux qu'ils en éclatent, d'où il résulte quelquefois des hémoptysies dangereuses, des oppressions, des toux convulsives, & d'autres accidens proportionnés aux embarras du poumon, à l'irritation des nerfs, & au degré d'acrimonie que la contagion vénérienne a causé dans les humeurs; malheurs qui conduisent nombre de Malades à des phthisies pulmonaires, à des consomptions, à des hydropisies & à des langueurs mortelles.

Nous apprenons de l'expérience, que les éthisies qu'on regarde communément, comme un vice de famille, & qu'on a coutume d'attribuer à une dépravation particuliére que les humeurs contractent dans leurs secrétoires, & dont on abandonne le traitement

à la nature, ou à des remédes palliatifs, dans l'idée que ces maux ſont incurables, dépendent fort ſouvent d'une cauſe vénérienne cachée, laquelle on pourroit néanmoins détruire par le mercure ſagement adminiſtré. Pourquoi donc dans ces Maladies, comme dans tant d'autres, ne point uſer de la plus rigoureuſe attention ſur les circonſtances antécédentes ? Pourquoi être ſi réſervé ſur les informations qu'on doit toujours prendre de la vie paſſée des Malades, ainſi que de leurs parens & nourrices, s'il eſt vrai, que de ces précautions puiſſent dépendre bien ſouvent leur ſanté & leur vie ?

Qu'eſt-ce d'abord que la phthiſie dans ſon principe ? Une obſtruction univerſelle du corps glanduleux, à travers lequel les fluides ne paſſant qu'avec peine, laiſſent la plus grande portion du

ſuc nourricier dont ils avoient été pourvus pour ſubvenir à la réproduction des ſubſtances conſumées : la Vérole qu'eſt-elle de plus ?

Un jeune Prêtre François, ſe trouvant à Rome, me conſulta pour une Maladie de langueur, dont il étoit atteint depuis quelques années, & pour laquelle il avoit pris en France comme en Italie, quantité de remédes ſans aucun ſuccès. Il étoit alors dans une fiévre lente, redoublant tous les ſoirs, ſuivie d'une ſueur nocturne qui devenoit fort conſidérable au moindre exercice pendant le jour ; la toux étoit fréquente & ſéche ; les crachats avoient paru quelquefois ſanglans ; ſes urines étoient crues, & abondantes ; le tout accompagné de maigreur, de foibleſſe, d'inſomnie, de ſoif, d'oppreſſion, & de tous les ſignes enfin, qui

ménent à la consomption & au marasme ; cet état paroissoit d'autant plus dangereux pour le Malade, que deux de ses freres étoient morts depuis peu étiques, de l'avéu des Médecins de son Pays. Après l'avoir vû plusieurs fois, je l'adressai à M. Ervens, Médecin de Sa Majesté le Roi Jacques, qui lui ordonna quelques petits remédes qui ne lui furent pas plus favorables que les précédens ; il passa ensuite à la campagne pour y changer d'air, & pour y prendre le lait d'ânesse, qu'il continua pendant plusieurs mois, sans que cette nouvelle tentative lui fût plus salutaire. Revenu à Rome à peu près dans le même état qu'il en étoit parti, je désespérois entiérement de son rétablissement, quand j'appris en le questionnant de nouveau, que son pere avoit eu pendant bien des années, les

glandes du col gonflées, qu'il étoit même mort avec cette Maladie, & que sa mere ne jouissoit depuis long-tems que d'une santé valétudinaire. Cette découverte, jointe à la mort de ses freres, & à l'inutilité de tant de remédes qui lui avoient été prescrits, me firent juger que son mal pourroit fort bien dépendre de quelque vice paternel, dont les enfans payoient la peine: Comme personne de sa famille ne portoit, disoit-il, aucune marque extérieure des écrouelles, & qu'il est assez rare que ce virus ne se manifeste au-dehors, quand il est héréditaire sur-tout; je tournai entiérement mes vûes sur la Vérole, qui quoiqu'elle dût être regardée ici comme une Maladie dégénérée, & à laquelle, suivant bien des observations, le mercure n'est pas toujours favorable, je n'hésitai cependant point à lui

opposer ce spécifique ; une longue expérience m'ayant appris que la plûpart de ces sortes de Vérole ne résistent le plus souvent au reméde suprême, que parce qu'on n'use pas toujours des précautions nécessaires & propres à en ménager la réussite. Sans m'arrêter à d'autres moyens préparatoires qui n'auroient servi qu'à affoiblir d'autant plus le Malade, & à éloigner sa guérison, je le mis à l'usage des frictions mercurielles, en lui faisant observer un régime convenable à un état aussi critique. Ce traitement fut si heureux, qu'en moins de trois mois, il se trouva parfaitement guéri d'une Maladie qui avoit indubitablement enlevé son pere & ses freres, qui faisoient languir encore sa mere, & qui finalement s'étoit déja acquise le titre de phthisie héréditaire dans cette famille, dont ce digne Ecclésiasti-

que auroit été ſans doute bientôt la victime, pour peu qu'on eût encore tardé à y apporter reméde.

Que n'aurois-je pas encore à dire de bien des fiévres prétendues ſimples intermittentes, parce qu'elles s'énoncent par des paroxyſmes reglés, & qui réſiſtent cependant aux fébrifuges les mieux choiſis ? de tant d'ophthalmies ſéches & humides ſi fréquentes, & ſur leſquelles on s'aveugle bien ſouvent, juſqu'à les croire ſimplement locales, & qu'on traite en conſéquence : de tous ces ulcères du goſier, du vagin, de la matrice, & de quantité d'autres maux de cette eſpéce, qui ſe terminent enfin par la mort, s'ils ſont négligés ou mal conduits : de tant de fauſſes couches, de pertes blanches, & autres maladies des femmes, ſur leſquelles la Médecine ſe fait ſouvent illuſion, & ne les regarde

que comme des indiſpoſitions entiérement indépendantes d'une cauſe éloignée & ſuſpecte : de cette jeuneſſe perclue de rachitis, qui ne ſont le plus ſouvent que le fruit des péchés de leurs peres : de tant de rhumatiſmes & autres douleurs vagues & nocturnes, de ces tumeurs, ces fiſtules, ces caries, & d'une infinité d'autres maux, dont la plûpart ſe trouvent, pour ainſi dire, mangés, & qu'on aime cependant mieux rapporter à toute autre cauſe qu'à la Vérole, quoiqu'elle ſoit le plus ſouvent l'unique qu'on doive accuſer.

Tant qu'on manquera de remonter avec ſoin aux premiers germes d'une maladie, tant qu'on ne s'empreſſera pas de déchirer le voile épais, qui nous dérobe plus ſouvent qu'on ne penſe, la vûe de la Vérole; on n'opérera point de véritables guériſons, & on

comptera toujours par milliers les victimes. Car qui ſoupçonneroit, par exemple, cette maladie à une jeune perſonne, dont les parens ſont auſſi jaloux de la conduite que de ſa réputation. Ces cas ne ſont cependant point rares; j'oſe même dire qu'ils ſont plus fréquens qu'on ne penſe. Parmi le nombre de ceux que je pourrois citer, j'en rapporterai deux ſeulement que j'ai vûs en Italie, où ce mal s'eſt préſenté ſouvent à mes yeux ſous les aſpects les plus étranges.

Je fus appellé à Rome, pour une jeune perſonne, qui depuis quinze mois ſouffroit d'une vive douleur à un genou, ſuivie de gonflement inflammatoire dans toute l'articulation : ſa gorge s'enflammoit de tems à autre, au point qu'on n'avoit prévenu pluſieurs fois la ſuffocation, qu'à force de ſaignées. Ces déſor-

dres qui étoient accompagnés de fiévre, de maux de tête, d'insomnies, &c. avoient été longtemps combattus sans aucun succès. Je lui prescrivis encore nombre de remédes internes & externes, dont elle ne retira pas plus d'avantages.

Voyant l''inutilité de tant de secours, & que la Malade dépérissoit de jour en jour sensiblement, je ne doutai presque plus que le mal ne fût causé ou entretenu par le mélange d'un virus vénérien, auquel ces accidens paroissoient avoir plus de conformité qu'à aucune autre cause. N'ayant pû trouver dans ses parens, ni sa nourrice, le moindre indice de la Maladie que je suspectois, je pris le parti d'interroger la Malade même; & après lui avoir représenté avec toutes les précautions convenables à son sexe, que le mystère, s'il y en

avoit, ne pouvoit que lui être très-funeste, & même mortel, elle eut le noble courage de m'avouer enfin, que quelques années auparavant, elle avoit eu le malheur de se rendre aux sollicitations d'un jeune homme qui l'avoit infectée; que dans cette situation, elle s'étoit confiée à un Médecin que son Amànt lui avoit adressé, lequel après lui avoir fait prendre en secret beaucoup de tisanes, lui fit user long-temps de bolus mercuriels, & que depuis elle avoit d'autant plus compté sur une parfaite guérison, que tous les symptômes de sa maladie, qui étoient des Chancres & des douleurs articulaires, avoient entiérement disparus. On doit imaginer que cet aveu me décida bien-tôt sur le parti que j'avois à prendre; & comme elle se trouvoit, pour ainsi dire, toute disposée; je la mis, sans différer, à l'usage des gout-

tes mercurielles, & de quelques frictions faites d'onguent de mercure sur le genou. Deux mois après tous les accidens eurent disparus, & la Malade se trouva parfaitement rétablie, sans que ses parens ayent jamais pénétré la cause de son mal. Cette guérison fut entiérement rapportée à quelques autres petits remédes que je continuai de lui prescrire pendant tout le tems de la cure, mais dont elle eut toujours grand soin de ne jamais faire usage.

Je fus mandé dans la même Ville pour une autre personne d'environ vingt ans, venue d'une Province voisine, pour se faire traiter d'une grande inflammation aux yeux dont elle souffroit beaucoup depuis huit mois; ce mal étoit accompagné de fortes douleurs de tête, de fievre, d'insomnie, de suppression de régles, & d'un gonflement très-considérable dans les parotides, sans presque

aucune douleur ni inflammation de ces glandes.

Les fréquentes ſaignées du bras & du pied, les ſangſues appliquées ſur les tempes, les veſſicatoires derriere les oreilles, les cautères à la nucque & ſur les extrêmités, les bains, le petit lait, les apéritifs, les purgatifs, les cataplaſmes, les emplâtres, & autres remédes généraux, n'avoient jamais rien pû gagner ſur cette maladie.

Après avoir examiné le mal, & m'être aſſuré que la Malade n'avoit hérité d'aucun virus ſuſpect; je lui preſcrivis encore le petit lait, les demi-bains, une tiſane de poulet pour ſa boiſſon ordinaire, des collyres, des lavemens, & fis appliquer ſur les parotides, l'emplâtre de diabotanum malaxé, avec ceux de ciguë, de mucilage, & de Vigo *cum mercurio*, pour paſſer enſuite aux

remedes

remédes fondans & apéritifs. Huit jours après l'ufage de ces remédes, un Domeftique de la maifon qui avoit entendu toutes les queftions que j'avois faites au pere de la Malade, relativement aux maux Vénériens, vint me confier qu'il fçavoit, à n'en pouvoir douter, que fa jeune Maîtreffe avoit eu pendant quelque temps une intrigue fécrete avec un jeune homme réputé pour un débauché, lequel pourroit fort bien lui avoir donné du mal, & que par conféquent je priffe mes mefures en conféquence. Sur cet avis, qui me parut d'abord fingulier, mais qui ne me furprit nullement, je lui fis continuer encore pendant quinze jours les remédes prefcrits, comme autant de moyens préparatoires au grand reméde ; & après avoir perfuadé aux parens que ces fortes d'inflammations & d'engorgemens ne

peuvent être réduits que par le mercure, malgré qu'il n'y eût rien de vérolique) ce qui arrive quelquefois en effet), je procédai sans délai à l'administration des frictions, qui furent continuées pendant quarante-cinq jours de suite, après lesquelles tous ces accidens furent dissipés, excepté l'engorgement des parotides, qui fut cependant réduit à une telle situation, que quelques frictions d'onguent de mercure, & l'application de quelques emplâtres fondans finirent bien-tôt de le résoudre entiérement.

Pendant le cours du traitement, la Malade convint en effet, qu'environ un an avant l'apparition de tous ces maux, elle avoit eu la fréquentation d'un homme; que pendant ce commerce il lui étoit survenu un écoulement, précédé de fortes cuisons & d'inflammation aux parties, qu'elle

s'en étoit plainte à ſon ami, qui l'avoit d'abord aſſurée que cela n'étoit rien de mauvais, mais que cependant il avoit bien voulu lui faire prendre pour plus grande précaution, quelques bouteilles de tiſanne & d'émulſion qu'il lui fourniſſoit, enſuite il lui fit uſer des pilules purgatives, & enfin des injections qui diſſipérent entiérement ſa perte blanche. Je n'eûs certainement pas beaucoup de peine à lui perſuader, que ſa prétendue perte, n'étoit autre qu'une bonne Gonorrhée virulente, dont elle avoit été traitée à peu près, comme une infinité d'Amans traitent leurs Maîtreſſes, quand ils font tant que de ne pas les abandonner, après les avoir vilainement empoiſonnées.

Ces deux obſervations qui reſſemblent à mille autres de cette eſpéce, qu'on pourroit rapporter & prendre, dans des Pays où la

liberté du ſexe eſt ſans doute bien plus grande qu'en Italie, où tout paroît à cet égard plus reſſerré dans les bornes de la décence, ſuffiſent pour prouver qu'il eſt certains cas en maladie, où il ſeroit dangereux de trop préſumer de la vertu d'une perſonne, quoique les accidens qui ſe préſentent à combattre, ne puiſſent donner que des preuves équivoques du contraire, puiſqu'il eſt vrai que la vigilance la plus précautionnée des parens ne peut pas toujours la mettre à couvert des écarts où les paſſions de la bouillante jeuneſſe l'entraînent. On ne doit pas uſer non plus, d'une moindre circonſpection envers les enfans, tant de l'un que de l'autre ſexe, puiſque nous avons de fréquens exemples, que leur innocence ſe trouve indignement ſurpriſe par des Malheureux, qui non contens d'en abuſer, ſont encore ſou-

vent aſſez ſcélérats, pour les infecter. J'ai connu nombre de petites filles à Paris, & ailleurs, depuis l'âge de ſept ans, juſqu'à 12, dans ce cas fâcheux, ſans que leurs parens en fuſſent informés. J'ai traité à Naples un petit garçon de neuf ans, à qui une ſervante de la maiſon qui en faiſoit ſon amuſement, avoit communiqué un Chancre, accompagné de fortes douleurs véroliques dans les articulations, & dont il fut délivré par le mercure, après avoir tenté inutilement pluſieurs remédes. (*a*) Enfin ce qu'il y a

---

(*a*) Les peres & les meres, doivent être d'autant plus attentifs à prévenir ces infâmies de la part de leurs domeſtiques, qu'outre le mal vénérien auquel ces pauvres enfans ſont expoſés; c'eſt que ſi peu qu'ils continuent cet exercice, ils maigriſſent à vûe d'œil, ſe fondent, & tombent bien-tôt dans le maraſme, malgré qu'il n'y ait point d'éjaculation de leur part.

de plus étrange & de plus horrible en même tems, c'eſt qu'il eſt très-ordinaire de trouver dans les grandes villes principalement, de jeunes garçons, & quelquefois même de jeunes filles, infectés par le commerce le plus infâme, que la brutalité humaine ait ſans doute jamais pû imaginer. La maladie ſe déclare enſuite par des maux, dont la cauſe eſt d'autant plus difficile à reconnoître, qu'on eſt ordinairement moins porté à la ſuſpecter.

Les accidens de la Vérole ſont, comme nous l'avons déja dit, ſi variés & ſi étranges dans certains Sujets, qu'il ſeroit ſouvent impoſſible de les deviner & les détruire, ſi on n'étoit déja prévenu par l'expérience, que le moindre ſoupçon de ce mal, peut ſuffire en pratique, pour nous donner droit d'accuſer une cauſe qui devient quelquefois d'autant plus

occulte, qu'elle date de loin, & qu'elle a été mal traitée : en voici un exemple.

Je fus mandé à Rome pour une femme de ving-huit ans, d'une aſſez bonne compléxion, qui, depuis plus de ſix mois, ſouffroit de fréquens accès de coliques inteſtinales, ſuivies de fievre, de nauſée, de vomiſſement bilieux, de diarrhée, d'inſomnie, de mouvemens convulſifs, de maux de tête, & autres accidens, qu'on obſerve dans les coliques bilieuſes, de Poitou, des Peintres & des Plombiers : tous les remédes généraux que ces ſortes de maux indiquenr, avoient été employés juſqu'alors ſans aucun ſuccès. Avant de rien entreprendre, je m'informai ſi cette femme, outre ſes menſtrues qui avoient diſparu depuis ſa Maladie, avoit été ſujette à quelque autre évacuation habituelle ; ſi elle avoit

rendu des calculs par les urines, ou par les ſelles; ſi elle ſouffroit de ventuoſités, ou avoit rendu des vers; ſi elle avoit eu des Maladies Vénériennes, ou ſentoit du mal dans la matrice, qui pût indiquer un ulcère ou quelque corps étranger dans cette partie; ſi elle étoit ſcorbutique, ſi elle avoit avalé quelque poiſon, ſi dans ſa maiſon ou au voiſinage, on travailloit à l'eau forte, dont la fumée eſt toujours redoutable, ou aux couleurs, & autres drogues qui contiennent des parties ſulphureuſes & arſénicales; enfin, ſi on avoit fait brûler des bois peints, dont les exhalaiſons, ſuivant l'expérience & les obſervations de feu M. Combaluſier, célébre Médecin de Paris, ſont funeſtes & mortelles. Toutes ces perquiſitions qui ne ſont jamais à négliger dans pareilles circonſtances: n'ayant pû me fournir

aucune

aucun indice certain ſur la cauſe de cette Maladie, je preſcrivis à la Malade des bains aqueux, comme le moyen le plus aſſuré pour combattre l'affection hyſtérique que je ſuſpectois avec quelques autres petits remédes qui n'opérerent pas mieux que les précédens. Comme le mal devenoit tous les jours plus opinâtre, je queſtionnai encore le mari qui, finalement, avoua qu'il avoit eu un chancre, pluſieurs mois avant ſon mariage, mais dont il avoit été parfaitement guéri, diſoit-il, par un Chirurgien de la premiere réputation; cette guériſon avoit même été approuvée par un Médecin, qui lui avoit certifié qu'il pouvoit ſe marier en toute ſûreté, puiſque ſa cure avoit été faite dans toutes les régles. Il ajoutoit à cela qu'il s'étoit toujours aſſez bien porté depuis, à quelques petits maux de tête près,

qu'il n'avoit jamais plus connu d'autre femme que la ſienne, & que de deux enfans qu'il avoit eus, l'un étoit mort de la petite-Vérole, & l'autre n'avoit jamais ſouffert aucune infirmité.

Quoique je ſois certainement bien éloigné de donner trop à la Vérole, ſans, au préalable, avoir bien examiné toutes les circonſtances qui peuvent ſervir à la décéler, quoique, dis-je, je ne lui attribue pas gratuitement tous les maux qui ſe préſentent à combattre, qui ſont difficiles à ſurmonter, & que je ne les ſoumette point impunément au grand remede, comme nombre le font; cependant je ne perds jamais de vûe cette remarque de Baglivi, dont Rome & la Médecine pleurent encore la perte, qui dit, *generaliter in virorum pertinacibus morbis de lue venereâ.* D'ailleus une longue expérience m'a appris

à me défier toujours un peu de la plûpart de ces guérisons vénériennes, de celles même qui passent fort souvent pour méthodiques : comme dans celle dont nous parlons, il n'avoit été question que de beaucoup de tisanes, de pilules, de purgatifs, d'onguens & de précipité appliqués sur l'ulcère, je n'eus aucune difficulté de proposer le mercure, comme un reméde qui n'étoit point sans indication dans la circonstance présente ; puisqu'il étoit assez probable que la Malade avoit contracté peu à peu, & à la longue, une portion de virus vénérien, mal guéri dans son mari, dont il n'étoit point, à la vérité, sensiblement affecté lui-même, parce qu'il étoit plus fort, & plus en état de lui résister. (Ce sont ces différentes forces de constitutions, qui servent à expliquer en partie, pourquoi la Vérole se

manifeste plutôt & plus cruellement dans de certains Sujets que dans d'autres.) J'étois persuadé que le virus en épaississant le corps de la lymphe, avoit obstrué les principaux couloirs du bas-ventre, & détruit en même tems la plus grande portion du mucilage extinsible du sang, ce qui rendoit les humeurs d'une âcreté constante & vicieuse; conditions requises, pour occasionner dans les viscères, des embarras & des irritations, qui auroient peut-être fait périr plusieurs fois la Malade, sans les secours qui lui furent donnés, & qui, sans être spécifiques à son mal, ne servirent cependant pas peu à tempérer les accidens. La plûpart des Médecins appellés furent contraires à cette proposition; & le mari qui, comme le plus grand nombre des Malades, aiment à se faire illusion sur leurs maux, étoit tellement prévenu contre le

mercure, qu'il ne fut pas possible de lui faire entendre raison à ce sujet.

Deux mois se passérent encore à peu près dans les mêmes tourmens, jusqu'à ce qu'enfin, cet homme fatigué de voir toujours souffrir sa femme, me pria instamment de faire tout ce que je jugerois nécessaire pour la soulager; je voulus en consulter encore avec M. le Docteur Dionisi, homme très-expérimenté en Médecine; & après être unanimément convenu de la nécessité qu'il y avoit de profiter, sans délai, du peu de force qui restoit à la Malade pour l'administration du grand remède, je commençai le traitement, & le continuai avec tant de succès, qu'à la sixiéme friction, les coliques avoient diminué sensiblement; & au lieu de huit, dix ou douze jours, qu'elles laissoient d'intervalle entre chaque accès,

elles s'éloignerent d'autant plus de ce terme, qu'on avançoit dans le traitement ; enfin à la dix-huitiéme, tous les ſymptômes diſparurent entiérement, & la Malade ſe trouva très-bien guérie, à un reſte de maigreur & de foibleſſe près, dont elle fut bien-tôt rétablie par l'uſage de la diete blanche, qu'elle n'avoit jamais pû ſupporter juſqu'alors. Le mari & l'enfant furent auſſi traités à leur tour, & tous jouirent bien-tôt après, d'une parfaite ſanté.

Cette obſervation prouve ſans doute aſſez, combien on doit être en garde contre la plûpart des guériſons vénériennes, quoique très-ſouvent faites par des hommes de réputation, puiſqu'il eſt très-certain qu'un grand nombre penſent, que toutes ces marques extérieures de la Vérole, comme Chancres, Bubons, Go-

norrhées, Verrues, &c. n'ont besoin, pour être parfaitement guéries, que de tiſane d'émulſion, de quelques bolus mercuriels, ou tout au plus, de deux ou trois petites frictions mercurielles, faites aux environs des parties génitales. On ne fait ſans doute point attention, que pour peu que ces Maladies ſoient anciennes, que le virus ait fait des progrès, ou que les Malades aient déja eu des maux de cette eſpéce, & dont ils auront été encore peut-être maltraités, qu'il eſt impoſſible que ces ſeuls moyens puiſſent ſuffire pour les guérir radicalement. Feu M. Petit, ſi célébre dans l'art d'opérer & de guérir, expoſe très-clairement cette vérité, dans ſon excellent Traité des Maladies des Os, tom. II, p. 288. » Combien de fois avons-» nous vû des exoſtoſes véroli-» ques, arriver à gens qui ſe

» croyoient exempts de Vérole,
» parce qu'ils jouiſſoient d'ail-
» leurs d'une parfaite ſanté, ils
» avoient eu des Chancres, des
» Bubons, des Chaudepiſſes, dont
» ils croyoient avoir été parfaite-
» ment guéris, parce qu'ils avoient
» été entre les mains d'habiles
» gens, & qui les avoient traités
» ſelon les régles : ces gens habi-
» les ſont cependant dans l'er-
» reur de croire, que ces Mala-
» dies traitées par les tiſanes &
» par la panacée, le ſont radica-
» lement, & ſans craindre de re-
» tour ; ils ſe trompent cepen-
» dant, j'oſe avancer ici, que le
» Chirurgien le plus habile traite
» un Chancre, un Poulain, une
» Chaudepiſſe, avec les tiſanes
» & les préparations mercuriel-
» les ; j'oſe avancer, dis-je,
» qu'après ce traitement, il ne
» doit ni ne peut aſſurer que
» ſon Malade n'aura point la Vé-

» role. Cette façon de penſer ne
» ſera point reçue de tout le mon-
» de ; mais l'expérience la con-
» firme ; on voit tous les jours des
» perſonnes attaquées de Vérole,
» qui ont eu des Chancres & des
» Poulains, traitées par les re-
» médes que nous avons dits ci-
» deſſus, aux uns elle ſe mani-
» feſte, de façon que perſonne
» ne peut douter de ſon exiſten-
» ce ; aux autres, les ſymptômes
» ſont différens ; ce qui dépend
» ſouvent du temps qu'il y a que
» le Malade a eu les Chancres ou
» les Poulains : nous rendrons rai-
» ſon de toutes ces choſes, en
» parlant des ſignes ; c'eſt-là que
» nous ferons connoître que ceux
» qui n'ont eu que des Chaudepiſ-
» ſes, ne ſont pas toujours plus
» heureux, que ceux qui ont été
» attaqués de Poulains & de
» Chancres.

Après une telle autorité, ap-

puyée ſur plus de quarante ans de pratique ; & après les exemples les plus frappans, peut-on être trop attentif ſur le traitement des Maladies appellées Galanteries ? Tout le monde convient que les accidens qui viennent à la ſuite de ces maux, tels que les exoſtoſes, les ulcères, les caries, les gommes, les douleurs articulaires, &c. ſont des ſignes certains de la Vérole, & qu'on ne peut détruire que par le mercure, & tous ne veulent point également convenir, que ces mêmes galanteries ſoient véroliques, & qu'il faille enfin employer le grand reméde pour les guérir radicalement ; quelle étrange contradiction !

Que ne me reſte-il pas à dire de la malheureuſe ſécurité de bien de gens, dont la jeuneſſe a été un tiſſu de débauches, & qui, pour n'avoir jamais été atteints

d'aucun ſymptôme évident de la Vérole, je veux dire de galanterie, vivent dans un état de tranquillité ſurprenant; ſçavent-ils que le virus vérolique, n'eſt pas toujours de la même force ? Ignorent-ils qu'il y a des tempéramens aſſez vigoureux, pour réſiſter bien des années, aux effets de cette cauſe vicieuſe: car enfin il en eſt de cette Maladie, comme de tant d'autres, qui ne ſe déclarent que quand la cauſe morbifique eſt arrivée à un certain degré de force, de développement, & d'activité.

Si nous voyons chaque jour des hommes gagner du mal auprès des femmes, & avec leſquelles, d'autres hommes qui en ont également joui, n'ont rien pris en apparence, cela ne provient ſans doute, que parce que ceux qui ſe plaignent, ont pris une plus forte doſe de virus, ou qu'ils ſont

d'une conſtitution plus foible, plus délicate que les autres, ou bien ce qui eſt encore plus ordinaire, c'eſt qu'ils portoient déja dans les humeurs, une portion plus ou moins grande de ce vice antécédemment gagné dans des commerces impurs, où ils s'étoient peut-être félicités à leur tour, de n'avoir point été empoiſonnés, tandis cependant que d'autres en étoient ſortis en très-mauvais état. Enſorte qu'il eſt, pour ainſi dire, impoſſible d'avoir commerce avec une perſonne ſuſpecte, je veux dire gâtée ou mal guérie, ſans éponger & humer, une certaine doſe de virus, qui en ſe dévelopant ou ſe joignant avec une autre portion gagnée dans un autre tems, ou même originairement établie dans le ſang, ſe déclarera tôt ou tard, avec toute la force & la malignité d'une maladie formée, ou en

compliquera quelqu'autre, qu'il rendra peut-être incurable ou mortelle.

Que la Vérole, je le répéte, ſoit forte ou foible, qu'elle réſide dans une conſtitution bonne ou mauvaiſe, elle peut reſter cachée un tems fort conſidérable, ſans ſe montrer par aucun ſigne ſenſible. Je pourrois étayer ce fait d'une infinité d'obſervations autentiques; mais il y en aura aſſez d'une pour détromper le Public, & lui apprendre, combien il eſt important de voir clair, dans une Maladie qui, pour être quelquefois tardive à ſe manifeſter, n'en eſt ſouvent que plus redoutable & plus difficile à guérir.

Un Négociant de Marſeille, avoit fréquenté vingt-cinq ans auparavant quelques femmes débauchées; après tout ce long eſpace de tems, dans le cours duquel il s'étoit marié avec une fem-

me très-vertueuſe, il lui ſurvint un ulcère ſur le milieu de la verge, accompagné d'une continuelle érection & d'une douleur ſi vive dans toute la partie, qu'il ne dormoit ni nuit ni jour. Dans le même temps, les glandes des aînes ſe gonflérent, & s'enflammerent beaucoup; ce qui augmenta conſidérablement les tourmens du Malade; M. Goirand pere, fort habile Chirurgien de cette Ville, mit en uſage, pendant huit jours de ſuite, tous les calmans & antiphlogiſtiques, qu'on peut employer en pareil cas, ſans procurer au Malade que très-peu de ſoulagement. Ce Chirurgien qui ne perdoit point de vûe que le Malade avoit connu des femmes ſuſpectes, imagina, avec raiſon, que cette Maladie pouvoit fort bien dépendre d'un virus taciturne & ſuſpect; en conſéquence il appliqua ſur l'ulcère un pluma-

ceau chargé d'onguent de mercure; ce moyen calma tellement les accidens, que la nuit ſuivante le Malade repoſa tranquillement, & par la ſeule continuation de ce ſimple reméde, il fut entiérement ſoulagé; M. Goirand le paſſa enſuite par le grand reméde, de même que ſon épouſe; l'ulcère chancreux & les bubons diſparurent, & en peu de temps le Malade fut guéri d'un vice qui ne l'avoit jamais incommodé juſqu'alors, ni paru ſous aucune autre forme, quoique les humeurs en fuſſent infectées depuis vingt-cinq ans. C'eſt ſans doute à ce même virus, qu'on doit imputer la mort de tous leurs enfans, qui étoient au nombre de quatre, que ce pere & cette mere inconſolables, virent périr miſérablement, peu de temps avant la découverte de cette Maladie, malgré tous les ſoins qui leur furent donnés.

Combien d'autres Maladies non moins obſcures que celle qui fait le ſujet de cette obſervation, ne manque-t-on pas de guérir, faute de rechercher leur véritable origine? On ſe repoſe ſur une jeuneſſe paſſée, parce qu'on n'a jamais porté de marques communes de la Vérole, tandis cependant qu'on n'a rien oublié pour ſe la procurer parmi des femmes ſuſpectes, & on s'aveugle volontairement ſur d'autres marques, qui, quoique moins ordinaires, ne ſont pas moins dépendantes de la Maladie, qu'on ne veut pas convenir d'avoir.



CHAPITRE

CHAPITRE XIII.

Avantages de la méthode de l'Auteur, ſur celle qu'on ſuit communément dans le traitement de la Vérole.

UNE méthode, au moyen de laquelle on guérit de la Vérole, ſans, pour ainſi dire, cauſer aucune peine, & que très-peu de dérangement à ceux qui en ſont attaqués, mérite ſans doute la préférence ſur la plûpart des autres, qui ne ſont pas ſuſceptibles de ces avantages. Celle que j'ai pratiquée juſqu'ici avec le plus grand ſuccès, eſt ſans trop de prévention dans cette heureuſe diſpoſition. Elle a d'abord cela de particulier, qu'avec les préparations convenables, on peut

presque toujours vaquer à ses affaires sans aucun danger, pourvû néanmoins qu'on ne tombe point dans aucun excès, qu'il faut au contraire toujours éviter avec grand soin.

On mange & on boit ordinairement sans dégoût, parce que l'estomac n'est point inquiété ni affoibli par des purgatifs ni des tisanes qui en troublent toujours plus ou moins les fonctions, on guérit de cette maladie sans publicité, ce qui n'est pas d'un petit avantage pour ceux qui ont des ménagemens à garder, & des devoirs importans à remplir.

On comprend assez sans doute, que j'entends parler ici, de ces Malades, dont la Vérole n'est point absolument grave ; car quand elle est arrivée à un certain degré de force & de malignité, tout le monde sçait, que pour lors, le repos est indispen-

ſable, & que le traitement devient différent, ſelon l'état des maladies, & des accidens qui ſe préſentent à corriger.

Sans donner l'excluſion aux bains, dont je reconnois au contraire tous les avantages, je n'y ſoumets cependant pas toujours les Malades, à moins qu'ils ne ſoient atteints de ces Maladies graves, ou qu'ils ne ſoient d'un tempérament ardent, ſec, mélancolique, & dont la fibre incline à l'irritation. Dans ces circonſtances, ce moyen eſt d'autant plus indiſpenſable, que l'eau en pénétrant juſques dans les capillaires des capillaires, & abreuvant en tout ſens la fibre, qui ne la ſeroit jamais auſſi-bien par la voie circulaire, la force à ſe rendre plus docile à l'avenir, & à meſure qu'elle impoſe ſilence au ſyſtême nerveux irrité, elle diſpoſe en même temps tous les filtres & les

couloirs, en un mot tous les solides & les fluides, à se prêter favorablement à l'action du mercure, & le met enfin en état, de détruire entiérement le vice qu'il n'auroit peut-être jamais pû subjuguer sans son secours.

Non-seulement l'usage des bains convient pour disposer la plûpart des Malades au grand reméde; mais il se trouve encore des Sujets, qu'il faut nécessairement baigner depuis le commencement jusqu'à la fin du traitement. Cette Méthode est d'autant plus sage, qu'outre qu'elle prévient la sécheresse des solides, comme des liquides, & qu'elle rend l'entrée du mercure plus facile à travers la peau; c'est qu'elle élude en même-temps la salivation, & bien d'autres accidens fâcheux, en favorisant une douce & paisible transpiration, qui sert d'égout aux humeurs viciées,

& au mercure qui les a divisées.

Malgré tous les avantages qu'on retire des bains, il faut cependant convenir, qu'outre qu'ils sont fort incommodes, c'est qu'ils sont aussi souvent contraires aux personnes délicates & poitrinaires ; ils ne sont point favorables non plus à la plûpart des femmes enceintes, dont la Vérole, quoique souvent peu ancienne, le traitement est d'autant plus pressant, qu'en les guérissant, on est assûré de guérir à la fois deux personnes, la Malade & l'enfant qu'elle porte.

Quand je trouve donc trop de difficulté à soumettre les malades aux bains externes, je leur en fais prendre d'internes, qui consistent en un ou deux lavemens par jour, composés d'eau simple ou d'une décoction d'herbes émollientes, & en une abondante boisson d'eau fraîche, &

même à la glace, si la saison, le tempérament du Malade & les accidens de la Maladie, le permettent. L'eau glacée avec de la neige sur-tout, devient par sa froideur & le sel qu'elle contient, un excellent antiphlogistique, soutient les forces de l'estomac, réprime dans presque tous les cas, les ventosités qui jouent un si grand rôle dans la plûpart des maladies, calme l'ardeur & le bouillonnement du sang, & favorise enfin supérieurement les digestions, au lieu de les empêcher.

Cette sorte de boisson dont on devroit, sans doute, faire un plus grand usage en maladies, est encore excellente pour les vaporeux, & pour ceux qui sont énervés par le commerce des femmes, ou par quelqu'autre excès, auquel la jeunesse, tant de l'un que de l'autre sexe, ne se trouve malheureusement que trop livrée.

C'eſt un cordial rafraîchiſſant, qui joint à l'uſage du lait, & du lait même coupé avec des eaux martiales, produit des biens infinis dans ces ſortes d'épuiſemens.

Au moyen de cette préparation, qui eſt de la derniere ſimplicité, & aucunement gênante; je ſuis ſûr de porter dans le ſang des Vérolés, un véhicule qui ne lui manque toujours que trop, & d'autant plus excellent, qu'il a avec les liqueurs de l'homme, une parfaite analogie. Cependant ſi la Maladie eſt accompagnée de quelque inflammation, ſuivie de fortes douleurs, comme celle par exemple qui arrive aux parties de la génération au commencement de la Gonorrhée & des autres galanteries, ou que les Sujets ſoient poitrinaires, &c. pour lors il convient de recourir aux ſimples tiſanes adouciſſantes & antiphlogiſtiques, telles que

celles de veau, de poulet, émulſionnées, d'orge, d'avoine, de fleurs, de mauve, de guimauve, de bouillon-blanc, de graine de lin, au petit lait clarifié, &c. Toutes ces boiſſons qu'on fait prendre dégourdies ou froides, autant qu'il eſt poſſible, & auxquelles on ajoute, ſuivant le beſoin, les ſels de nitre ou de prunelle, & même le camphre, jointes aux autres remédes généraux, ſont très-propres à diſſiper la phlogoſe générale & particuliere, & ſont, par conſéquent, préférables à l'eau naturelle, jusqu'à ce que du moins ces accidens aient diſparu.

Quand on met en uſage les bains, on ne ſçauroit être trop attentif à ne point les faire prendre trop chauds, car au lieu d'abreuver & de relâcher les ſolides, de calmer & d'abattre la fougue du ſang & des autres humeurs, qu'on

qu'on veut diviſer & rendre plus fluides à force de les détremper, les enflamment au contraire, & jettent le plus ſouvent l'œconomie entiére dans le déſordre. Il convient qu'ils ſoient ſeulement tiédes pour les Malades qu'on baigne dans l'Hiver, & d'un froid ſupportable pour ceux qui les prennent dans l'Eté, comme dans les autres ſaiſons tempérées. Tous les bons Praticiens ſçavent, que les bains froids (particuliérement ceux qu'on prend à la riviere, où l'eau ne peut point s'échauffer par la chaleur du corps, & qu'on doit préférer à celle des puits & des fontaines, parce qu'elle eſt, pour ainſi dire, plus liquide, moins dure & moins peſante) ſont des remédes auſſi contraires à la trop grande raréfaction de nos liqueurs, que l'eau froide l'eſt à l'égard de l'eau bouillante. En effet, quand on conſi-

dére le contraſte qu'opérent quelques gouttes d'eau froide, verſées ſur une immenſe quantité de celle qui eſt dans ſon plus haut degré de chaleur & de bouillonnement ; on conçoit ſans peine, combien les bains froids peuvent être ſalutaires dans tous les cas, où l'orgaſme de nos humeurs eſt extrême, & nous font voir en même tems que les bains chauds diminuent conſidérablement les forces, en relâchant trop les ſolides, & en augmentant la tranſpiration, tandis que les froids fortifient par des raiſons toutes contraires.

Quand les Vérolés qu'on a à traiter ſont vaporeux, le plus ſûr moyen de les diſpoſer efficacement au mercure, d'éloigner & de prévenir en même tems les ſpaſmes & les convulſions, dont ces ſortes de Malades ſont ſans ceſſe menacés ; c'eſt de les noyer

dans les bains tiédes, ou auſſi froids qu'ils pourront les ſupporter. Ce remède devient dans ce dernier cas, ſi important pour leur guériſon, qu'on peut dire, que tous les autres leur ſont inutiles, & même dangereux ſans ſon ſecours.

Quant au tems qu'on doit reſter dans les bains, cela dépend de la force, de l'état des Malades, comme de la ſaiſon où ils les prennent; mais en général, ils ne doivent pas y reſter plus d'une heure & demie ou deux heures chaque fois, ni guere moins d'une heure. S'ils y reſtent au-delà, ils peuvent trop les affoiblir, en les excitant à des grandes tranſpirations qu'il faut prévenir autant qu'il eſt poſſible, en gardant le repos & un régime convenable, (j'entends parler ici des bains tiédes) s'ils y reſtent moins, ils ne ſçauroient leur procurer

qu'un foible bénéfice, parce que l'eau n'a le tems ni d'aſſouplir les ſolides, ni de s'inſinuer dans les humeurs en aſſez grande quantité, pour humecter les uns, & rendre plus coulantes les autres.

On doit remarquer que les femmes, comme les enfans, qui ont la peau plus lâche, la fibre plus obéiſſante, & par conſéquent la conſtitution plus délicate, doivent, par toutes ces raiſons, y reſter moins de temps que les hommes, qui ſont ordinairement plus forts, & dont la peau eſt plus dure, & les pores ſont plus ſerrés.

La ſituation, qu'on garde dans les bains, ne contribue pas peu ſans doute, aux bons ou aux mauvais effets qu'ils produiſent. Si on les prend aſſis, & les jambes un peu fléchies, cette poſition favoriſe infiniment l'entrée de l'eau dans toutes les parties ſub-

mergées, attendu que la plûpart des muſcles & la peau, ſont dans le relâchement; il faut donc la préférer à la verticale, & à la preſque horiſontale, qui n'ont pas à beaucoup près les mêmes avantages; les perſonnes foibles & poitrinaires, doivent ſe donner bien de garde de prendre les bains entiers: le corps ſe trouvant pour lors accablé, & comme écraſé par le poids d'une plus grande nappe d'eau, & par celui d'une colonne d'air infiniment plus conſidérable, il arrive néceſſairement que le ſang contenu dans les vaiſſeaux comprimés & preſque oblitérés, refoule vers l'intérieur, ſe porte aux parties ſupérieures principalement, & occaſionne la difficulté de reſpirer, des crachemens de ſang, des maux de tête, des vertiges, la fiévre, &c.

Ce que nous venons de dire au ſujet des bains chauds, doit avoir

également lieu pour les lavemens, dont on fait un si fréquent usage. Il est certain que la plûpart de ceux qui s'en servent, les prennent à un degré de chaleur, qui est tout-à-fait contraire au but qu'on se propose. Si les clystères sont tiédes ou agréablement froids, ils deviennent laxatifs & rafraîchissans, s'ils sont chauds, & pour ainsi dire bouillans, ils portent une ardeur dans les entrailles, qui se communique bientôt dans le sang, & la fiévre en est souvent la suite. Ils engendrent des vents, & nourrissent l'hypocondrie qui est chassée par des moyens contraires. Cette remarque est d'autant plus essentielle dans le traitement des maux vénériens, dans les inflammations de la vessie, & autres viscères du bas-ventre, où il faut faire un usage suivi & journalier de ces sortes de bains internes, que les

parties de la génération qui, pour l'ordinaire, souffrent dans ces occasions, sont voisines & portent sur la portion du canal intestinal qui les reçoit.

Un plus grand détail sur l'usage des bains seroit ici déplacé; ceux qui voudront connoître plus exactement l'efficacité de ces moyens, & les cas où ils doivent être employés, n'ont qu'à consulter l'excellente dissertation de M. Raymond, célébre Médecin de Marseille, couronnée par l'Académie de Dijon, en l'an 1755. Cet Ouvrage qui est au-dessus de tout éloge, est rempli d'excellens préceptes qui caractérisent partout le bon Praticien, & le véritable Observateur.

Quant aux boissons dont nous avons déja parlé, & dont les Malades doivent continuer l'usage pendant tout le tems du traitement, elles seront prises souvent,

mais à petits verres ; par ce moyen le ſang & la lymphe en ſeront plus humectés, & les fonctions de l'eſtomac n'en ſeront point dérangées.

Une attention générale, c'eſt de ne point trop faire boire ceux qui ſont foibles, & dont l'eſtomac eſt beaucoup relâché ; les grandes boiſſons d'eau, principalement quand elle eſt tiéde, affoibliſſent les digeſtions qui ne ſont déja que trop pénibles, & diſpoſent à un plus grand épuiſement.

Pour rendre les boiſſons plus ſupportables & moins dégoûtantes, on peut y exprimer de temps en temps, & dans l'Été ſur-tout, un peu de jus de limon, elles en deviennent par-là plus raffraichiſſantes & plus cordiales ; du reſte on boira à ſes repas un peu de bon vin trempé, afin de ſoutenir les forces de l'eſtomac, ſans leſquelles tout eſt perdu.

Je n'adopte point les ſaignées, dont il eſt preſque toujours déſavantageux de faire uſage, parce que les Malades ne ſont ordinairement que trop affoiblis, à moins que leurs maux ne ſoient accompagnés de fiévre inflammatoire, ou de quelque phlogoſe particuliére. Dans ces circonſtances, ce n'eſt même que par leur fréquent uſage, qu'on peut ramener le calme dans les parties ſouffrantes, & prévenir l'embraſement général, dont on eſt ſi fort ménacé dans toutes les affections éryſipélateuſes. Mais ſouvent je préfére à cette évacuation qu'on met la plûpart du tems inutilement en pratique, avant le traitement de cette Maladie, une diéte de quelques jours, qui, ſans avoir les inconvéniens de la ſaignée, a l'avantage aſſuré de déſemplir beaucoup mieux les vaiſſeaux de toutes les eſpéces.

Les purgatifs qu'on place d'abord après la ſaignée, ſans être ſouvent mieux indiqués, puiſque la plûpart des Malades ſont ordinairement épuiſés par le mal & les remédes qu'ils ont pris, ou par des excès vénériens, n'entrent point non plus dans cette méthode, à moins qu'il n'y ait des indications bien préciſes. Dans ce cas, j'en fais uſer aux Malades, mais avec tant d'œconomie, qu'il n'y a pas à craindre d'ajouter à leur état actuel de foibleſſe.

Je paſſe enſuite à l'adminiſtration du mercure, que je donne en frictions, & quelquefois en liqueurs, ſelon les cas & les circonſtances; car cette pratique a cet avantage, que pouvant également employer le grand remède, ſous deux formes différentes, & le faire agir dans le même Malade, en commençant ſon opération de la circonférence au cen-

tre, ou du centre à la circonférence ; il eſt preſque impoſſible que la Vérole la plus invétérée puiſſe y réſiſter.

Quoique les doſes de mercure que j'employe ſoient fort conſidérables, eu égard à celles qu'on donne communément, elles ne ſont cependant point exceſſives, relativement aux pertes continuelles que font les Malades, à la réſiſtance de la Maladie, & à l'état de paix & de ſérénité dont ils jouiſſent pendant leur traitement. Le grand avantage de cette méthode, & qui aſſure tout le ſuccès dont elle eſt ſuivie, c'eſt qu'elle ne provoque point de flux de bouche, à moins que, comme nous l'avons dit ailleurs, les Malades ne ſoient ſcorbutiques, ou qu'ils ne faſſent uſage d'emplâtres mercuriels, dont on charge quelque partie, pour aider à fondre des tumeurs gommeuſes, qui

ſeules l'attirent quelquefois, de façon qu'on a bien de la peine à le réprimer.

C'eſt une remarque tirée de l'obſervation, que le mercure eſt toujours nuiſible aux Malades, pendant le tems des premieres douleurs & des inflammations. On doit donc ſe faire une régle de ne jamais ordonner ce remé-de, qu'après la diſparition entiére de ces accidens, ſur-tout quand c'eſt le canal de l'urèthre, ou les autres parties de la généra-tion qui ſouffrent. Ceux qui ſe conduiront autrement ne ſeront pas heureux dans le traitement des maux vénériens.

Quand la Vérole ſe trouve join-te au ſcorbut, (& c'eſt à quoi il faut bien prendre garde) la bon-ne pratique veut qu'on attaque ces deux vices en même tems, par les antivénériens & les an-tiſcorbutiques. Ce traitement

mixte eſt le ſeul capable d'aſſurer la réuſſite de la guériſon d'une telle maladie.

Il arrive fort ſouvent, que la Vérole dégénere elle-même, de façon à faire tomber la maſſe des humeurs en colliquation, & leur donne un air ſcorbutique, qui eſt tout à-fait impoſant. Cette complication, qui eſt très-commune, demande toute l'attention des Praticiens, afin de ne point la confondre avec le ſcorbut proprement dit. Le mercure pris en petite doſe, accompagné d'un long uſage du lait, ou de quelqu'autres doux incraſſants, tels que les crêmes de riz, d'orge, d'avoine, & autres ſuffiſent ordinairement, pour détruire le mal, & éloigner toute crainte de rechûte.

La maniere d'appliquer les frictions ne contribue pas peu à la naiſſance des accidens qui arrivent dans le traitement des maux

vénériens ; on veut beaucoup frotter une partie, dans la vûe de faire entrer le mercure dans les liqueurs ; & au lieu d'y réussir, on donne origine à des irritations de la peau, qui deviennent bien souvent inflammatoires ; ses pores se bouchent, & le mercure qui reste au-dehors est perdu pour le Malade. Quand on frictionne peu de tems & légérement une partie ; non-seulement on facilite l'introduction du minéral dans le corps, en prévenant les crispations de l'épiderme, & le resserrement des pores, que les longs & rudes frottemens occasionnent, mais encore l'entrée de ce reméde étant moins précipitée, ses effets sont moins à craindre.

Dans les tempéramens foibles & délicats, ainsi que dans les femmes enceintes & les enfans, on doit être sur-tout fort attentif à ne point s'écarter de cette maxi-

me ; il eſt même des cas, où il ne faut qu'étendre légérement l'onguent mercuriel ſur une partie, laquelle on enveloppe enſuite d'un linge bien chaud ; la ſeule chaleur naturelle ſuffit pour ſon introduction ; de cette façon, on eſt ſûr que le reméde s'inſinue par des gradations douces & meſurées, & pour lors on peut le regarder comme une eſpéce de roſée qui coule dans les humeurs, & qui en les diviſant paiſiblement, prévient une infinité de déſordres, auxquels les Malades ſont expoſés, quand ſon entrée eſt bruſquée & précipitée par des frictions trop longues & trop fortes. C'eſt encore une mauvaiſe méthode, que de faire donner les frictions devant un grand feu, comme quelques-uns le pratiquent ; la trop grande chaleur communique une ardeur dans les fluides, & une tenſion dans les

tégumens frottés, qui eſt tout-à-fait contraire au but qu'on ſe propoſe. Une autre faute ſur laquelle on ne fait point aſſez d'attention en pratique, c'eſt que les frictions ſont données communément par un tiers, qui a des pores dans la main, & qui par conſéquent ravit une grande partie du mercure deſtiné au Malade; de ſorte que dix onces de pommade par exemple, qui auroient pû le guérir, ſe trouvent inſuffiſantes, parce que celui qui a fait les frictions, en a reçu lui-même une très-grande portion.

Les gants, dont quelques-uns ſe ſervent dans cette opération, ne ſont nullement propres à prévenir ce qu'on cherche ici à éviter, au contraire, le mercure après avoir pénétré librement ces ſortes de peaux qui en retiennent elles-mêmes une grande quantité, il eſt également reçu & abſorbé par

par les mains échauffées, & la perte devient encore plus considérable pour les Malades. Pour obvier à cet inconvénient, il est plus sûr & plus simple, que le Malade même s'applique, autant qu'il lui est possible son mercure, & qu'il ait l'attention d'essuyer ensuite ses mains sur les linges qu'il porte, afin qu'il n'y ait rien de perdu pour lui. Etant par ces précautions plus sûr de la quantité du remède que les Malades ont pris, on est aussi plus en état de prononcer sur leur guérison.

Parmi le nombre d'observations que je pourrois donner au Public, pour constater la sûreté & l'excellence de la méthode que j'expose, j'ai choisi seulement quelques-unes de celles qu'il m'est permis d'exposer au grand jour, par les personnes respectables qui y sont nommées.

Une femme de trente-cinq ans,

porteuſe depuis ſept à huit ans ou mois, d'un ulcère vérolique, avec carie au bas de la jambe gauche, près la malléole interne, d'une tumeur gommeuſe ſur l'os frontal, & ſouffrant de fortes douleurs articulaires, me fut confiée par M. Digne, Conſul de France à Rome; pendant tout ce temps, on lui avoit fait beaucoup de remédes qui avoient tous été également infructueux. Je lui fis prendre quinze bains domeſtiques; & douze onces de pommade mercurielle faite au tiers, priſe en trente-huit jours de temps, terminerent heureuſement cette cure ſans apparence de ſalivation. Le régime fut doux & humectant; ſa principale nourriture n'étant que du lait, & ſa boiſſon de la tiſane d'orge, ou de l'eau naturelle, dans laquelle on ajoutoit un peu de bon vin à ſes repas. Du reſte elle ne fut jamais ſaignée ni pur-

gée pendant la maladie, & ne garda la chambre que par la ſeule raiſon, que quand on a mal aux jambes, le repos eſt abſolument néceſſaire.

Trois jeunes gens de la famille de M. l'Ambaſſadeur de... arriverent à Rome en très-mauvais état ; le premier étoit atteint de deux gros bubons, dont l'un étoit ouvert, & donnoit une ſuppuration très-fétide ; le ſecond avoit des Chancres à la verge, une Gonorrhée, & ſouffroit de vives douleurs dans les articulations, qui l'empêchoient de repoſer la nuit ; le troiſiéme portoit depuis plus d'un an, à la marge de l'anus, un condylôme long de cinq travers de doigt, ſur trois de large, & d'un pouce d'épaiſſeur. Ces trois Malades qui avoient déja été traités inutilement par un Chirurgien de Marſeille, furent mis, ſans différer,

à l'uſage de l'eau naturelle (reſſource que je ne manque jamais de mettre à profit toujours utilement, quand les Malades ont des raiſons pour éluder les bains) qu'ils continuerent juſqu'à la fin de la cure, enſuite je les fis paſſer aux frictions mercurielles, qui leur furent faïtes à un, ou à deux jours d'intervalles; & en moins de quarante jours, ils furent parfaitement rétablis, à un petit écoulement près, qui reſta à celui de la gonorrhée, & qui céda bientôt à l'uſage des bougies, ſans qu'il parût le moindre accident, & ſans avoir ceſſé un inſtant de vaquer à leurs affaires.

Quand au Condylôme, il diminua d'abord conſidérablement par le ſeul grand reméde, & par quelques petites frictions locales; le reſte fut emporté par la ſimple ligature de fil ciré, faite dans ſa baſe, & ſerrée de temps en temps,

comme on le pratique pour enlever les poireaux, & autres excreſcences qui paroiſſent au fondement & aux environs des parties naturelles.

Deux jeunes Anglois, me conſultérent dans la même Ville, ſur leurs indiſpoſitions ; l'un étoit atteint d'une ophthalmie conſidérable aux deux yeux depuis ſon bas âge, ſans s'être jamais apperçu d'aucun ſigne de Vérole, quoiqu'il ſe fût ſouvent expoſé à la prendre ; l'autre étoit infecté de cette Maladie, comme le témoignoit un gros Poulain, une gomme ſur une clavicule, un ulcère dans le fond du gozier, & des douleurs articulaires ; le premier avoit uſé beaucoup de remédes internes & externes, tant en Angleterre qu'en Italie, ſans qu'aucun eût pû le guérir. M. Ervens, Médecin & moi, lui conſeillâmes de paſſer par le grand remède ; en

conséquence ces deux Malades prirent les bains pendant vingt jours de suite, & commencérent d'abord après le mercure; le premier qui usa des gouttes mercurielles, accompagnées du petit lait, fut parfaitement guéri en moins de deux mois. Quant à l'autre, quatorze onces de pommade mercurielle faite au tiers, n'ayant pû détruire entiérement son mal, je me tournai du côté des gouttes, qui réussirent beaucoup mieux, mais qui cependant ne guérirent point parfaitement l'ulcère du gozier, qui ne céda qu'aux fumigations faites avec le cinabre natif, mêlé avec le sucre. On observera que la térébenthine, la gomme arabique, le miel, & même la manne qu'on mêle avec le cinabre, & dont on forme des tablettes pour l'usage, sont encore de très-bons moyens pour tempérer l'activité de la va-

peur minérale, & pour aider la guérison des ulcères vénériens. Le mercure coulant & embarrassé dans ces substances grasses & muqueuses est également bon, & même préférable au cinabre pour les fumigations, dans quelques parties du corps qu'on les porte, pourvû néanmoins qu'on ait la précaution de ne point laisser les Malades trop long-temps exposés à cette vapeur; car quelques minutes suffisent chaque fois, quand c'est le nez ou la bouche qu'on parfume. Comme ce Malade avoit la bouche scorbutique, & que ses humeurs étoient prises de ce vice national; je lui fis continuer les remédes que je crus les plus propres à combattre ce virus, & après trois mois de temps que dura la cure, il se trouva parfaitement rétabli. On remarquera que ces Malades sortirent fort souvent pendant leur

traitement, quoique nous fuſſions dans l'Hiver, qu'ils ne furent ni ſaignés ni purgés, & qu'ils ne prirent d'autre boiſſon que de l'eau naturelle, ayant ſoin de ſe tenir le ventre libre par des lavemens d'eau tiéde qu'ils prenoient chaque jour.

Un Monſieur & une Dame, Anglois de Nation, me firent appeller à Rome pour des maux fort graves. L'époux âgé de cinquante ans, mais de forte compléxion, avoit eu dans ſa jeuneſſe des maux vénériens, dont les uns avoient été bien, & les autres mal guéris. Depuis ſix ans, qui étoit à peu près le terme qu'il avoit entiérement renoncé à toute femme impudique, il ſentoit de vives douleurs dans les membres, & notamment dans le gras des jambes, & les tendons d'Achille, qui l'empêchoient de marcher & de dormir. Sa gorge s'enflammoit de

de temps en temps, au point que pour le ſoulager, il falloit promptement recourir aux fréquentes ſaignées, & autres remédes antiphlogiſtiques indiqués dans la ſquinancie. Un de ſes teſticules étoit légérement enflé; ſon corps étoit couvert de puſtules humides; & ſur la crête du tibia du côté droit, s'élevoit une gomme qui finiſſoit de caractériſer ſa Maladie. Madame ſon épouſe beaucoup plus jeune, mais infiniment plus foible & délicate, ſouffroit, depuis plus d'un an, de grands maux de tête, des inſomnies, des laſſitudes dans tous les membres, des maux d'eſtomac, & étoit d'une maigreur extrême: outre que ces deux Malades ſortoient de prendre les frictions mercurielles à Florence, je n'héſitai cependant point de propoſer encore le mercure; & malgré la répugnance qu'ils avoient l'un & l'autre pour

ce remède, ils se déterminerent néanmoins à le reprendre.

Le Monsieur prit trente bains, dont quinze furent faits avec de l'eau de riviere simplement, & les autres avec la décoction d'herbes émollientes. La Dame ne prit que douze demi-bains, à cause de sa délicatesse, ensuite ils passerent aux frictions, qui eurent un tel succès, que dans deux mois ils furent l'un & l'autre radicalement guéris.

Ces deux Malades, qui avoient une affection scorbutique, furent presque entiérement réduits à une diéte végétale: leur boisson fut de l'eau de fontaine, à laquelle on mêloit un peu de vin à leurs repas seulement. Ils ne furent ni saignés ni purgés, & sortirent presque chaque jour en voiture, comme s'ils n'eussent point été dans les remédes.

M. l'Abbé Cerbelly, Avocat à

Rome, me pria de voir un jeune homme de ses amis, dont la vûe s'étoit depuis quelque tems tellement affoiblie qu'à peine y voyoit-il pour se conduire. Cette maladie qui consistoit dans une légere opacité du crystallin, ou de la membrane du crystalloïde (car il étoit assez difficile de distinguer laquelle de ces deux parties étoit affectée) avoit été long-tems traitée par les remédes généraux sans aucun succès. Quatre ans auparavant, le Malade avoit contracté une galanterie, qui fut guérie en apparence, par beaucoup de tisane & des pilules; en conséquence, je le déterminai à éprouver l'action du mercure, qui procura un tel effet, que dans moins de deux mois, ses yeux furent rétablis dans leur état naturel. Ce Malade n'eut d'autre incommodité dans cette cure, que celle de prendre vingt-cinq bains, de boi-

re beaucoup d'eau, & de se tenir le ventre libre par des lavemens. Le Carnaval d'après, il gagna une nouvelle Maladie Vénérienne. Comme je me trouvois pour lors à la Campagne, il m'écrivit de lui faire parvenir du même reméde; il se traita lui-même; & à mon retour, je le trouvai parfaitement guéri, sans avoir jamais manqué de vaquer à ses affaires, & sans le secours d'aucune tisane ni d'aucun purgatif.

Un Boucher de Rome, âgé de quarante-cinq ans, de forte compléxion, après avoir eu plusieurs galanteries mal guéries, fut atteint plus de dix ans après, d'ulcères aux jambes, avec carie, de pustules sur les cuisses, de douleurs articulaires, d'insomnie, & enfin d'un dépôt urineux dans les bourses, qui laissa après lui des trous fistuleux qui répondoient au canal de l'urèthre, par où les urines

diſtilloient continuellement. Comme ce Malade avoit de fortes raiſons pour cacher à ſes parens l'eſpéce de mal qu'il portoit depuis ſi long-temps, & contre lequel on n'avoit encore pû apporter aucun remède; je ne pûs jamais le réſoudre à prendre des bains dont il avoit un ſi grand beſoin; il fallut donc ſe contenter de le préparer avec de ſimples boiſſons d'eau, dont il prit en abondance pendant quinze jours; enſuite il fut mis aux frictions, qui lui furent faites le ſoir dans la boutique du ſieur Pomarede, Maître Coutellier François. Nous étions pour lors dans le fort de l'Hyver; & malgré la rigueur de la ſaiſon, il fut radicalement guéri dans trois mois de temps, au moyen de quinze onces de pommade mercurielle, & par l'uſage des bougies, ſans qu'il ſurvînt le moindre accident, & ſans que

perſonne de ſes parens en fut informé. M. Pirami Médecin, fut inſtruit dans le tems de cette cure, ainſi que pluſieurs autres perſonnes de l'Art.

Je fus mandé dans la même ville pour aſſiſter un jeune homme de 24 ans qui, ſix mois auparavant, avoit eu deux bubons vénériens, dont il reſtoit encore des ulcères fiſtuleux qui donnoient une matiére âcre & puante. Cette Maladie, qui avoit déja été traitée avec les décoctions ſudorifiques, & les pilules mercurielles, fut auſſi ſoumiſe aux cauſtiques, dont l'activité & l'ardeur procurerent une inflammation ſi grande dans le corps des glandes des aînes attaquées, & dans tous les environs, qu'un teſticule en fut extraordinairement enflé; & cette partie, qui réſiſta aux traitemens ordinaires, reſta de la groſſeur d'une bouteille d'Angleterre.

Peu de tems après, le Malade perdit le ſommeil & l'appetit, la fiévre continue ſurvint, le mal de tête étoit continuel, les douleurs dans tous les membres étoient cruelles, & bien-tôt il ſe trouva ſi maigre & ſi exténué, qu'il n'étoit plus connoiſſable. Après cela qu'on juge du pronoſtic que je fis du Malade; il ne fût certainement pas des plus conſolans; je promis bien d'extirper le virus dont tous ces maux dépendoient; mais je ne répondis point du teſticule malade, auquel il me paroiſſoit bien difficile de remédier autrement que par des opérations, ſur leſquelles on ne peut malheureuſement pas toujours compter.

Ayant été abſolument chargé de cette cure par M. le Bailli de Breteuil, Ambaſſadeur de Malthe; mon premier ſoin fut de lui faire garder le lit; on ſçait tout ce que vaut en pareil cas, la ſituation

horizontale. Enſuite je le ſoumis à un régime convenable, & à l'uſage de l'eau naturelle; en même tems j'appliquai ſur la tumeur les cataplaſmes de *mica panis*, qui ne me ſatisfirent point, & auxquels je fis ſuccéder ceux des quatre farines réſolutives, dont je ne fûs pas plus content. Rébuté de ces topiques, j'abandonnai pour quelque tems cet accident, pour rémédier à la cauſe: pour cet effet je lui fis commencer les frictions mercurielles. Dès la ſeptiéme, le Malade dormit tranquillement la nuit, & depuis lors il ſe trouva toujours de mieux en mieux; enſorte que dans peu de tems le ſommeil fut parfaitement rétabli, & la fiévre qui étoit ici ſymptomatique, & qu'on avoit cependant prétendu détruire par les ſimples fébrifuges, avant d'entreprendre la cure par le mercure, diſparut entiérement, avec

les autres accidens. Quant à la tumeur que j'avois eu ſoin de mercuriſer de temps en temps pendant le traitement, elle reſta à peu près dans le même état que je l'avois laiſſée avant les frictions. Je demandai conſultation; il fut décidé de porter ſur cette partie, des fomentations émollientes, dont l'uſage ne fut pas des plus heureux; car au lieu de diminuer, elle prit au contraire plus de volume. J'en revins encore aux frictions locales, qui eurent tant de propriété, qu'en moins d'un mois la tumeur diminua conſidérablement; je continuai l'uſage du mercure, juſqu'à ce que rebuté de ſon inutilité & de l'application de l'emplâtre diabotanum malaxé, avec ceux de ciguë & de vigo, parce que l'ouvrage n'avançoit plus, je crus devoir examiner la partie de plus près. Une profonde fluctuation difficile à

connoître par l'engorgement considérable du ſcrotum, ſe fit ſentir ſous mes doigts, je ſoupçonnai avec fondement un hydrocéle; en conſéquence, je fis prendre au Malade une opiate apéritive & purgative, pour tâcher de dériver les humeurs; la tumeur ſe trouva aſſez bien; cependant malgré tant de bons effets, elle reſta toujours d'une groſſeur ſi conſidérable, que je ne crus pas devoir la perdre entiérement de vûe. Je la perçai ſans différer d'un trocar, qui me rendit environ une livre d'eau porracée, ayant ſon foyer dans la tunique vaginale. Cette opération fut répetée encore une ſeconde fois, parce que le Malade n'eût pas la précaution de contenir la petite cannule que j'y avois laiſſée attachée, & par ce moyen la tumeur diſparut pour toujours. Cette cannule ſert non-ſeulement à

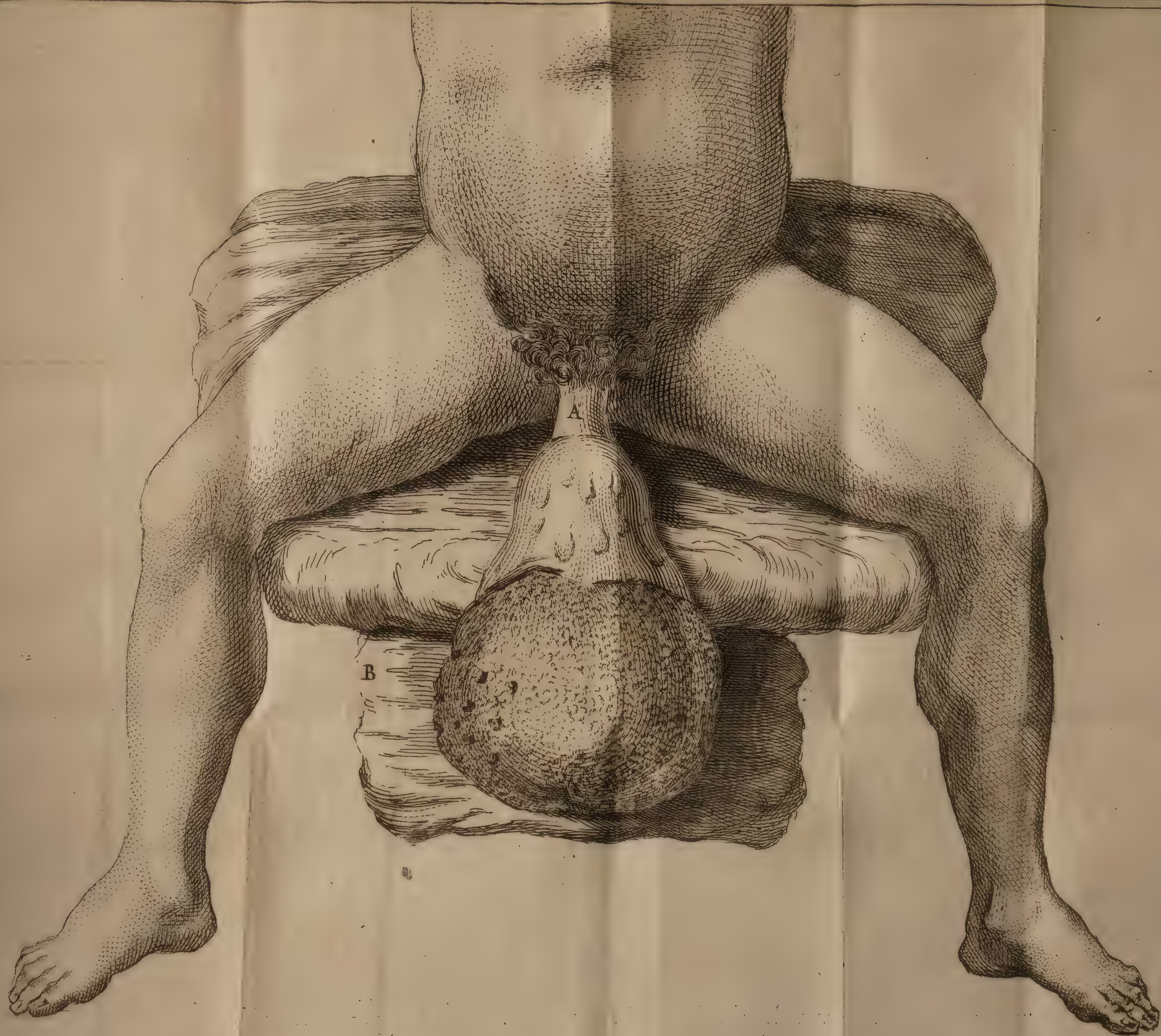
porter des injections appropriées dans la tumeur, mais encore à faciliter l'évacuation de l'humeur qui pourroit s'y ramasser, & former une nouvelle maladie, comme on le voit fort souvent arriver.

Cette cure ne dura qu'environ trois mois, le Malade usa dix-huit onces de pommade mercurielle, sans signe de salivation ni autres accidens fâcheux. Mrs Pirami Médecin, & Baldouini Chirurgien, suivirent cette Maladie, & sont témoins de cette observation.

Les effets des médicamens chauds, irritans & caustiques, dont la plûpart se servent dans le traitement des maux vénériens, qui attaquent les parties de la génération, comme leurs environs, ne se bornent pas seulement à enflammer & durcir les parties sur lesquelles on les applique, ni à

faire naître des ſtranguries, des abſcès & des hydropiſies dans le ſcrotum. Leur action ſe porte encore juſques dans le corps des teſticules & leurs dépendances, & y produit des inflammations & des gonflemens ſi énormes, que tous les remédes leur deviennent le plus ſouvent inutiles, & les opérations de la Chirurgie dangereuſes.

Un Cordonnier de la Ville de Meſſine en Sicile, âgé d'environ quarante ans, d'aſſez bonne compléxion, eut une gonorrhée, qui fut traitée par les tiſanes ſudorifiques, les pilules mercurielles, & enfin par des injections aſtringentes : les humeurs extrêmement échauffées, les ſolides fortement éréthiſés par toutes ces drogues priſes intérieurement, & le canal de l'urèthre irrité & criſpé par les injections, décidérent bien-tôt une ſtrangurie, qui ſe


A
B

termina par un dépôt très-considérable dans les bourſes. Ce dépôt ſe fit jour de lui-même, & laiſſa pluſieurs trous fiſtuleux, à travers leſquels les urines coulerent toujours enſuite comme par un arroſoir. Dans ces circonſtances les teſticules, & particuliérement le droit, s'enflerent & formerent en peu de tems une tumeur monſtrueuſe & telle, qu'on la voit repréſentée dans cette planche.

Cette tumeur fut deſſinée d'après nature; & le deſſein que je garde, fut préſenté en 1758, à M. le Marquis d'Oſſun, pour lors Ambaſſadeur extraordinaire de France, auprès de Sa Majeſté le Roi des Deux Siciles, comme une piéce rare & digne de l'attention d'un Sçavant Obſervateur.

Elle avoit quinze pouces deux lignes de long, & vingt-cinq pouces de circuit. Tous ces petits

points qu'on obſerve à la partie inférieure & latérale droite A, ſont autant de trous par où les urines ſortoient : les ſignes, ou excreſcences qu'on voit à la partie ſupérieure B, ſont les groſſes verrues dont nous avons parlé.

On remarquera que le Malade ne rendit plus ſes urines par la verge, depuis qu'elles eurent pris leur cours par les bourſes. De plus, comme la verge diminue toujours, & s'efface même, à meſure que les bourſes groſſiſſent ; elle avoit ici entiérement diſparu, tant ces parties s'étoient dilatées, & avoient acquis de volume.

Enfin cet homme, après avoir beaucoup ſouffert, mourut quelque-tems après, ſans être vraiſemblablement guéri de la Vérole ; puiſque malgré l'état de foibleſſe & de langueur où il étoit réduit, & qui annonçoit aſſez la préſence du virus vénérien, le

haut de la tumeur fut toujours rempli de grosses verrues, qui ne laissoient aucun doute sur l'existence de cette maladie.

Je pourrois sans doute rapporter ici quantité d'autres exemples funestes, occasionnés par les astringens & les caustiques, si je n'étois persudé qu'il n'y a aucun Praticien un peu éclairé, qui n'en soit instruit. Je me contenterai d'avertir seulement ceux qui ont une si grande confiance en ces remédes, de prendre la peine de mieux étudier leur action ; ils verront bientôt que ce n'est pas sans raison que nous les rejettons de la pratique, comme des moyens dangereux, & tout-à-fait contraires aux indications qui se présentent à remplir dans la cure des maux vénériens.

REMARQUE.

Quelque rapport qu'il y ait entre la tumeur dont nous venons de parler, & le ſarcocèle du malabou de M. Dionis, quoique peut-être occaſionnées par des cauſes différentes, nous nous garderons bien cependant d'appeller de ce nom, celle dont je rapporte ici l'Hiſtoire.

Le ſarcocele, ſuivant l'idée qu'en donnent les Auteurs, eſt une excreſcence de chair plus ou moins grande, qui s'éleve en forme de champignon ſur les teſticules, les vaiſſeaux ſpermatiques, ou le dartos. Mais ſi on fait attention, que ces maſſes charnues ne peuvent avoir lieu, ſans que ces parties ſouffrent ſolution de continuité par une cauſe quelconque; on concevra qu'on a pris mal-à-propos pour ſarco-

cèle,

cèle, ce qui n'étoit qu'un véritable gonflement des testicules, ou quelqu'autre fausse hernie.

On observera que la tuméfaction des glandes n'est jamais égale dans toute leur étendue, elles sont toujours irréguliéres & plus saillantes dans certains endroits que dans d'autres, & c'est peut-être cette inégalité qui a fait prendre les tumeurs des testicules, pour des sarcocèles.

Il est certain que j'ai souvent examiné sur les cadavres, ces prétendus sarcocéles, & je n'ai jamais pû appercevoir aucune de ces excrescences charnues. J'ai toujours vû au contraire, que ces tumeurs dépendoient d'un gonflement des testicules, ou d'une hydropisie de leurs membranes.

Ce sentiment paroît d'autant plus fondé, qu'il est confirmé par celui de plusieurs grands Maîtres de l'Art, avec qui j'en ai souvent

conféré. M. de la Faye, malgré l'attention qu'il a eu d'examiner ces maux, avoue n'avoir jamais découvert de ces excreſcences dans les bourſes.

M. Petit, célébre Médecin de Paris, convient auſſi, qu'avec tous les ſoins imaginables il n'a pas encore pû trouver ſur les vivans ni ſur les morts de ſarcocéle : ce grand Anatomiſte penſe, avec raiſon, que ces ſortes de tumeurs ne peuvent naître & s'accroître ſur les teſticules ou leurs enveloppes, ſans que ces parties ne ſoient diviſées ou ulcérées. Ces faits, joints à des autorités ſemblables, doivent ſuffire ſans doute, pour nous empêcher de confondre à l'avenir les gonflemens des teſticules & les hydrocéles, avec des tumeurs qui n'ont, peut-être, jamais exiſté. Cette obſervation eſt d'autant plus eſſentielle dans le traitement de ces maux, que les

moyens curatifs doivent être absolument différens.

M. Cedri, très-célébre Avocat de Rome, me pria de visiter une femme de vingt-huit ans, laquelle pour une gonorrhée mal menée, dont le mari l'avoit gâtée sept ans auparavant, souffroit depuis dix mois d'une forte douleur dans l'articulation du genou droit, suivie d'un gonflement très-considérable de cette partie, un condylome pendoit à côté de l'anus; les parties naturelles & les environs étoient remplis de porreaux. Tous ces maux étoient accompagnés de fiévre continue, redoublant le soir, de mal de tête, d'insomnie, de jaunisse, de lassitude dans tous les membre, &c. On aura sans doute de la peine à croire, que malgré toutes ces marques parlantes de la Vérole la plus enracinée, le Médecin qui la conduisoit depuis long-

temps, ne voulut jamais convenir de l'existence de cette maladie, parce que, disoit-il, on l'avoit combattue dans le temps, par des antivénériens, c'est-à-dire par des tisanes sudorifiques, des pilules mercurielles, & quelques légéres frictions au tour des parties génitales. Comme ce Médecin étoit proche parent de la Malade, & qu'on avoit d'ailleurs de fortes raisons pour ne point le contrarier dans son opinion, il fallut tromper sa vigilance, & lui faire prendre le mercure, à la faveur de quelqu'autre petit reméde qu'il ne désapprouvât point. Après l'avoir bien humectée par des boissons d'eau naturelle, par des lavemens simples, & l'avoir soumise au petit lait clarifié qu'elle prit le matin à jeun pendant quinze jours de suite, elle passa à l'usage de la liqueur mercurielle, qu'elle prenoit à la dose de six

gouttes dans un verre de tiſane d'orge; le ſoir en ſe couchant; la tumeur fut mercuriſée chaque jour par de légéres frictions, & le condylôme, comme les verrues, qu'on avoit eu ſoin de mercuriſer auſſi, furent entiérement emportées par la ligature. Le ſuccès de cette cure fut ſi heureux, qu'en moins de quarante jours, cette Dame fut guérie radicalement de tous ces maux, & partit enſuite pour la Campagne, où elle continua encore long-tems l'uſage de la diéte blanche, où je l'avois entiérement réduite avant la fin du traitement.

Une jeune perſonne de vingt ans, me fut recommandée à Malthe, par M. le Chevalier de Vion ſon Protecteur, attaquée depuis quelques années, d'un profond ulcère dans le goſier, avec un gonflement dans les glandes amigdales, qui devenoit de temps

à autre si considérable, qu'elle avoit risqué plusieurs fois de périr de suffocation. Au surplus, elle avoit une perte blanche depuis sa plus tendre jeunesse, qui l'épuisoit entiérement, & contre laquelle aucun reméde n'avoit encore rien pû opérer. Toutes ces circonstances me décidérent avec d'autant plus de raison d'attaquer ces maux par le mercure (malgré que la Malade n'eut jamais, disoit-elle, contracté aucune maladie suspecte) que son pere avoit toujours été rempli de Maladies Vénériennes.

Je la préparai par trente demi-bains agréablement froids, & par beaucoup de tisane de poulet: ensuite je lui administrai les frictions, qui furent accompagnées d'un régime doux & humectant, & en deux mois de temps, elle se trouva parfaitement rétablie, sans avoir éprouvé aucun accident,

malgré les fortes chaleurs de l'Eté où nous étions pour lors, & ſans le ſecours d'aucun autre remède, pas même de purgatif.

Le même M. le Chevalier de Vion me chargea du rétabliſſement d'un jeune homme, qui portoit depuis plus de ſix mois, deux gros bubons vénériens endurcis, accompagnés d'inſomnie & de fortes douleurs articulaires. Après l'uſage des bains, qu'il prit pendant quinze jours matin & ſoir, il paſſa à celui du mercure ; & dans un mois & demi, il fut très-bien guéri, ſans ſuppuration de la part des bubons, ni aucun ſigne de ſalivation. On obſervera que le Malade étoit domeſtique, & qu'il remplit toujours ſon devoir, comme s'il n'eût point été dans les remédes.

M. le Bailli de Saint-Simon eut la bonté de me recommander un malade de diſtinction, ar-

rivé depuis peu à Malthe, avec des chancres, un énorme poulain, & des douleurs dans les articulations. Il fut d'abord ſaigné pluſieurs fois de ſuite pour diſſiper l'inflammation du bubon qui étoit ſi extraordinaire, qu'elle avoit déja gagné une grande partie de la cuiſſe & des muſcles du bas-ventre. Dans la même vûe je fis appliquer ſur cette tumeur des cataplaſmes anodins & réſolutifs; l'orage diſſipé, il fut baigné pendant vingt-cinq jours de ſuite, & par le moyen de ſeize frictions, d'environ demie-once d'onguent chaque fois, il ſe trouva parfaitement guéri ſans apparence de ſalivation ni autres accidens fâcheux.

La tumeur de l'aîne ne fut point ouverte malgré la quantité de matiére qu'elle renfermoit, car il y eut pendant long-tems une fluctuation bien marquée, & ſur la fin

fin du traitement, un reste de matiére purulente, qui se fit jour d'elle-même, acheva de la dissiper entiérement. Ces deux faits, & mille autres que je pourrois rapporter, prouvent incontestablement qu'on peut, & qu'on doit même se dispenser d'ouvrir les bubons vénériens, quelque collection de matiére qu'ils renferment. Ces abscès se dissipent presque toujours par le seul secours des frictions générales, & par celles qu'on a soin de porter sur la partie malade, ou enfin par celui des emplâtres fondans & résolutifs. Le mercure, encore une fois, dûement administré, en détruisant la cause vicieuse, prévient en même tems le ravage, que la résorbtion du pus pourroit occasionner, en se portant sur quelqu'autre partie plus noble & plus essentielle à la vie. Le seul cas où les incisions paroissent ici per-

miſes & indiquées, c'eſt lorſque ces tumeurs ſont parfaitement abſcédées, c'eſt-à-dire, quand la matiére qu'elles contiennent, eſt bien ramaſſée, & qu'elle ne forme plus qu'un ſeul & même foyer; (ce qui n'arrive que fort difficilement dans les corps glanduleux.) Pour lors non-ſeulement les ouvertures coûtent moins de douleurs aux Malades, parce que la peau ſe trouve beaucoup plus émincée; mais encore la matiére de la ſuppuration étant moins ſujette à ſe dépraver par le libre accès de l'air & des médicamens; les ulcères qui en réſultent ſont toujours plutôt & plus ſûrement guéris.

Les anciens ulcères & les fiſtules de ces parties glanduleuſes, dont une infinité de perſonnes ſont attaquées, & qui dégénérent fort ſouvent en cancer, ſont une preuve parlante de la témé-

rité qu'il y a d'ouvrir trop tôt ces tumeurs, ou de les aſſujettir à des médicamens ardens & cauſtiques.

Il eſt bien difficile, pour ne pas dire impoſſible, de conduire les ulcères bénins ou malins, à une terminaiſon prompte & heureuſe, s'ils ne ſont traités avec méthode & diſcernement. Si les panſemens ne ſont point faits mollement, ſimplement, & avec une grande propreté; ſi les graiſſes & les huiles qui entrent dans la compoſition des onguens, des baumes, & des emplâtres, dont on ſe ſert pour leur guériſon, ſont vieilles & rances, comme cela arrive le plus ſouvent; il n'en faut pas davantage, pour y attirer des inflammations & des criſpations, qui en rendent bien-tôt le fond, comme les bords, durs & calleux, & en éloignent ſi fort la guériſon, que ſi on continue le même

traitement, ou qu'on faſſe intervenir d'autres remédes irritans, & impropres à ramener le calme, & à attirer une douce ſuppuration, ils prennent fort ſouvent un caractère ſquirreux ou carcinomateux qui les rendent incurables.

Le meilleur moyen que je connoiſſe pour prévenir ces accidens, & hâter la guériſon de ces ulcères, c'eſt de les panſer ſimplement avec de l'onguent de mercure récemment compoſé. Ce ſeul reméde, comme premier fondant, réſoud & diſſipe ordinairement toutes les duretés, en les forçant à une ſuppuration paiſible. Les légeres frictions qu'on a ſoin de faire tout autour de ces parties avec le même onguent, & l'application de l'emplâtre de *ranis cum mercurio*, ne contribuent pas peu à fondre & à diſſiper tous les engorgemens. Les cataplaſmes &

les fomentations émolliente ne doivent pas non plus être négligées, quand les duretés ſont exceſſives, ou que l'inflammation eſt de la partie.

Quand le fond & les bords des ulcères dont nous parlons ſont vilains, mal propres, & puants, ou qu'ils ſe trouvent entrepris de champignons conſidérables, & qui rendent inefficaces les moyens employés, il faut toujours les panſer avec le même onguent, auquel on mêle ſeulement quelques gouttes de diſſolution de mercure dans l'acide nitreux. (*a*) Ce reméde eſt un doux cauſtique, ou, pour mieux dire, un cathérétique qu'on peut employer ſans crainte, & très-propre à détruire

(*a*) Il faut que ce mêlange ſe faſſe dans un mortier de verre ou de marbre, & que le pilon ſoit de la même matiére ou de bois.

les fongus & les baves qui s'opposent si directement à la guérison des ulcères, comme des chancres vénériens.

Un Chapelier Piémontois, âgé de vingt-sept ans, d'une assez bonne constitution, n'ayant pû être guéri à Rome de quelques douleurs véroliques, survenues à la suite d'un poulain, qu'il avoit contracté un an auparavant, se rendit à Naples pour y recevoir le mercure. En conséquence il fut à l'Hôpital des Vérolés, où il saliva pendant cinquante jours de suite. Après cette épreuve qui l'avoit réduit à une foiblesse extrême, non-seulement les douleurs ne furent point dissipées, mais elles augmenterent au point, qu'on l'empêcha plusieurs fois de se précipiter dans un puits, tant elles le désespéroient. Son nez qui, dans cette circonstance, s'enflamma & se gonfla extraordinaire-

ment, ſut bien-tôt rempli d'une ſi grande quantité de puſtules & de croutes, qu'à peine reconnoiſſoit-on dans ſon viſage la figure humaine. Une matiére ichoreuſe & puante découloit en abondance du dedans & du dehors de cette partie, dont portion des os étoit cariée. Son haleine étoit inſupportable; les glandes amygdales & la luette étoient détruites par des ulcères; les parotides & les maxillaires ſe gonflérent conſidérablement; un teſticule s'enfla, & formoit une tumeur de la groſſeur d'une bouteille d'Angleterre. Deux gros poulains parurent à peu près dans le même tems; deux tumeurs gommeuſes s'élevérent, l'une ſur l'os frontal, & l'autre ſur la crête du tibia du côté droit; ſur la malléole interne de la jambe gauche, étoit placé un ulcère avec carie. Tous ces maux étoient accompagnés d'une

fiévre continue qui redoubloit vers le ſoir, ainſi que les douleurs, de maux de tête, d'inſomnie, & d'une grande difficulté de reſpirer. Joignez à tout cela, que ce pauvre Malade qui ſalivoit encore, & qui n'avoit pas voulu reſter davantage à l'Hôpital, malgré ſon extrême indigence, étoit ſi foible, ſi exténué, qu'à peine avoit-il la force de ſe ſoutenir en pied : telle étoit ſa ſituation, quand le S[r] Montclerjon, Libraire François, eut la charité de le faire tranſporter chez moi, le 16 Décembre 1760. J'avoue qu'un état auſſi déſeſpéré m'en impoſa d'abord au point, que je balançai quelque tems ſi j'entreprendrois ſa guériſon, ou ſi je le laiſſerois vivre & mourir dans les tourmens. Cet homme inſpiroit tant d'horreur, qu'ayant demandé à boire, car il étoit fort altéré, on jetta tout de ſuite le gobelet qui

lui avoit ſervi, par la fenêtre, & on y auroit également jetté la chaiſe ſur laquelle il s'étoit repoſé, ſi je n'avois perſuadé aux perſonnes qui me ſervoient, qu'il n'y avoit abſolument rien à craindre. Avant d'entreprendre cette cure, je jugeai cependant néceſſaire de faire conſtater cette triſte ſituation, par des hommes éclairés & expérimentés. Pour cet effet j'adreſſai ce Malade avec un autre Vérolé, à Mrs. Pinto, Médecin de Sa Majeſté Sicilienne, & Sarrao, dont les ſeuls noms font honneur à la Médecine. Ces deux célébres Médecins, qui furent auſſi ſurpris que touchés d'une telle ſituation, l'examinerent avec ſoin; & comme il s'agiſſoit de deux Malades à traiter, & que je donne le mercure en friction ou en boiſſon, M. Sarrao qui ne connoiſſoit pas encore les effets des gouttes mercurielles, me té-

moigna, qu'il ſeroit bien aiſe de les voir opérer dans une circonſtance auſſi critique, & où tout paroiſſoit déſeſpéré; tandis que l'autre Malade ſeroit traité par les frictions. Comme nous étions pour lors dans le fort de l'Hyver, que cet infirme étoit réduit à la derniere miſere, & qu'il étoit d'ailleurs dangereux de temporiſer à lui oppoſer le ſpécifique, au lieu de lui faire prendre des bains, & d'autres remédes préparatoires, dont il paroiſſoit avoir un ſi preſſant beſoin, je le diſpoſai pendant huit jours ſeulement, par des boiſſons aqueuſes, & le mis, ſans perdre de tems, dans le mercure; huit jours après ce Malade ſe trouva ſans aucune douleur; & ce qui paroîtra ſans doute bien étonnant, c'eſt que par la continuation de la liqueur mercurielle qu'il prenoit le ſoir à la doſe de ſix ou ſept gouttes dans

un verre d'eau, & par le moyen de quelques frictions mercurielles, faites ſur les tumeurs; il fut parfaitement guéri en trente-quatre jours, à un reſte de gonflement près dans le teſticule & dans les glandes maxillaires, que les emplâtres fondans, finirent bientôt de réſoudre. L'autre Malade, qui ne portoit qu'une Vérole ordinaire, & pour laquelle il avoit cependant déja pris beaucoup de mercuriaux ſans aucun ſuccès, fut auſſi très-bien guéri par les frictions. Ces deux guériſons furent enſuite conſtatées par les mêmes Médecins qui avoient déja vû les Malades, & ils en parurent d'autant plus ſurpris, que le rétabliſſement du premier ſur-tout avoit été prompt, & qu'il s'agiſſoit d'une maladie très-grave & des plus difficiles à ſurmonter.

On obſervera que ce dernier Malade ne fut ſaigné ni purgé,

que ſa principale nourriture fut du lait, des œufs frais, & des crêmes de riz; ſa boiſſon de l'eau pure, avec un peu de bon vin trempé à ſes repas ſeulement, & qu'il reſta encore après ſa guériſon, une année entiére à Naples, d'où il partit enſuite pour Rome, jouiſſant de la plus parfaite ſanté.

M. le Baron de la Houze, pour lors Miniſtre chargé des Affaire de France auprès de S. M. le Roi des Deux-Siciles, me confia la guériſon d'un de ſes domeſtiques rempli de Vérole, qui l'avoit communiquée à ſa femme groſſe de ſept mois. Les ayant préparés l'un & l'autre par de ſimples boiſſons aqueuſes; je leur adminiſtrai les gouttes mercurielles, & leurs maux qui conſiſtoient en chancres, poulains, gonorrhées, douleurs articulaires, puſtules, fiévre, maigreur, dégout & foibleſ-

ſe, furent entiérement emportés dans un mois & demi, ſans qu'il leur arrivât aucun accident, malgré qu'ils ſortiſſent journellement, & que nous fuſſions pour lors dans le fort de l'Hyver. Deux ans après, cet homme reprit une nouvelle galanterie, & il en fut encore guéri par le même reméde & avec la même facilité.

Un Soldat âgé de quarante ans, de forte conſtitution, au ſervice de Naples, portoit depuis plus de huit mois, un large & profond ulcère vérolique dans le fond du goſier, les glandes amygdales, la luette & portion du voile du palais étoient preſque détruites par la même cauſe. Ce Malade, qui rendoit par le nez la plus grande partie des alimens, tant ſolides que liquides, ſouffroit auſſi de grands maux de tête; & pendant la nuit il lui ſurvenoit une ſueur colliquative ſi abondan-

te, qu'il en étoit entiérement épuisé. Cette maladie qui étoit la suite de plusieurs chancres & gonorrhées, qu'il avoit contractées quelques années auparavant, fut parfaitement guérie en quarante jours, par l'usage des frictions & des gouttes mercurielles, ainsi que M. Sarrao, & plusieurs autres Médecins en furent instruits.

Un jeune homme de vingt-quatre ans, Soldat au Régiment Royal Italien, après une gonorrhée mal menée, se trouva attaqué de douleurs dans les bras & dans les jambes si violentes, qu'il ne lui étoit presque pas possible de se remuer. Les frictions qui lui furent opposées peu de tems après, ne servirent qu'à l'épuiser davantage par la salivation qu'elles occasionnerent. Ce Malade m'ayant été confié, il fut en trente-huit jours parfaitement rétabli par l'usage de la liqueur mercurielle, &

par quelques frictions faites ſur les endroits les plus malades.

Un Officier au ſervice de Sa Majeſté Sicilienne, âgé d'environ trente-trois ans, naturellement fort, étoit atteint depuis ſept ans, d'une fievre quarte, laquelle paroiſſoit périodiquement en Automne, & ne diſparoiſſoit qu'à la fin de l'Hyver. Les fébrifuges, les plus recherchés & les mieux choiſis, n'avoient jamais rien pû contre cette maladie. Le Malade, qui avoit eu dans ſa jeuneſſe divers maux vénériens aſſez mal traités, fut ſoumis trois fois en différens tems, aux frictions mercurielles, ſans pouvoir être entiérement délivré de ſon mal. M. le Chevalier d'Angoſſe, Capitaine au Régiment d'Anvers, m'ayant adreſſé ce Malade à Naples en 1760, il me fut d'autant plus facile de juger que cette fievre étoit un ſymptôme de la Vé-

role, qu'il paroiſſoit depuis quelque temps, une exoſtoſe ſur le haut du ſternum, & qu'il étoit tourmenté de douleurs violentes dans les os, qui l'empêchoient de repoſer la nuit. Après l'avoir préparé par des bains & des bouillons de veau, rendus légérement apéritifs, je lui adminiſtrai la liqueur mercurielle, tandis que la tumeur & les endroits les plus douloureux, étoient légérement frictionnés. Le Malade fut purgé au commencement, au milieu, & à la fin, pour dériver un peu plus facilement l'humeur engagée dans les viſceres du bas-ventre, qui paroiſſoient obſtrués, & en deux mois de temps il fut parfaitement guéri de ſes maux, même d'un reſte d'écoulement gonorrhoïque qu'il portoit depuis plus de dix ans. Cet Officier ſe maria peu de tems après ſa guériſon, & continuoit à ſe bien porter plus de

de deux ans après, que j'eus occaſion de le revoir à Naples.

Un Domeſtique âgé de vingt ans, attaqué depuis plus de ſix mois, de chancres, de fortes douleurs dans les articulations, de laſſitudes dans tous les membres, de grands maux de reins, de mal de tête, d'inſomnie, & de foibleſſe daus la vûe, étant ſur le point de ſe rendre à l'Hôpital de Bicêtre, pour y paſſer le grand reméde; M. Chelet, Maître Apothicaire de Paris, me pria d'y donner mes ſoins : après l'avoir préparé par beaucoup de boiſſons d'eau naturelle, des lavemens, & du lait coupé avec une tiſane d'orge, je le mis à l'uſage de la liqueur mercurielle; huit jours après tous les ſymptômes étant conſidérablement diminués, il reprit ſon ſervice qu'il avoit été forcé de laiſſer depuis quelque tems, & dans un mois & demi, il

fut parfaitement guéri, & continue à ſe bien porter.

Une jeune femme tourmentée, depuis deux ans, de douleurs véroliques dans les os, de maux de tête, d'inſomnie, maigre & exténuée, ſuite de quelques chancres mal guéris, ne pouvant plus ſortir depuis quelques mois, & n'ayant pû être guérie par quantité de remédes mercuriaux, qui lui furent ſucceſſivement donnés, fut parfaitement rétablie en moins de deux mois, par l'uſage de la liqueur mercurielle, que M. Faucon, Apothicaire de Paris, eut ſoin de lui adminiſter, en lui faiſant obſerver un régime humectant & adouciſſant, qu'elle continua tout le tems de la cure.

Un homme d'environ trente ans, de conſtitution délicate, & poitrinaire, après avoir eu des chancres traités palliativement, fut attaqué un an après

d'un ulcère au fond du gosier; en même temps les glandes amygdales se gonflérent, & se durcirent considérablement; le voile du palais étoit fort enflammé; cette inflammation, jointe au son de la voix, faisoit craindre que les os de cette partie ne fussent attaqués; son corps étoit presque tout couvert de pustules; il sentoit de vives douleurs dans les articulations, & son sommeil étoit tout-à-fait interrompu. M. le Vasseur, Maître Apothicaire de Paris, m'ayant chargé l'Hyver dernier de la conduite de ce Malade, je le préparai par des bains & de la tisane de veau, & quinze onces de pommade mercurielle, des fumigations portées à la bouche, beaucoup de boisson d'eau naturelle, des lavemens, & l'usage de la diéte blanche, à laquelle il fut mis pour toute nourriture, le guérirent radicalement en deux mois

de tems, ſans ſigne de ſalivation ni autres accidens fâcheux.

Un homme de forte compléxion ſouffroit depuis vingt ans d'un écoulement gonorrhoïque, qu'aucun reméde n'avoit encore pû détruire; l'Eté dernier il prit une nouvelle gonorrhée, qui fut ſuivie de maux de tête, d'inſomnie, & de douleurs dans les articulations. Après l'avoir diſpoſé par la tiſane d'orge, le petit lait, & des lavemens ſimples, je lui preſcrivis d'abord quelques frictions, & enſuite les gouttes antivénériennes; & en deux mois de temps, ſon écoulement, ainſi que ſes autres maux, furent entiérement diſſipés, ſans s'être, pour ainſi dire, dérangé de ſes affaires. M. de la Faye examina dans le tems le Malade, & il eſt parfaitement inſtruit de ſa guériſon.

Une jeune femme de tempé-

rament ſec & ardent, pris le mois de Décembre dernier, le ſublimé corroſif, pour une gonorrhée, des chancres & des poireaux qu'elle avoit contractés quelques mois auparavant, ſoit que ce remède lui fût mal adminiſtré, qu'il ne convînt point à ces ſortes de tempéramens, ou que la Malade fût indocile aux avis du Médecin qui la conduiſoit, il eſt certain, que les accidens augmenterent au lieu de diminuer. Bientôt les douleurs de tête & des articulations, devinrent violentes, la gorge s'enflamma & s'ulcéra, les crachats parurent ſanglants, les convulſions furent fréquentes, & enfin l'accablement fut ſi grand, qu'elle auroit ſans doute ſuccombé, ſi elle eût continué l'uſage de ce remède. L'ayant miſe à la tiſane de veau pour ſa boiſſon ordinaire, & au lait pour toute nourriture,

je lui fis prendre au milieu des grands froids quinze bains, ensuite je lui administrai les frictions mercurielles, qui la guérirent radicalement dans un mois & demi, sans le moindre accident, & lui permirent même de sortir presque tous les jours pour ses affaires. M. Querenet, Médecin de la Faculté de Paris, & très-habile Praticien, a observé cette Malade, & peut rendre compte de sa guérison.

FIN.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIERES.

A

B.

Vérolés,

G.

H.

Fin de la Table des Matieres.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, un Manuſcrit, ayant pour titre : *Traité des Maladies Vénériennes*, &c. par M. JAUBERTHOU, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 2 Novembre 1765.

Signé, ASTRUC.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre. A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Ballifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers, qu'il appartiendra : SALUT, Notre amé le Sieur LAURENT-CHARLES D'HOURY, Imprimeur-Libraire à Paris, Adjoint de ſa Communauté, & Imprimeur-Libraire de notre très-cher & très-aimé Couſin, le Duc D'ORLEANS, Premier Prince de notre Sang; nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Traité des Maladies Vénériennes, par* M. Jauberthou, *Chirurgien*; s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon

lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter partout notre Royaume, pendant le tems de neuf années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs-Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi de faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe, & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le régiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modele ſous le contreſcel des Préſentes; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit, qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DELAMOIGNON; & qu'il

en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur DELAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France, le Sieur de MAUPOU; le tout à peine de nullité des Préſentes; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſes pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour dûement ſignifiée; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. Donné à Fontainebleau le quatorziéme jour du mois de Novembre, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-cinq; & de notre Regne le cinquante-uniéme. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé, LEBEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVI. de la Chambre Royale & Syndicale des Imprimeurs-Libraires de Paris, N° 713. Fol. 395. conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 26 Nov. 1765.

Signé, LE CLERC, Adjoint.



